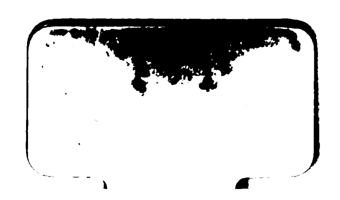



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LES

NUITS ESPAGNOLES

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

J. MÉRY

FORMAT GRAND IN-18

L'AME TRANSMISE . . . 1 vol.
UN AMOUR DANS L'AVENIR. 1 —
ANDRÉ CHÉNIER. . . . 1 —
L'ASSASSINAT. . . . . 1 —
LE BONNET VERT. . . 1 —
LE CARNAVAL DE PARIS. 1 —
LA CHASSE AU CHASTRE. 1 —
LE CHATEAU DE LA FAVORITE. . . . . . 1 —
LE CHATEAU DES TROIS TOURS. . . . . . . 1 —
LE CHATEAU VERT. . . 1 —
LA CIRCÉ DE PARIS. . 1 —
LA COMTESSE ADRIENNE. 1 —
LA COMTESSE HORTENSIA. 1 —
UNE CONSPIRATION AU LOUVRE. . . . . . 1 —
LA COUR D'AMOUR. . . 1 —
UN CRIME INCONNU. . . 1 —
LES DAMNÉS DE L'INDE. 1 —
DEBORA. . . . . . . 1 —
LE DERNIER FANTOME. . 1 —
LES DEUX AMAZONES. . 1 —
LA FAMILLE DHERBIER. 1 —
LA FLORIDE. . . . . . 1 —
LA GUERRE DU NIZAM. 1 —
HÉVA. . . . . 1 —
UNE HISTOIRE DE FAMILLE. . . . . . . 1 —
UN HOMME HEUREUX. . 1 —
LES JOURNÉES DE TITUS. 1 vol.
LA JUIVE AU VATICAN. 1 —
UN MARIAGE DE PARIS. 1 —
MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS. . . . . . . 1 —
MARTHE LA BLANCHISSEUSE. . . . . 1 —
MONSIEUR AUGUSTE. . . 1 —
LES MYSTÈRES D'UN CHATEAU. . . . . . . 1 —
NOUVEAU THÉATRE DE SALON. . . . . . . 1 —
LES NUITS ANGLAISES. 1 —
LES NUITS ITALIENNES. 1 —
LES NUITS ESPAGNOLES. 1 —
LES NUITS D'ORIENT. . 1 —
LES NUITS PARISIENNES. 1 —
LE PARADIS TERRESTRE. 1 —
POÉSIES INTIMES. . . . 1 —
RAPHAEL ET LA FORNARINA. . . . . . . 1 —
SALONS ET SOUTERRAINS DE PARIS. . . . . . 1 —
THÉATRE DE SALON. . 1 —
TRAFALGAR. . . . . . 1 —
LE TRANSPORTÉ. . . . 1 —
LES UNS ET LES AUTRES. 1 —
URSULE. . . . . 1 —
LA VIE FANTASTIQUE. . 1 —

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

LES NUITS ESPAGNOLES

PAR

J. MÉRY

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1881

LES
NUITS ESPAGNOLES

VIVRE AUX ÉTOILES

Il y a eu, dans l'antiquité, une secte charmante, la secte des péripatéticiens, vrais philosophes qui dormaient le jour et veillaient la nuit : ils avaient sur le soleil une idée fixe; ils le regardaient comme un astre ennuyeux, égoïste et espion; un astre qui se mêlait des affaires de tout le monde, mettait ses rayons partout, rendait les villes bruyantes, les campagnes inhabitables, les promenades désertes, et obligeait les hommes à s'occuper continuellement de lui. On accusait en outre le soleil d'être le père de toutes les maladies, de tous les fléaux, de tous les insectes, de toutes les folies humaines; ses prétendus bienfaits n'étaient que des piéges. Ceux qui se fiaient à lui et aspiraient sa chaleur gagnaient une pleurésie, tombaient sous l'apoplexie foudroyante ou perdaient la raison.

Les péripatéticiens se brouillèrent donc avec le soleil, et l'exilèrent à perpétuité de leur horizon grec. Ils ne

sortaient de chez eux qu'au lever des premières étoiles, et se réunissaient sur les rochers des promontoires, sur les môles de leurs ports, sur le sable argenté de leurs rivages ; ils s'entretenaient de la nature des choses, des fonctions de l'âme, de la destinée des hommes, des mystères de la création. Pendant que les rhéteurs et les sages chauffaient leurs disputes, en plein midi, au Portique, au Lycée ou à l'ombre des platanes d'Académus, les péripatéticiens savouraient l'élixir des pavots de Morphée dans des alcôves ténébreuses comme les grottes cimmériennes, où se cache le palais du Sommeil. Ils ne confiaient qu'aux étoiles les secrets de leur philosophie et les mystérieuses confidences de leurs entretiens.

Cette noble secte a disparu ; à peine pourrait-on en retrouver encore quelques débris dans les parcs et les rues de Londres, au milieu des nuits de l'été.

Grâce à la tolérance de la police anglaise, des ombres péripatéticiennes errent sous les arbres de Saint-James, sur les dalles extérieures de l'abbaye voisine, autour de la statue équestre de Leicester et le long des trottoirs des ponts. Le gaz, les étoiles, la liberté protègent ces promenades nocturnes et conseillent des entretiens silencieux qui ne peuvent réveiller en sursaut les citoyens amis du sommeil.

Chez nous, à Paris, les règlements de police s'opposent à toute manifestation péripatéticienne. Les Parisiens sont obligés par les lois de préférer le soleil aux étoiles, le jour à la nuit. M. Arago seul a le droit de veiller sur le sommet de l'Observatoire et de se promener à la clarté

de la *grande Ourse* et d'Orion. Minuit sonné, le préfet nous condamne tous au sommeil et à la réclusion domestique; il est défendu aux citoyens d'étudier l'astronomie et la philosophie chaldéenne sur la ligne des boulevards. On mulcte d'une forte amende le théâtre ou le café qui ne ferme pas ses portes au douzième coup de minuit. C'est le couvre-feu du moyen-âge retardé de trois heures depuis 89, mais c'est toujours le couvre-feu.

Au lieu de frapper d'une amende ou de conduire au corps de garde voisin ceux qui aiment mieux les étoiles que le soleil, une police bien avisée devrait au contraire donner aux citoyens noctambules, aux philosophes phallènes, aux péripatéticiens de la république française une large prime d'encouragement. Ces amis de la nuit veilleraient à la sûreté des rues, à la libre circulation des bourgeois attardés, aux escalades des balcons, aux premières étincelles d'un incendie, enfin à tous les accidents imprévus que les ténèbres, la solitude et l'absence des surveillants peuvent faire naître dans cette capitale, où la parcimonie de la municipalité s'obstine à ne pas créer des *policemen* nocturnes à l'exemple de nos voisins.

Quelques traces de la secte paripatéticienne se trouvent pourtant encore sur les terrasses de nos résidences d'été; mais, sous ce rapport, nous resterons éternellement en arrière de nos voisins. Sous le beau ciel de l'Italie et des Espagnes, les nobles traditions de l'antiquité se sont fidèlement conservées jusqu'à nos jours.

Le château du comte de Saverny, si gracieusement bâti sur les hauteurs qui couronnent Grenade et l'entourent

comme d'une corbeille de verdure, rassemble chaque année dans la belle saison quelques chauds partisans des étoiles et de la fraîcheur. Là, il est convenu que le jour commence à neuf heures du soir et dure toute la nuit. C'est une importation italienne, dont l'Espagne est redevable aux artistes ultramontains qui propagèrent la mode de la sieste, et en firent une institution nationale. Ils chantent avec les grillons, pour se taire avant l'alouette. La société du comte de Saverny est passée, hommes et femmes, à l'état péripatéticien. Elle trouve qu'un seul soleil est insuffisant pour récréer la vue, et trop chaud pour la rafraîchir : elle aime mieux compter par millions les soleils tranquilles de la nuit et les étoiles doubles que Humboldt a découvertes, et qui ne sont autre chose que deux soleils jumeaux cloués côte à côte sur le même pan du ciel.

Aux heures de réunion, une rosée lumineuse s'épanche du firmament, et donne à l'immense paysage des collines de Grenade une teinte qu'aucun pinceau n'a jamais reproduite, parce qu'aucune palette n'inventera jamais les couleurs et les nuances de la nuit. Il n'y a que l'éclat bourgeois du jour qui se laisse saisir par le premier broyeur de rouge et de vert. Dieu seul peut ajouter à son musée éternel ce tableau divin dont le ciel est un lambris d'étoiles, dont la terre est une masse confuse de forêts sombres, de bosquets odorants, de plaines infinies, de collines douces, de hautes cimes d'arbres, de villas recueillies, d'étangs couronnés de peupliers et d'ifs au feuillage noir.

Le 24 juin 1847, comme le jour commençait à se faire au château de Saverny, c'est-à-dire à neuf heures du soir, toute la société, assise en cercle, admirait la *voie lactée* qui se déployait sur le firmament comme un arc-en-ciel d'opale.

— Les croyances des peuples sont sujettes à de grandes variations, dit M. de Saverny; on disait aux hommes, il y a deux mille ans : Voyez-vous au ciel cette zone blanche et brumeuse?... C'est une goutte de lait de la déesse Junon.

— Et les hommes le croyaient, dit l'amiral H***, qui venait faire son *quart* sur la terrasse du château.

— Les hommes trouvaient alors cette explication fort raisonnable, dit un jeune Français qui trouvait un grand charme à cette nouvelle manière de vivre.

La société du château grenadin réunissait amicalement toutes les nations de l'univers. Depuis que la paix a permis au monde de se visiter et de se connaître, toutes les inimitiés de race ont disparu, et chaque jour voit cimenter de nouvelles alliances et se former de nouvelles relations.

— Le jeune monde avait une imagination d'enfant poursuivit M. de Saverny; il ne croyait qu'au merveilleux, et il ne savait pas, ce monde étourdi, que la réalité, cette fois, était plus merveilleuse que la fable.

— Cela me remet en souvenir, dit l'amiral, une curieuse séance astronomique, à laquelle j'ai assisté, en 1827, à l'observatoire de la ville du Cap.

— Le meilleur observatoire de l'univers, dit un jeune savant de la société, M. Octave de Nizier.

—Le meilleur, sans contredit, continua l'amiral : par sa position au cap de Bonne-Espérance, d'abord, et ensuite par la puissance de ses instruments astronomiques. C'est là que j'ai observé la *voie lactée*, la goutte de lait de Junon, à l'aide du télescope d'Herschell.

—La goutte doit être devenue lac depuis le jour où elle est tombée.

—On peut aligner après le chiffre 1 autant de zéros que la plume peut en arrondir, et on ne donnera pas le total additionnel des étoiles amoncelées sur cette zone brumeuse du ciel. Il y a une chose qui épuise l'arithmétique, c'est l'infini.

—Cela fait peur comme un grand danger, dit madame Geneviève de Castel-Blanca, avec un mouvement convulsif; on frisonne en regardant cette goutte de lait, qui est une collection infinie de soleils.

—Infinie, poursuivit l'amiral; car avec le télescope d'Herschell, on découvre, dans des profondeurs obscures, d'autres voies lactées, qui, à coup sûr, ne sont pas les dernières.

—C'est effrayant.

—Dieu n'a jamais écrit le mot *fin* au dernier chapitre de son ouvrage. Après les étoiles, viennent d'autres étoiles; impossible d'admettre qu'il y ait un coin dans l'espace où l'œil n'en rencontrerait plus, si nous pouvions voyager un milliard d'années sur un chemin de fer aérien. Toujours des soleils, toujours des mondes, toujours des rayons. Cette voie lactée est la signature de l'infini.

— Voilà des mots qui brisent la raison ! dit Octave de Nizier.

— Nous ne sommes pas assez forts pour porter ce fardeau de l'infini sur notre tête ! dit l'amiral.

— Quant à moi, dit M. de Saverny, j'ai fermé le livre de *Cosmos* de M. de Humboldt, de peur de devenir fou.

— Voici un livre qu'il est impossible de fermer, dit madame de Castel-Blanca en montrant le ciel.

— Oui, poursuivit l'amiral, mais nous devons nous contenter d'effleurer la première page de ce livre, et de nous arrêter à la préface pour ménager notre raison. Depuis notre enfance, nous sommes familiarisés avec tous ces petits astres que nous regardons comme des voisins, et qui ne nous effrayent pas trop.

— Oh ! ceux-là n'épouvantent pas plus que les pierreries sur la tête d'une jeune femme dans un bal.

— Ce sont d'anciennes connaissances, que nous saluons tous les soirs, et qui semblent nous rendre notre salut dans une traînée phosphorescente de rayons. Les planètes, surtout, ont une physionomie douce qui nous attache sans ébranler notre cerveau ; elles sont nos sœurs ; elles suivent le même chemin que nous suivons, et nous les regardons amicalement, comme les passagers d'un vaisseau suivent d'un œil sympathique les navires de leur pavillon qui voguent sur l'Océan vers le même port.

— J'aime votre idée, amiral, dit la jeune femme. Les étoiles sont le pavillon de Dieu. C'est elles qui doivent toujours nous rappeler le but de la vie.

— Voilà une planète, par exemple, continua l'amiral,

qui est très-populaire sur notre globe : la planète de Vénus ; elle fait les plus louables efforts pour remplacer la lune et nous éclairer dans les nuits ténébreuses ; elle a tout l'éclat d'une grande étoile fixe, aussi l'a-t-on nommée l'*étoile du Berger.*

Tous les regards se portèrent sur cette planète, qui, dans la merveilleuse nuit du 24 juin, est plus radieuse que de coutume, par *la grâce de saint Jean*, disent les pâtres du Midi.

— Sait-on pourquoi cette planète a le privilége d'être plus brillante qu'une autre ? demanda madame de Castel-Blanca.

— Madame, dit Octave de Nizier, un de mes compatriotes du siècle dernier, Fontenelle, a déjà répondu à votre question : la planète de Vénus nous paraît belle de loin, parce qu'elle est fort laide de près.

— Et qui l'a vue de près ? poursuivit la jeune femme.

— Personne, à coup sûr, madame, excepté pourtant la physique.

— Et que dit la science qui trouve laide cette belle étoile ?

— Il est démontré en physique, nous dit toujours Fontenelle, que la lumière est composée de globules ignés qui rebondissent sur les aspérités solides, et se perdent dans les surfaces molles ou liquides. Vénus doit donc son éblouissant éclat à la matière dont elle est formée ; un énorme faisceau de montagnes arides et nues qui reflètent la lumière du soleil avec une vigueur de granit. Voilà ce qui est aussi incontestable que si nous

l'eussions vu de près comme le clocher du village voisin.

—Eh bien! dit madame de Castel-Blanca, je suis désolée de cette explication, quoiqu'elle me paraisse juste, et je retire mes sympathies à Vénus. Voilà encore un joli tour que nous joue la science. Elle nous ôte nos illusions les plus chères. Sommes-nous en extase devant une garniture de diamants, la science nous dit que ces diamants ne sont que de vilains charbons déguisés; admirons-nous l'étoile de Vénus, la science nous dit d'abord que ce n'est pas une étoile; elle destitue Vénus; elle en fait une planète, et de chute en chute, cette déesse de la nuit n'est plus à la fin qu'une grosse pierre grise qui n'a pas une seule branche de myrte pour s'abriter du soleil. Décidément, je vais porter mes hommages à la planète d'un autre de vos compatriotes.

—A quelle planète, madame?

—A celle de M. Leverrier.

—Oh! celle-là, madame, a un avantage considérable sur ses sœurs : elle se cache, elle ne se montre jamais; on la devine; c'est la violette du système planétaire. Si les bergers n'avaient que des étoiles comme celle-là, ils n'y verraient pas clair à minuit.

—Vous qui avez l'honneur d'être savant, demanda la jeune femme, vous devez savoir l'origine de cette dénomination : l'*étoile du Berger?*

—Madame, en ma qualité de savant, j'ignore à peu près tout. La science ne sert qu'à vous faire hasarder des conjectures plus ou moins heureuses. Ainsi, dans le cas

présent, voici ce que je puis hasarder, en guise de réponse à votre gracieuse curiosité. Vous savez, madame, que les premiers astronomes furent des bergers chaldéens. Cela ce conçoit. Les peuples pasteurs ont été en perpétuelle communication avec les astres de la nuit. Les étoiles étaient les meubles de leurs maisons. Quand la science de l'astronomie passa des campagnes aux villes, les bergers s'en occupèrent beaucoup moins. Toutefois, il leur était impossible de détacher leurs regards du ciel, pendant les longues veilles de leur métier nocturne. Ce qui n'était plus pour eux une étude devint un spectacle, une distraction. A quoi peuvent s'intéresser des pasteurs assis en rase campagne, lorsque les loups leur donnent des loisirs? Il faut bien regarder en haut, quant à ses pieds on ne voit rien. Le berger, isolé au centre de son pâturage, visite donc le ciel, et cherche dans cette voûte immense une étoile de prédilection, un point radieux entre tous, avec lequel il puisse échanger des regards. Il ne voit d'abord que des rayons confus, des astres qui semblent s'évanouir dès qu'on les fixe, des nébulosités lumineuses, un ensemble éblouissant, mais rien dans ce magnifique chaos qui attire spécialement les yeux, et les ramènera quand ils s'en écarteront. Tout à coup, à l'horizon, l'étoile de Vénus se lève et fait pâlir les constellations voisines. Dès ce moment, elle absorbe l'attention, comme une belle duchesse qui entrerait dans un bal de villageoises.

—Je vous comprends. Il n'y a plus que Vénus au firmament divin.

—Elle éclipse les mille et vingt-deux étoiles que les

antiques astronomes ont comptées du haut du mont Ararat. Vénus devient le soleil de la nuit. Les troupeaux réjouis courent aux fontaines ; les béliers bondissent, les chèvres se suspendent aux pointes des rocs ; les loups ravisseurs s'éloignent comme des bandits surpris par l'aurore. Qui opère ces prodiges nocturnes? L'étoile du Berger.

— Voilà, dit madame de Castel-Blanca, une explication qui peut bien être adoptée, en attendant une meilleure...

—Voici la meilleure attendue, poursuivit le jeune savant Octave; toutefois, je vous ferai observer que mes deux explications, la bonne et la meilleure, n'en forment qu'une seule au fond.

—Nous allons voir, dit la société en chœur.

—Il y avait autrefois, continua Octave, un jeune berger nommé Adonis qui cherchait une amante parmi les étoiles dans les loisirs nocturnes que lui laissait son troupeau, dont la garde était confiée au dieu Pan...

—C'est l'histoire fabuleuse des amours de Vénus et d'Adonis que vous allez nous conter, interrompit madame de Castel-Blanca.

—Vous l'avez deviné, madame...

—Nous l'avons apprise au couvent, monsieur Octave, et nous n'avons pas encore eu le temps de l'oublier.

—Alors, madame, poursuivit Octave, vous me permettrez de vous conter une autre histoire, qui n'est pas fabuleuse, qui n'a rien de commun avec le berger Adonis et Vénus, et qui pourtant pourrait aussi être intitulée l'ÉTOILE DU BERGER.

— A la bonne heure! dit la société, en rétrécissant le cerle autour du jeune conteur.

— Ceci, madame, dit Octave, sera la troisième explication de l'origine de l'étoile du Berger.

Octave regarda pieusement la planète de Vénus, comme pour lui demander le rayon inspirateur, et il conta ce qui suit.

LA VILLA AMOROSA

Sur les bords de l'Arno, entre Ponto-d'Era et Empoli, deux charmants villages, on rencontre un couvent de franciscains, qui s'ombrage d'un bois d'aliziers, et derrière ce couvent, sur une hauteur, une villa délicieuse, nommée la *villa Amorosa*. C'est là que le poëte Dante, irrité contre les guerres civiles des Florentins et des Pisans, leur adressa un magnifique discours et ramena ces deux peuples à des sentiments de paix et d'union.

Le comte Ferretti, le maître de *villa Amorosa*, avait une fille qui avait perdu son nom de baptême dans son surnom de *Carina*, que sa mère lui avait donné.

Carina était la plus belle fleur de cette corbeille embaumée qu'on nomme Florence ; elle avait tout ce qu'il y a de mieux au monde : seize ans, la grâce, la beauté, l'esprit.

Son père gardait ce trésor avec des yeux d'avare et ne permettait pas qu'aucun souffle mondain le ternît. Ce pauvre père avait d'ailleurs de trop bonnes raisons pour agir ainsi. La jeune Carina descendait d'une famille qui était frappée d'un étrange malheur héréditaire. Depuis

deux siècles, toutes les femmes de cette famille mouraient la première année de leur mariage, et la comtesse Ferretti avait été la dernière victime de cette mystérieuse fatalité. Le comte Ferretti avait donc décidé en lui-même que sa fille ne prendrait jamais un mari, et, lorsque sa faiblesse de père semblait vouloir ébranler cette résolution, il allait reprendre toute son énergie devant les archives de marbre funèbre du *Campo-Santo*, de *Santa-Maria-Novella*, où la mort garde soigneusement les dates et les noms, pour les montrer à la vie, qui parfois les a oubliés.

Le 24 juin 1692, la ville de Pise était en fête, selon son vieil usage, en l'honneur de saint Jean. Toute la noblesse toscane s'y montrait avec ses bannières, ses écus armoriés, ses clients, ses pages. On dansait au palais de Philippe Strozzi, dont les jardins s'ouvrent sur la rive droite de l'Arno.

Le comte Ferretti avait amené sa fille chez Strozzi, et, tout étourdi par le tumulte de la fête, il s'était relâché de sa surveillance habituelle, comme un avare égare une fois dans sa vie la clef de son coffre-fort.

La belle Carina, exaltée jusqu'au délire, comme toute jeune fille qui fait son entrée dans le monde des plaisirs, dansait, avec le jeune Memmo d'Arrigi, sur la pelouse qui s'étendait jusqu'à l'Arno. Le bal, chassé des galeries, où la chaleur était étouffante, venait de s'établir en plein air à la lueur des constellations de la plus courte et de la plus radieuse des nuits. Memmo d'Arrigi était un artiste du plus haut mérite; architecte, peintre,

statuaire, il s'exerçait dans tous les genres et promettait un successeur à Buonarotti.

Le pape Innocent XII, voulant inaugurer son règne par quelques grandes œuvres d'art, avait envoyé à Florence Memmo d'Arrigi, avec la mission de prendre un dessin détaillé du merveilleux campanile de Giotto pour faire élever une copie exacte de ce monument à Rome, entre Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure. Memmo s'occupait donc de ce travail; mais, comme tous les artistes de son âge, il aimait à remplacer l'étude par le plaisir lorsque l'occasion se présentait.

Il avait tout ce qu'il faut pour séduire à première vue: son visage ressemblait à un beau modèle de Van-Dyck; sa taille souple portait avec une gracieuse aisance le pourpoint de soie noire; ses cheveux noirs, taillés à la manière des premiers peintres florentins, laissaient à découvert un front superbe, où rayonnait le génie des beaux-arts.

Cette nuit conseillait toutes les hardiesses de la parole; Pise retentissait d'hymnes de fête; les rives de l'Arno s'illuminaient de flammes folles; les barques passaient avec les mélodies des sérénades; le pont de marbre tressaillait sous un immense concert d'instruments et de voix. La sagesse ne trouvait aucun asile pour s'y réfugier jusqu'à l'aurore.

Carina écoutait pour la première fois des paroles de tendresse, modulées par un beau jeune homme, dans cette langue italienne qui a été inventée pour la musique, la poésie et l'amour, cette trinité de la terre qui ne

forme qu'une seule passion. La jeune fille inclinait son oreille vers les lèvres harmonieuses de son danseur, et ses yeux levés au ciel regardaient fixement l'étoile de Vénus, le plus beau flambeau de cette fête de nuit. Il y avait, dans cette double volupté des oreilles et des yeux, une alliance si intime que désormais l'une ne pouvait plus se séparer de l'autre dans le souvenir de Carina. Un seul instant le regard de la jeune fille se détacha de l'étoile et tomba sur les groupes du jardin de Strozzi. Ce coup d'œil suffit pour distinguer le comte Ferretti, qui cherchait sa fille, sans doute, car tous ses mouvements avaient une singulière agitation.

Au même moment, Memmo achevait son œuvre de séduction avec ces paroles :

— Vous n'avez qu'une rivale de beauté dans cette bienheureuse nuit, et cette rivale n'appartient pas à la terre ; elle ne brille qu'au firmament : c'est l'étoile que vous avez honoré de vos regards.

L'arrivée du comte Ferretti ferma la bouche de Memmo.

Le père examina brusquement de la tête aux pieds le jeune artiste et le jugea dangereux comme le démon tentateur ; il prit la main de sa fille sans prononcer une parole, traversa le jardin, les galeries, le vestibule, et, oubliant de dire adieu à Strozzi, il rentra dans son palais de la *place des Chevaliers*. Là il fit venir auprès de lui la bonne Gesualda, nourrice de sa fille, et lui dit d'un ton mystérieux :

— Conduisez Carina tout de suite à sa chambre haute ; récitez avec elle la prière à sainte Marie des fleurs, la

patrone du Dôme de Florence, et ne la quittez que lorsqu'elle s'endormira.

— Bonne mère! — dit Gesualda en joignant ses mains, — est-il arrivé quelque malheur à ma gentille maîtresse?

— Oui et non, — dit le comte d'un air mystérieux qui fit ouvrir des yeux démesurés à la nourrice.

Et, s'adressant ensuite à sa fille, qui, par contenance, décousait les dentelles de ses manchettes et de son corsage dans un coin de la salle :

— Carina, dit-il, vous avez entendu les bruits du monde pour la première et la dernière fois. J'ai fait un vœu pour vous à Notre-Dame de San-Miniato, vous le savez. Les pompes et les œuvres du monde vous sont interdites; vous avez prononcé un serment au berceau par ma bouche, vous le tiendrez. Ce soir, à cause de la *luminara* du grand saint Jean, j'ai voulu vous donner un peu de liberté. Faites que ma bienveillance paternelle n'ait pas lieu de se repentir. Retirez-vous, mon enfant, et soyez avec la paix de Dieu.

La jeune fille s'inclina respectueusement, baisa la main de son père, et suivit sa nourrice avec un air de touchante résignation.

Memmo d'Arrigi n'avait vu qu'un instant sa danseuse, mais il y a des instants qui résument des siècles; la blessure avait pénétré au fond du cœur : c'était la mort ou la vie. Carina était, aux yeux de l'artiste, plus belle que la première madone exposée à la chapelle des Rucellaï; plus belle que cette vierge de Lucca-Robbia, qui a inspiré Raphaël; plus belle qu'un ange de Fiesole. Il

était impossible de l'oublier, car on retrouvait ce type divin dans les saints musées de tous les cloîtres, de toutes les églises, de tous les cimetières toscans. Chaque peintre de l'école primitive avait deviné la beauté de Carina ou l'avait copiée dans une vision du troisième ciel. Le jeune artiste, en voyant partir le comte Ferretti et sa fille, éprouva un affreux serrement de cœur; la vie lui échappait, et, pour la ressaisir, il suivit dans l'ombre la robe blanche de Carina, et, ménageant ses pas avec prudence, il arriva, sans être aperçu, sur la place des Chevaliers, au moment où la porte du palais Ferretti s'ouvrait pour se refermer tout de suite. L'ange avait disparu. L'espoir restait. Memmo connaissait la demeure de Carina.

Cette place des Chevaliers offre, dans son enceinte circulaire, une réunion imposante de palais dont l'architecture annonce l'opulence et la haute noblesse des maîtres. La jeune fille était donc de naissance illustre, mais il n'y avait pas lieu de se décourager. Le talent marchait l'égal de la noblesse à cette époque, et Memmo, protégé par le pape Innocent XII, Memmo, ambassadeur des arts à Florence, se croyait aussi noble que les Strozzi, dont les armes sont ornées de trois croissants d'or. C'est ainsi que raisonnait l'artiste en se promenant au clair des étoiles sur la place des Chevaliers. Il ne se doutait pas qu'un œil scrutateur se fixait sur lui.

Le comte, qui, en sa qualité de Florentin et de lecteur de Boccace, connaissait toutes les ruses de la stratégie amoureuse, ne s'était pas endormi sur l'oreiller de l'im-

prudence ; il veillait derrière une persienne de son balcon, et il reconnut tout de suite le formidable démon du bal de Strozzi, méditant peut-être l'escalade de son palais. A cette vue le noble seigneur mit la main sur la garde de son épée et fit quelques pas vers l'escalier, avec l'intention de traiter cet amoureux en maraude comme un bandit des Abruzzes ou des Apennins ; mais une réflexion sage corrigea la folie de ce premier mouvement. Il resta, posé en sentinelle vigilante, à son balcon, et, aux premières lueurs de l'aube, il vit Memmo lancer un regard d'adieu au palais Ferretti, et s'enfoncer, à droite, dans les rues sombres qui conduisent au *Campo-Santo*. Le comte allongea le bras dans cette direction et agita sa main en signe de menace ; pantomime qui signifiait l'une de ces deux choses :

— Je te tuerai comme un Gibelin, — ou bien — Tu ne la reverras plus.

Memmo courut, toute la nuit, dans les carrefours déserts ; il s'arrêta devant les quatre monuments qui épuiseront l'admiration des siècles : le Dôme, le Baptistère, le Campanile, le *Campo-Santo* ; il regarda longtemps ces merveilles et ne les admira pas. La merveille qu'il avait vue au jardin Strozzi passait toujours devant ses yeux, en éclipsant tout.

Le jour, qui arrive si vite le 24 juin, fut accueilli par Memmo comme un ami consolateur. L'artiste donna un dernier regard au dernier astre qui s'évanouissait dans les blancheurs de l'aube : c'était l'étoile de Vénus. Quand le soleil éclaira la cime du Campanile, Memmo reprit

lentement, et par des rues détournées, le chemin de la place des Chevaliers, avec l'espérance de voir luire à quelque fenêtre un astre plus radieux que le soleil de l'été. Memmo ne vit rien. Toutes les fenêtres restèrent closes. Le palais était silencieux comme un tombeau. A midi, cette façade obstinément muette annonçait que les maîtres avaient disparu. L'accès en était interdit même aux quêteurs des ordres mendiants, même aux pèlerins qui faisaient leur pieuse étape de Pise à Florence, pour gagner Poggi-Bonzi et la crête des Apennins.

— Ton père, disait la nourrice à Carina, ne veut pas te tenir ainsi enfermée trop longtemps dans cette maison. Ainsi, ma fille, ne te chagrine pas trop. En ce moment tu es exposée à des dangers que tu ignores; mais Notre-Dame de San-Miniato veille sur toi, et, quand ces dangers auront été éloignés par son intercession, tu reverras encore les villes. Ton père doit nous conduire à Rome, et te montrer toutes les belles et saintes choses du palais des papes, pour te dédommager des jours ennuyeux que tu passeras dans cette maison.

Après quelques heures d'observation extérieure, il est très-facile de reconnaître qu'une maison est inhabitée. Memmo douta longtemps, mais il fallut se rendre à l'évidence. Le comte et sa fille étaient partis avant le lever du soleil, ce qui semblait annoncer une fuite plutôt qu'un départ. Les renseignements que recueillit Memmo dans la journée lui apprirent que le comte Ferretti habitait, à Florence, un palais dans le bourg *de tous les Saints*. En quelques heures, un bon cheval em-

porta le jeune artiste à la Herse, où brillent sur leur écusson les *tourteaux* des Médicis. A Florence, on lui indiqua tout de suite la demeure du comte Ferretti. Encore un palais désert, encore un désespoir.

La réflexion pourtant vint en aide à Memmo. On était dans une saison où la noblesse toscane quitte la ville pour la campagne. Il s'agissait donc de découvrir la résidence d'été du comte Ferretti. Rien ne parut d'abord plus facile. La villa Ferretti s'élevait de l'autre côté de l'Arno, sur la colline où la villa Strozzi se voile, encore de nos jours, d'un massif de pins et de cyprès. Il fallait attendre la nuit pour tenter les hasards de cette nouvelle exploration; elle ne fut pas plus heureuse. A la clarté des étoiles, Memmo reconnut sur la grille de la villa les armes des Ferretti, trois *hasts de sable* sur *un champ d'argent*.

Oh! cette fois, Memmo crut avoir découvert une triste vérité; il se rappela tout à coup la mine farouche du comte Ferretti, à sa brusque apparition au bal, et il conclut, à bout de conjectures, que le fier gentilhomme, redoutant quelque malheur pour sa fille et quelque mésaillance forcée, avait voulu soustraire à tous les yeux cette étoile de beauté, qui n'avait lui qu'un instant au bal de Strozzi, dans la plus radieuse des nuits de l'été italien.

Memmo attendit donc ce que le hasard pouvait lui fournir en révélations imprévues les jours suivants; car le hasard est toujours obligé de donner quelque chose à ceux qui comptent sur ses faveurs.

Un jour le jeune artiste, sortant du palais Riccardi, vit passer trois cavaliers dans *Via Larga*, et reconnut tout de suite, malgré son costume campagnard, le comte Ferretti, suivi de deux domestiques. En examinant les pieds des chevaux il fit une conjecture assez raisonnable : ces animaux arrivaient indubitablement du val d'Arno et de la route d'Empoli, car ils avaient piétiné sur une poussière jaunâtre et humide que les carrières d'argile étrusque prodiguent à ce vallon. Le comte Ferretti, selon une probabilité très-admissible, possédait une autre résidence d'été, une retraite mystérieuse, sur ces collines vertes et charmantes qui bordent l'Arno, de Florence à Ponto-d'Era, et où s'épanouissent tant de villas aériennes comme des corbeilles de fleurs.

Plein de cette idée, qui produisait chez lui l'effet d'une inspiration, Memmo chercha un expédient pour découvrir l'asile où le despotisme paternel avait relégué une fille coupable du crime de beauté. Un soir, au tomber du jour, notre jeune artiste était assis sur la pierre du Dante, *sasso di Dante*, devant le Dôme d'Arnolphe, cette merveille d'architecture qui désespérait Michel-Ange partant pour bâtir Saint-Pierre du Vatican, et qui lui faisait dire : Je vais te bâtir *une sœur qui sera plus grande, mais qui ne sera pas plus belle!* Du Dôme il porta ses regards et contempla le Campanile, ce chef-d'œuvre de grandeur, de grâce et d'élégance, que Giotto sculpta comme une aspiration sublime vers le ciel.

— Quel travail et quel génie! se disait-il en lui-même ; Giotto, un berger des bords de l'Arno, un mendiant des

tiné à conduire un troupeau toute sa vie, et qui trahit, par hasard, son talent aux yeux de Cimabué, et troque sa houlette contre le pinceau du peintre et le ciseau du sculpteur!

Par une filiation naturelle d'idées dérivant de cette première réflexion, il arriva promptement à un étrange projet.

Le lendemain, au lever des premières étoiles, Memmo traversait le village d'Empoli sous un costume qui l'aurait rendu méconnaissable à son meilleur ami. Un feutre gris et plat couvrait ses boucles de cheveux noirs; un sayon de poil de chèvre enveloppait son corps jusqu'aux genoux, et une lourde chaussure de montagnard, dont la semelle était garnie de clous, dérobait l'élégance aristocratique de ses pieds. Aux premières berges verdoyantes de l'Arno il trouva sans peine ce qu'il cherchait, un pâtre menant à travers les bruyères quelques maigres brebis. Aujourd'hui encore, le voyageur des Apennins rencontre fréquemment ces pauvres bergers dont toute la fortune errante consiste en cinq ou six chèvres s'abreuvant aux réservoirs de la pluie et se nourrissant de l'herbe des rochers fendus.

Les pièces d'argent que Memmo fit briller aux yeux du pâtre de l'Arno donnèrent au marché proposé une prompte conclusion. Memmo se vit soudainement élevé à la noble et première profession de son maître Giotto. L'artiste envoyé de Rome pour imiter le Campanile commençait donc par imiter le berger créateur de ce monument. Armé de sa houlette, il chassa son petit troupeau,

d'abord rebelle, vers la première villa de l'Arno, et, pendant que ses chèvres broutaient le serpolet et le cytise, il fit de mystérieuses évolutions autour de la maison de campagne, interrogeant de l'œil toutes les fenêtres qui s'ouvraient sur la zone céleste où scintillait l'*étoile de Vénus*. Son raisonnement lui paraissait merveilleux de justesse.

— Il m'est prouvé, disait-il, que j'ai fait quelque impression sur la belle Carina; le père a indubitablement fait la même remarque. Aussi, pour la soustraire aux dangers que fait courir à une jeune fille une première émotion amoureuse dans une nuit de bal et d'ivresse, ce stupide comte Ferretti a claquemuré sa fille dans quelque nid de vautour, sur les crêtes du val d'Arno. Or la pauvre fille ne s'accommode pas de cette réclusion; elle s'irrite et s'enflamme de plus en plus, et, à coup sûr, aux heures qui lui rappellent son dernier instant de liberté, aux heures de rêverie nocturne, elle doit regarder au ciel la seule chose de ce bal que son père n'a pu lui enlever, l'étoile de Vénus. Si je me trompe dans ces conjectures si raisonnables, eh bien! j'aurai du moins le bonheur d'avoir suivi dans ce val, de pâturage en pâturage, les traces de mon maître Giotto, et je me trouverai ensuite beaucoup plus digne de copier son chef-d'œuvre et d'accomplir la mission que le saint-père m'a donnée au Vatican.

Cela pensé, Memmo rôda autour de plusieurs villas du vallon, et les trouva toutes profondément endormies et fermées, sur toute la hauteur des façades, comme des couvents à l'approche des Sarrasins.

Lorsque les dernières étoiles pâlissaient dans les éclaircies de l'aube, Memmo conduisait son maigre troupeau dans quelque grotte, où il le laissait jusqu'au soir. Ainsi devait faire Giotto, disait-il, quand il vivait de la vie que je mène, et que, le soleil éclairant le sable d'argent ou l'argile du val d'Arno, ce pauvre pâtre florentin traçait, sur ces pages offertes par la nature, les premières ébauches naïves de son art!

C'est dans *villa Amorosa*, secrètement achetée par le comte Ferretti, que la jeune fille avait été enfermée sous la garde d'une nourrice dévote et de quelques serviteurs. La plus stricte surveillance défendait la *villa* comme une place forte; la jeune Carina permettait à sa nourrice de dire toute sorte de paroles sages, mais elle ne discutait point avec elle. A quoi servent les discussions quand deux interlocuteurs ne parlent pas la même langue et ne se comprennent pas? Carina était encore plus sage que sa nourrice en se taisant.

Une nuit du mois d'août, la chaleur était si étouffante que la nourrice ouvrit les fenêtres de la chambre à coucher pour donner de l'air, et elle s'endormit sur un fauteuil. Carina s'avança pieds nus vers le balcon, et prit une position qui lui permettait de voir le magnifique tableau de la campagne et du ciel. Une clarté douce tombait des étoiles sur le val d'Arno et les collines de Ponto-d'Era et d'Empoli; on n'entendait d'autre bruit que le murmure du fleuve et les cloches des couvents qui sonnaient les *matines*. La jeune fille leva les yeux et distingua cette radieuse étoile qui luisait sur le jardin Strozzi.

et qui semblait lui rendre en ce moment, avec sa rosée de rayons, les émotions de ce premier bal du 24 juin.

Un léger tintement de sonnettes arracha la jeune fille à sa contemplation et fit descendre ses regards des hauteurs du ciel aux crêtes des collines de l'Arno. Ce qu'elle vit alors lui produisit l'effet d'un rêve. Un petit troupeau s'était avancé à très-peu de distance de la villa, et le pâtre, assis sur un tertre de gazon, dans une pose de mystérieuse immobilité, tenait son regard fixé sur la fenêtre de Carina. En plein jour, même sous son déguisement, le pâtre aurait été reconnu du premier coup par la jeune fille; mais, la nuit la plus lumineuse étant toujours la nuit, Carina ne vit dans ce pâtre qu'un malheureux enfant des Apennins, gagnant sa vie avec un troupeau. Cependant son œil ne pouvait se détacher de cette scène agreste, si commune dans ce pays et à cette époque, et bientôt, par un de ces effets d'optique nocturne qui ressemblent à des illusions, elle crût que les regards du berger se tournaient de temps en temps vers le point du ciel où scintillait l'étoile de Vénus.

.Ce qui était doute devint certitude. Après une longue tenue d'immobilité, le visage du berger se tournait successivement vers deux directions, l'étoile et la fenêtre. Il y avait même dans ce double mouvement quelque chose d'affecté qui porta un trouble inconnu dans le cœur de Carina. Elle rougit pudiquement de se trouver ainsi exposée, en négligé de nuit, aux yeux de ce pâtre équivoque, et elle se retira en tremblant, au moment où sa nourrice Gesualda se réveillait. La jeune fille acheva

sa nuit dans des pensées qui devinrent des conjectures, à la faveur d'une brûlante insomnie prolongée jusqu'au matin.

Vers le milieu de ce jour-là, le comte Ferretti, qui avait chassé le cerf dans l'épaisse forêt qu'on trouve entre Livourne et Pise, s'en revenait à villa Amorosa, pour voir sa chère enfant recluse. Il laissa son cheval à la métairie de l'Arno, et gravit à pied la colline en suivant un sentier qui adoucissait, par mille détours, les aspérités de sa pente. Arrivé au point culminant, où s'élargissait un plateau de terre argileuse, le comte aperçut un pâtre incliné sur le sol, et traçant des figures avec un soin minutieux, comme un peintre dans son atelier. Quoique le comte ne ménageât point en marchant le bruit de ses indiscrètes bottines de chasseur, notre berger ne daigna pas se détourner de son travail pour voir le visiteur importun, ce qui permet au narrateur de croire qu'il y avait au fond de cette scène une ruse d'amour préparée habilement.

Le comte arriva ainsi jusque sur les talons du pâtre, et il vit ce que Cimabué seul avait vu une fois dans les collines du val d'Arno. Artiste comme toute la noble race de cette belle époque florentine, le comte tressaillit de joie et se crut Cimabué II. Le pâtre terminait en ce moment sur sa toile d'argile une vaste esquisse, où la perspective était mieux observée que dans le dessin primitif du pâtre Giotto, ce qui porta au comble l'enthousiasme de Ferretti, plus heureux avec cette découverte que Cimabué Ier. Sur le premier plan quelques chèvres, ani-

maux inventeurs du caprice, prenaient toutes sortes de poses fantasques, mais admirablement étudiées, et sur le fond du tableau on distinguait les cinq dômes de l'église d'Arnolphe et Brunoleschi, la tour du Palais-vieux et le Campanile de Giotto.

Le comte ne maîtrisa plus son admiration.

— Salut au digne fils de Giotto! — dit-il en se découvrant avec respect, car la fierté du gentilhomme s'effaçait devant le génie du berger artiste.

Memmo, car c'était lui, fit un mouvement brusque, plein de naturel, laissa tomber le stylet de buis qui lui servait de crayon, et, écartant avec ses mains, sur ses tempes, les boucles de ses cheveux, il regarda d'un œil effaré le comte florentin.

— Voilà donc votre atelier? jeune artiste, dit Ferretti; mais vraiment ce serait une honte si les Ricardi, les Pitti, les Strozzi n'accordaient pas l'hospitalité au fils de Giotto, dans leurs palais et leurs villas.

Memmo se leva, salua le comte, et baissa les yeux avec une modestie charmante.

— Où est ta demeure? dit le comte.

— Je n'ai point de demeures, répondit Memmo; j'ai des asiles.

— Qui te nourrit?

Memmo éleva un doigt vers le ciel.

— Qui t'aime?

Memmo secoua la tête mélancoliquement.

— Quel est ton nom?

— Taddeo.

— Pauvre enfant! — ajouta le comte, en examinant en détail le costume dévasté de Memmo, il a l'air bien malheureux!.... Écoute, Taddeo, tu as soif et faim, sans doute; viens réparer tes forces à ma villa, celle que tu vois de ce côté. Viens, c'est le comte Ferretti qui t'offre l'hospitalité.

Le pâtre fit éclater une joie véritable, qui ressemblait à une explosion de reconnaissance pour un seigneur si hospitalier. Le chemin à faire était court. Le comte introduisit Memmo dans sa villa, et donna ordre de le servir comme un fils de la maison.

La belle Carina entendit sous ses pieds un bruit inaccoutumé dans cette retraite silencieuse, et, comme la voix de son père dominait ce tumulte intérieur, elle descendit aux salles basses, et, rencontrant son père, elle l'embrassa et lui demanda timidement ce qu'il y avait de nouveau chez lui.

— Ma chère fille, — lui dit le comte, encore tout ému de sa découverte, — notre Florence est toujours le pays des grands artistes; seulement ils ne naissent pas toujours dans les hautes classes. Je vais te montrer le fils de Giotto assis à la table hospitalière des Ferretti.

Le comte prit sa fille par la main et la conduisit dans une salle où Memmo était servi comme un hôte illustre par le majordome de la villa.

L'artiste se retourna, et ses yeux rencontrèrent le visage de la jeune fille. Carina poussa un grand cri et tomba évanouie dans les bras de son père. Du premier coup d'œil elle avait reconnu Memmo.

Ce fut pour le comte un trait de lumière ; la fierté du gentilhomme l'emporta sur l'amour paternel ; il laissa tomber sa fille et, repoussant d'un bras vigoureux Memmo, qui se précipitait au secours de Carina évanouie :

— Misérable ! s'écria-t-il, tu ne sortiras pas d'ici vivant !

Et son geste brusque ordonna aux domestiques de se retirer. Il ferma la porte de la salle, et, sans donner un regard à sa fille, il dit à Memmo, en arrachant deux longues épées d'un faisceau d'armes attaché au mur :

— Veux-tu te défendre en gentilhomme ou te laisser tuer comme un bandit ?

— Je veux épouser votre fille, — dit Memmo avec une voix pleine de douceur.

Le comte mit la pointe de son épée sur la poitrine nue de Memmo. L'artiste inclina sa tête sur l'épaule droite, laissa tomber mollement ses bras dans toute leur longueur, et attendit le coup mortel sans faire un mouvement de défense, sans donner un signe d'effroi. Cette noble contenance frappa le comte Ferretti. En ce moment un long soupir s'exhala de la poitrine de Carina étendue aux pieds de son père.

— Secours et grâce pour elle ! s'écria Memmo d'un ton déchirant, et puis tuez-moi !

Le cœur parternel reprit soudainement ses droits. Une larme mouilla les paupières de Ferretti ; la main qui tenait l'épée s'ouvrit généreusement, et releva la jeune fille en laissant tomber l'arme.

— Oh ! ne craignez rien, dit Memmo ; je ne cherche

pas à fuir; remettez une seconde fois sur ma poitrine la pointe de votre épée, et je vous épargnerai un meurtre en m'élançant moi-même au-devant du coup mortel. C'est moi qui me tuerai avec votre fer. Le père de Carina me sera toujours sacré; je ne me défendrai pas.

Le comte regardait fixement Memmo, et, soulevant sa fille dans ses bras, il s'asseyait sur un fauteuil et la plaçait sur ses genoux. La vie rentrait au cœur de la pauvre recluse, et un léger incarnat colorait ses joues, que le fard de la mort venait de couvrir. Memmo comtemplait ce groupe et pleurait.

— Il y a des circonstances solennelles, dit le comte, où la noblesse du cœur se révèle en un instant. Jeune homme, vous avez un sang héroïque dans les veines, et tout ce que vous venez de faire de grand efface tout ce que vous avez fait de bas.... Ne m'interrompez point, jeune homme...... Vous êtes celui du bal de Strozzi : je vous reconnais bien maintenant; vous êtes l'envoyé du souverain pontife Innocent XII; vous êtes Memmo d'Arrigi...

Signe affirmatif de Memmo.

— Eh bien! poursuivit le comte, vous avez la noblesse du talent et la noblesse de la naissance; vous êtes donc plus noble qu'un Ferretti. Je vous donne ma fille, et je prie la Madone de la chapelle des Rucellaï, la sainte Vierge de Cimabué, afin que ma fille unique échappe à cette loi fatale qui tue toutes les jeunes épouses de notre maison.

Memmo se précipita aux pieds du comte et embrassa

ses genoux. La jeune fille ouvrait lentement les yeux, et voyait, comme dans un heureux songe, la main du comte dans la main de Memmo. Une page de plus n'ajouterait rien à cette histoire. Cependant il faut dire que le mariage fut célébré à Santa-Maria-Novella, devant la première madone italienne, dans la chapelle des Rucellaï, et l'artiste Memmo fit un vœu au pied de l'autel.

L'année suivante Memmo eut un enfant, et la mère survécut à ses couches ; bien plus, elle sembla prendre dans cette épreuve fatale une nouvelle force, une nouvelle vie. Le vœu de Memmo fut accompli : l'artiste orna de fresques pieuses le cloître de Santa-Maria-Novella, et son dernier tableau représente encore aujourd'hui un pâtre endormi sur les collines de l'Arno, et dont le visage est éclairé par les rayons du plus brillant des astres, l'Étoile du Berger.

Après cette histoire, le narrateur fut invité à profiter de la dernière heure de la nuit pour donner une sœur à l'*étoile du Berger*.

— Non, répondit le jeune savant, pas aujourd'hui, la nuit est trop avancée. Mais, pendant que je vous racontais l'histoire de la villa Amorosa, une idée a surgi dans mon cerveau. Les écrivains de nos jours, trop préoccupés des œuvres de l'homme, négligent souvent le mobilier de Dieu. Réparons ces négligences. Chaque étoile, chaque nuit pourrait avoir sa légende. Rassemblons-les, racontons chaque soir une de ces histoires que les voyages nous ont apprises.

— Accordé, s'écria-t-on en chœur.

— Eh bien ! demain sera encore mon tour.

— Et quel est l'astre dont vous vous occuperez ?

— C'est la *Belle Étoile*, dit-il ; et le lendemain il raconta ce qui suit.

LA BELLE ÉTOILE

Hier, dit le jeune savant, quand le lendemain la société se trouva réunie sur la terrasse du château de Saverny, je vous ai conduit à Pise et à Florence, permettez-moi aujourd'hui de vous conduire en France. Un des charmes du récit est de voyager ainsi en supprimant les ennuis du déplacement.

Un soir de juillet, — l'année ne fait rien à l'affaire, — une heure après le coucher du soleil, un soldat passait sur le pont de Joigny, et il s'arrêta devant un jeune homme de dix-huit à vingt ans, qui déposait sur le parapet un orgue de Barbarie, en essuyant la sueur qui ruisselait de son front.

— C'est bien lourd ce que tu portes là, mon ami, dit-il; heureusement nous sommes arrivés.

— Arrivés! — dit le joueur d'orgue, en prenant haleine, les points appuyés sur les hanches; — c'est bon à dire pour vous, si votre régiment est à Joigny; mais mon régiment est beaucoup plus loin...

— Et où vas-tu donc?

— A Paris.

— Alors, dit le soldat, nous ferons route ensemble; je vais à Paris aussi, moi.

— Faites-vous étape à Joigny, camarade?

— Ma foi! non; je laisse Joigny à droite, et je profiterai de la fraîcheur pour avancer mon chemin. J'aime mieux dormir le jour, dans cette saison, et cheminer la nuit.

— C'est juste; c'est ce que je fais toujours, moi, camarade.

— En ce cas, mon ami, je te servirai d'escorte; c'est mon métier. En Afrique nous escortons les musiciens, comme toi, parce que les Arabes les enlèvent pour leur faire jouer des airs.

— Et ils les payent bien ou mal?

— Ils ne les payent pas du tout. Ce sont des Arabes.

— Ah! c'est juste... Merci, camarade, j'accepte votre escorte... Je ne crois pas cependant qu'il y ait du danger ici. Les paysans de l'Yonne et de la Marne n'enlèvent pas les musiciens.

— Oui, on n'est pas artiste ici comme en Afrique.

— Pourquoi donc, camarade?

— Parce qu'ici nous sommes civilisés.

— Il est vrai qu'ici il faut tourner quinze heures par jour la manivelle de l'orgue pour gagner cinq sous.

— Juste ce que nous gagnons, nous, grenadiers.

— Mais vous ne tournez rien, vous autres?

— Rien; mais, sur les cinq sous que nous gagnons, on nous en retient quatre, et le cinquième on ne nous le donne pas.

—Voilà un drôle de compte! Le Juif errant serait ruiné si on le traitait comme ça.

—Bon! tu aimes à plaisanter; ça me va. Nous allons rire en route... En avant! Marche, mon musicien!

Les deux amis improvisés traversèrent le pont, longèrent le quai de l'Yonne et gagnèrent les hauteurs qui dominent Joigny, sur la route de Sens.

—Il fait nuit maintenant, dit le soldat; passe-moi ton orgue, je te le porterai; ça te délassera un peu.

—Ce n'est pas de refus.

—Ça ne pèse pas plus qu'un havre-sac.

—Il n'y a que trois airs dedans.

—Alors je ne m'étonne pas s'il est si léger... Et avec ces trois airs que joues-tu?

—L'ouverture de *la Muette*, le trio de *la Gazza*, et une romance...

—De qui la romance?

—De moi.

—Tu as fait une romance, toi!

—Et pourquoi pas?

—Au fait, c'est juste, puisque les autres en font... Mon ami, comment t'appelles tu?

—Michel, natif de Clermont.

—Et moi, j'ai oublié mon nom au berceau; mais on me surnomme Zéphirin... Écoute-moi donc, Michel; dis-moi les paroles de ta romance...

—Elle n'a pas de paroles. J'ai commencé par la musique.

—N'en parlons plus.

Les jeunes soldats se ressemblent tous; Zéphirin ressemblait donc à tous les soldats. Il y avait pourtant dans ses yeux une expression d'intelligence peu commune, et que faisait davantage ressortir la couche noire du soleil africain.

Michel ressemblait aussi à tous les joueurs d'orgue de la poétique Auvergne; mais son regard l'aurait fait distinguer des autres musiciens, ses confrères. On a dit injustement *le style, c'est l'homme;* on devrait dire *le regard, c'est l'homme.* Nous connaissons des écrivains qui ont écrit des idylles pour le public et joué des tragédies dans leur maison.

Les heures avancées de la nuit inspirent une mélancolie douce aux organisations les plus joviales. Nos deux piétons, après avoir échangé encore quelques paroles insignifiantes, s'étaient subitement condamnés au silence, et leurs yeux se fixaient plus souvent sur les étoiles du ciel que sur la poussière de la grande route. On a beau être simple mendiant, on a une pensée sous une enveloppe sociale quelconque, et on réfléchit. A minuit Zéphirin s'arrêta sur la lisière d'un bois, et, faisant le mouvement du soldat qui se délivre de son havre-sac, il déposa l'orgue sur le gazon et dit à Michel :

— Ici, on couche. Halte!

— L'auberge est bien choisie, dit Michel; on voit que vous vous y connaissez, Zéphirin, et que vous avez voyagé dans des endroits où il y a beaucoup d'auberges comme celles-ci.

— Les auberges du bon Dieu, je n'en connais pas d'au-

tres, Michel, mon ami ; elles ont toutes la même enseigne : *A la Belle Étoile.*

—Zéphirin, cela vaut mieux que les enseignes : *Au Grand Cerf*, ou *Aux deux Pigeons.*

—Au moins, ici, on n'est pas écorché vif. Le gazon est doux, n'est-ce pas?

—C'est le matelas du bon Dieu.

—Il me vient une idée, Michel.

—Voyons ton idée, Zéphirin.

—Joue-moi ta romance.

—Vous n'y comprendrez rien, Zéphirin.

—Tu te trompes, Michel ; j'y comprendrai même ce que tu n'y a pas mis... Écoute... Il y a sur notre tête un concert ; toutes ces étoiles chantent... et, sans humilier ton amour-propre de musicien, je crois leur concert bien supérieur à ta romance. Je n'entends pas les paroles de cette harmonie céleste ; mais je comprends tout ce qu'elle me dit. Le cœur a des oreilles qui entendent tout, qui comprennent tout. Michel, regarde cette étoile, là, sur notre tête... La vois-tu?

—Parfaitement.

—C'est l'étoile qui se lève la première... En Afrique elle paraît plus belle encore. Une nuit, au bivouac, notre brave colonel Levaillant, qui sait beaucoup de choses, nous l'a montrée en nous disant son nom : c'est l'*Épi de la Vierge*. Eh bien ! pour moi cette étoile a l'air de chanter un solo dans le chœur, et j'écoute parfaitement tout ce qu'elle me dit. En musique on ne fait les paroles que pour les sourds.

— Zéphirin, je te soupçonne d'être un gros savant déguisé en soldat.

— Je suis un imbécile, Michel, voilà tout; mais j'ai passé trois ans en Afrique à la belle étoile, et c'est une école qui en vaut une autre, mon brave Michel. Les étoiles nous apprennent tout.

Michel prit son orgue et exécuta sa mélodie pour un seul auditeur. L'heure et le lieu donnaient à ce concerto un caractère touchant. Zéphirin remercia son camarade par un serrement de main, et, comme un roi voluptueux qui s'endort sous des lambris étoilés au son d'une musique douce, il prit la position horizontale et s'abandonna aux charmes du sommeil.

Les deux voyageurs se remirent en route aux premiers rayons du jour. Lorsque la chaleur devint excessive, ils s'éloignèrent de la grande route, se choisirent une fraîche alcôve d'arbres, et firent une longue *sieste*, comme les plus épicuriens des Napolitains ou des Espagnols. Deux repas d'une frugalité exemplaire leur avaient suffi pour réparer leurs forces et soutenir leurs pieds sur le chemin d'épines qui mène à Paris. La nuit suivante ils s'arrêtèrent encore à la même auberge, à l'enseigne de la *Belle Étoile*, et, comme ils avaient payé, pendant le jour, un large arriéré au sommeil, ce créancier inexorable, ils prolongèrent leur veillée jusqu'à minuit.

— As-tu de l'ambition, toi, Michel? dit Zéphirin.

— Une ambition énorme.

— Et que désires-tu?

— D'abord la richesse.

—Et après ?

—Après, rien... Zéphirin, quand j'aurai la richesse, tout le reste viendra. Et toi, Zéphirin, quel est ton genre d'ambition ?

—Moi, je m'ennuie d'être soldat, et je voudrais passer général à la première promotion.

— Aimes-tu ton métier, Zéphirin ?

—Oui, mais à condition d'être général ; et je le serai.

—Tu as consulté quelque sorcière ?

—Mieux qu'une sorcière. Je ne crois pas à ces vieilles femmes-là... C'est une étoile qui m'a prédit mon destin, la belle étoile dont nous parlions hier, celle qui est au bout de mon doigt.

—Il paraît, Zéphirin, que ceux qui, comme nous, couchent par état dans la même auberge, ont les mêmes idées la nuit. Voyons maintenant tes idées, Zéphirin.

—Moi, quand je suis ainsi étendu sur le dos, les bras croisés, la face tournée au ciel, et que je regarde cette étoile, j'ai des visions extraordinaires. Toutes les formes changent ; je ne vois plus ce qu'on doit voir réellement ; je vois autre chose. Ainsi la prairie est un lac, le grand chemin est une rivière glacée, l'arbre est un géant, la colline est une vague de la mer. Nos yeux sont pleins de mensonges, et j'aime mieux ces mensonges que des vérités. Quand je regarde cette belle étoile, insensiblement elle perd sa forme ; elle grandit à vue d'œil et remplit le ciel d'un éclat de soleil. Et puis, Michel, ce n'est plus une étoile, c'est une superbe femme, habillée comme une reine d'Orient, assise sur un trône de pierreries, et ses

yeux d'escarboucles, en tombant sur la terre, ne s'arrêtent que sur moi. Alors je suis en extase; mon front brûle; mon intelligence s'élève; je tressaille de fierté en me voyant l'objet d'une si haute protection. Il n'y a plus d'obstacles dans ma carrière de soldat. Je puis arriver à tout. Le monde m'appartient... Michel, ne te semble-t-il pas que je suis fou?

— Que dis-tu donc? Toi, fou! Tu es le plus raisonnable des hommes! Je suis logé à la même enseigne, et personne ne te comprend mieux que moi. Il est heureux de nous trouver réunis sur le même chemin, afin que nous puissions nous communiquer les mêmes idées. Ce n'est pas une reine que je vois là-haut, moi: je ne sais pas comment sont faites les reines; c'est une jeune fille de Clermont, belle comme l'aurore, et qui me jette toujours quelques petits sous quand je joue de l'orgue sous son balcon. Il n'y a que ce beau visage que je connaisse dans le monde pauvre où je suis. Eh bien! à force de regarder fixement cette étoile comme vous, Zéphirin, je vois cette jeune fille me sourire du haut du ciel, dans une voûte de rayons. Elle me montre du doigt la richesse, et son regard semble me dire : Courage, tu seras riche un jour. En ce moment même, Zéphirin, mes yeux la suivent dans tous ses mouvements. Oh! non! ce n'est pas une petite étoile que je pourrais cacher dans ma main, c'est une vision consolante, un être charmant que je connais, qui m'aime et me donnera ce qu'elle m'a promis.

Ainsi causaient nos deux modestes voyageurs dans les heures de repos. Le hasard avait réuni, dans la pous-

sière d'une grande route, deux natures intelligentes; les opulentes chaises de poste n'emportent pas toujours au galop une pareille association. Michel et Zéphirin arrivèrent avec un certain déplaisir au terme de leur voyage. Ils quittaient la vie nomade pour la vie stationnaire, l'air pur des champs pour l'air infecté des grandes villes, les voûtes des arbres pour les plafonds de maçonnerie; c'est-à-dire qu'ils perdaient tout et ne gagnaient rien. Il leur restait pourtant l'espoir, ce trésor qui est au fond de toutes les boîtes de Pandore, depuis le premier désespoir humain.

A Paris ils se séparèrent pour se livrer, chacun de son côté, aux exercices de leur profession ambulante. Zéphirin rejoignit son bataillon à la caserne de la Pépinière, et Michel loua une mansarde dans la ruelle Guérin-Boisseau, inconnue du soleil comme tant d'autres réceptacles numérotés de la bonne ville de Paris.

Le jour même de son arrivée, le jeune virtuose auvergnat promena sa musique à travers les carrefours, ramassant çà et là de rares petits sous qu'on lui donnait par charité et non par admiration. Les mélodies sont peu goûtées par le public parisien; ses oreilles, endurcies par le fracas perpétuel des roues, des chevaux, des omnibus, des crieurs, doivent être inaccessibles à la musique délicate. Aussi les compositeurs, pour plaire à ce public élevé dans l'harmonie des tremblements de terre, sont obligés de sacrifier de malheureux ténors sur l'autel du *si bémol*, qui a déjà dévoré tant de victimes. Le *si bémol* a remplacé l'arbre sanglant où les Gaulois immolaient

des victimes humaines à Teutatès. Michel résolut de changer de gamme pour augmenter ses pauvres recettes : il ne tira de son orgue que les sons les plus aigus et les plus violents; mais, malgré tous ses efforts, il ne pouvait jamais se mettre au diapason du *la* que lui donnait une perpétuelle série d'omnibus, orchestre torrentiel chargé de dépaver les rues depuis l'aurore jusqu'à minuit.

— J'ai mal choisi mon théâtre, se dit Michel; Paris est une capitale où la province est en majorité : réfugions nos mélodies dans des quartiers bourgeois, recueillis, silencieux. Fuyons Paris dans Paris.

Pareil au naufragé qui explore l'intérieur d'une île déserte pour y trouver son coin de prédilection, Michel se mit à la découverte de Paris. Il salua avec attendrissement le quartier Beaujon, l'île Saint-Louis, le quai Valmy, la rue de l'Université, le cité Trévise, la rue des Petits-Hôtels, l'avenue Percier, et beaucoup d'autres retraites inconnues des chevaux de brasseurs et affranchies des lignes d'omnibus. L'avenue Percier plaisait surtout à Michel; il y avait des arbres, du silence et du gazon. Ce coin ressemblait à un souvenir de province. Le passant évite cette avenue comme un lieu peu sûr même à midi, et le sergent de ville ne l'a jamais ombragée de son chapeau. Il y a dans cette zone agreste, et pourtant si voisine de la bruyante rue Saint-Lazare et de la Chaussée-d'Antin, il y a des jardins délicieux, et sur les murs de jolis kiosques demi-chinois, où nulle tête humaine ne se montre, à cause de l'absence perpétuelle des passants. Ce sont les

passants qui ont fait inventer les kiosques, ces asiles de l'ennui et de la curiosité.

Michel, qui faisait à Paris son noviciat de musicien ambulant, se plaçait sous un kiosque de l'avenue Percier et prodiguait dans l'air le répertoire de ses mélodies. Aucune oreille ne se levait sur l'horizon. Si le pauvre enfant se fût mis en frais d'exécution sur les ruines de Thèbes ou de Palmyre, il aurait vu, après un instant, surgir du milieu des ruines quelques têtes d'Arabes émerveillés, et, après le concert, il y aurait eu une bonne recette de dattes fraîches et de pastèques rouges, sans impôt de droit des pauvres; mais, au milieu de Paris, Michel n'aperçut devant lui que son ombre qui s'agitait sur un sable fin. Toutefois l'endroit choisi pour l'exécution était si charmant que Michel y revenait toujours, comme pour se donner à lui-même une satisfaction égoïste, dégagée de l'intérêt vil.

Cet acharnement eut enfin sa récompense. Un des kiosques remua ses feuillages en l'absence du vent; il venait donc de recevoir une créature humaine. Le désert se peuplait.

Le musicien, pour fêter dignement cet auditeur présumé, choisit le plus beau morceau de son répertoire; il exécuta sa mélodie sans paroles, celle que Zéphirin aimait tant. A l'expiration de la dernière ritournelle deux têtes se montrèrent au balcon du kiosque et quatre mains applaudirent le musicien. Ce premier succès n'était qu'un prélude. Un chiffon de papier blanc, arrondi en forme de pièce de cent sous, tomba

aux pieds de Michel, dans le gazon de l'avenue Percier.

Un joyeuse ébullition de sang colora les joues de l'Auvergnat; sa main chercha son chapeau et retomba sans l'avoir trouvé, tant l'émotion était grande; il essaya de combiner un remercîment avec quelques mots choisis et ne put rien assortir. Une idée bien naturelle le tira de cet embarras cruel.

— Recommençons ma mélodie puisqu'elle plaît, se dit-il; et, sans attendre le *bis*, il recommença.

Cette fois l'enthousiasme du kiosque fut encore plus ardent, et l'auditoire daigna ouvrir un colloque avec l'artiste de l'avenue Percier.

L'auditoire, peu nombreux, mais choisi, se composait de deux personnes, un homme et une femme, jeunes tous deux, et tous deux d'apparence distinguée. La femme paraissait vingt-cinq à vingt-six ans; elle avait de beaux cheveux blonds, une figure charmante, des yeux limpides et doux, un profil de camée antique, une bouche exquise de ciselure, des bras superbes. Le reste du corps était caché par le mur du balcon, mais tout ce qui se voyait était suffisant pour compléter l'éloge de ce qui ne se voyait pas.

Le jeune homme s'accouda sur le mur et dit avec un sourire bienveillant :

— Mon petit organiste, je ne connais pas le morceau que tu viens de jouer... Nous cherchons, madame et moi, le nom de l'auteur...

— Oh! vous ne le trouverez pas, interrompit Michel

avec un franc éclat de rire auvergnat ; — c'est un auteur qui n'est pas connu.

— Prends garde, dit le jeune homme ; tu t'avances beaucoup. Je connais tous les compositeurs...

— Excepté celui-là, monsieur, et la preuve, c'est que c'est moi qui suis l'auteur de ce morceau.

La jeune femme croisa ses jolies mains en signe d'étonnement et s'écria :

— Comment ! c'est lui !

— Oui, madame, c'est moi ! Demandez à Zéphirin.

— Et qu'est-ce que Zéphirin ?

— On l'a fait caporal hier, parce qu'il lit et qu'il écrit aussi bien qu'un député.

— Ah ! nous voilà bien fixés sur Zéphirin ! dit le jeune homme en riant aux éclats.

L'auditoire parut se concerter quelques instants à voix basse et une décision fut prise. La porte du jardin s'ouvrit, et, engagé par la plus douce des voix, Michel entra d'un pied hardi, comme un artiste qui a déposé sa timidité après un premier triomphe. Michel fut introduit dans un salon de cottage, à peu près tout meublé par un vaste piano et des piles de partitions richement reliées. Le jeune homme ouvrit le piano, s'assit, et demanda une troisième exécution de la mélodie de Michel.

— Je lui en donnerai pour ses cinq francs, se dit Michel ; et il obéit.

L'œuvre eut encore plus de succès qu'aux deux autres fois.

— Je la tiens maintenant, ta mélodie, dit le jeune homme. Où donc as-tu appris la composition?

— A la campagne, monsieur, avec des arbres, des fontaines, des oiseaux et des grillons.

— Ma foi! mon petit ami, c'est un conservatoire comme un autre, et on n'y fait pas autant de bruit qu'au nôtre du faubourg Poissonnière.

— Madame, poursuivit le jeune homme en s'adressant à la plus belle moitié de l'auditoire, désirez-vous avoir des paroles sur cette mélodie?

— C'est ce que je vous demande depuis un quart d'heure, monsieur le poëte.

Le poëte, puisque c'en était un, quitta le piano pour une table, et, après une laborieuse combinaison de notes et de syllabes superposées, il écrivit sur une feuille de musique le libretto suivant:

ÉPITHALAME SUR LE LAC

La nuit vient, l'étoile étincelle
L'air à la voile est plus léger;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

La nuit sereine
Tombe des cieux:
Suivons la reine
De ces beaux lieux.
Suivons l'épouse
Sur la pelouse
Où nous allons;

L'épouse aimée,
Fleur embaumée
De nos vallons.

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

Cueille aux prairies,
Aux pieds des monts,
Les fleurs chéries
Que nous aimons;
C'est ta couronne;
L'été la donne
Pour un instant.
A la chapelle
L'hymen t'appelle,
L'amour t'attend.

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

Charmante fille,
Fraîche d'appas,
Tout ce qui brille
Ne dure pas;
L'amour t'invite,
Savoure vite
Ce premier jour;
Vois l'hirondelle,
Souvent comme elle
Passe l'amour.

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

La poésie terminée, l'auteur dit au musicien :

— Savez-vous chanter ?

— Je ne chante que ma musique, dit Michel.

— C'est assez pour le moment; essayez celle-ci, mon jeune maëstro.

Michel avait la voix dont tous les compositeurs sont doués, à l'exception de Rossini; il chantait admirablement, mais avec une voix fausse et enrhumée à perpétuité. C'est pourtant à la suite de cette épreuve que Michel fut reconnu un jeune compositeur plein d'avenir.

— Michel, lui dit la jeune femme, dès ce moment je me charge de vous. Quittez votre orgue. Vous entrerez demain au Conservatoire avec des habits neufs; vous y apprendrez ce qu'on appelle la *fugue* et le *contre-point;* cela ne sert pas à grand'chose lorsqu'on a du génie, cela ne sert à rien du tout lorsqu'on n'en a pas; mais il faut vous donner cette espèce d'instruction, parce que, sans cela, les ignorants douteraient de votre talent.

Michel allait se précipiter aux pieds de la jeune femme, mais il fut retenu par une main blanche qu'il baisa dévotement.

— Vous êtes, ajouta-t-elle, chez la comtesse Élizea, et vous trouverez chez elle votre maison. Travaillez; vous irez loin avec vos dispositions et mon appui.

Plusieurs années après cette rencontre de l'avenue Per-

cier, on jouait sur le théâtre de *la Pergola* de Florence la première représentation d'*Assuero*, opéra sérieux. Le succès, de scène en scène, s'élevait au fanatisme ; au dernier acte, le duo d'Assuérus et d'Esther,

Nella guerra, nella pace,

excita des transports d'enthousiasme, et, à la chute du rideau, le maëstro comparut en personne devant la rampe, et reçut une ovation qui n'avait pas eu son égale depuis la première de *Rosmondo d'Inghilterra*, que Donizetti composa, en 1834, sur ce même théâtre, pour Persiani et Dupré. Le nom du compositeur français, Michel, fut proclamé au milieu des applaudissements inépuisables de la noblesse et de la bourgeoisie toscane. Le grand-duc invita le jeune maëstro à dîner au palais Pitti ; la célèbre madame Catalani le retint quinze jours à la *Loggia* pour présider à ses concerts et à ses fêtes ; la marquise di Bagno donna un bal en son honneur ; la comtesse Farinola-Gentile lui envoya un piano, chef-d'œuvre de Broad, et le sculpteur Bartolini fit son buste en beau carrare et le pria de l'accepter comme souvenir.

Michel, qui n'est autre que notre jeune Auvergnat, n'eut qu'une idée après son triomphe, celle d'apporter ses trophées aux pieds de sa bienfaitrice, la comtesse Élizea.

Chargé d'or et de couronnes, suivi de bustes et de pianos d'honneur, il partit pour la France, et, debarqué à Marseille, il prit une chaise de poste et se lança de toute l'ardeur de quatre chevaux payés à doubles guides

sur la route de Paris. Il voyageait nuit et jour. Une nuit, il fit arrêter sa chaise à la lisière d'un bois, sur la route de Sens. Il mit pied à terre et reconnut bientôt l'alcôve verte où il avait passé une nuit mémorable avec Zéphirin. Ce souvenir lui fit lever les yeux au ciel, et il reconnut son immuable et bonne étoile, qui semblait être descendue du firmament pour luire dans un kiosque de l'avenue Percier.

— Si elle était remontée là-haut en mon absence! — se dit-il dans un moment de délire, — si je ne la trouvais plus dans ce charmant cottage où ma fortune a commencé! O ma belle étoile! ô céleste Élizea!

Et, en poussant cette exclamation avec la voix du cœur, il remonta en voiture et donna cinq francs au postillon.

— Je désire qu'ils vous portent bonheur à vous aussi, lui dit-il.

Le postillon répondit en fouettant ses chevaux avec cette furie bourguignonne qui veut supprimer les chemins de fer. Malgré cette grande vitesse il n'arriva à Paris que le troisième jour à cinq heures du oir. L'heure n'était pas convenable; il descendit donc dans un hôtel de la rue Richelieu, s'habilla en citadin élégant sur les débris de son costume de voyageur, et descendit aux Frères Provençaux pour y dîner, en renvoyant au lendemain sa visite à la comtesse Élizea. Il prit place à côté d'une table où dînait avec un appétit militaire un jeune officier décoré d'un ruban à la boutonnière et d'une blessure au visage. Dans le long entr'acte du service, Mi-

chel ne pouvait s'empêcher de regarder cette blessure en la poursuivant de cette réflexion :

— A tout prendre, il vaut mieux être musicien que soldat. Il y a de la gloire dans les deux professions; mais, dans la mienne, la blessure d'un sifflet ne laisse aucune trace sur le front.

A force de regarder la blessure, il regarda le visage, et, comme il y a dans tous les repas un moment où le dîneur solitaire éprouve un besoin irrésistible de parler à son voisin :

— On peut affirmer en vous voyant, dit Michel, que vous avez vu l'ennemi de près.

L'officier accueillit ce prologue d'entretien avec un de ces sourires charmants qui éclairent si bien les figures héroïques. Ce sourire engagea Michel à continuer. Le colloque se noua bientôt, et, de phrase en phrase, de confidence en confidence, un cri de joie sortit de ces deux poitrines de convives; quatre bras se levèrent :

— Michel !

— Zéphirin !

Le salon des Frères Provençaux est habitué à ces sortes de rencontres, comme tous les théâtres de drame, au boulevard ; aussi chacun continua de regarder son assiette et ne donna qu'un regard oblique aux deux acteurs. Les demandes et les réponses se croisaient avec la vivacité d'un dialogue de roman. On entendait dire à la fois :

— En Afrique, à l'affaire de Beni-Saleb !

— Un coup de sabre?

— D'yatagan.

— Professeur au Conservatoire de Turin.
— Chef d'escadron.
— Un succès fou à la Pergola. Rossini m'a dit : Bravo ! petit ! c'est de la bonne école !
— On m'a fait un passe-droit, selon l'usage.
— Alors, maëstro, c'est de la vôtre, lui ai-je répondu.
— J'attends la première promotion. Le général Levasseur m'a donné un congé de trois mois.
— J'ai un libretto de Romani pour *la Scala*.
— Demain le ministre me reçoit.
— Le sujet est *I Sibariti*.
— Heureusement je connais le général Lahoussaye, qui a de l'influence...
— La scène se passe à Sybaris.
— Dans les bureaux...
— Entre Pœstum et Tarente...
— Boulevard des Capucines.
— Sur le bord de la mer.
Lorsque l'entretien se fut régularisé, Michel dit à Zéphirin :
— Tu as fait ton chemin bien rapidement, il me semble.
— Eh ! oui ! mon petit Auvergnat !
— Tu as eu des protections, sans doute ?
— Voici les protections que j'ai eues : 1° une balle à la cuisse devant Constantine ; 2° quatre chevaux tués sous moi ; 3° une coup de pointe sous la mamelle gauche ; 4° un coup de yatagan sur la joue droite ; 5° deux coups de griffe d'un lion, à une chasse au petit Atlas ; 6° dix campagnes à la belle étoile, n'ayant d'autre do-

micile que la selle de mon cheval. Voilà mes protections.

— Il me semble pourtant que tu viens de me citer un général qui a de l'influence dans les promotions...

— Eh bien ! oui... Ça ne gâte jamais rien d'être protégé; surtout maintenant, parce que je demande le gros lot.

— Quel gros lot ?

— Parbleu ! les épaulettes de colonel !

— Ah !

— Comment : ah ! Cela t'étonne ? Tu es bien devenu général dans la musique, toi !

— Moi, c'est différent, Zéphirin.

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'ai eu des protections, mais pas dans le genre des tiennes.

— Je crois bien, Michel. Et dans quel genre ?

— Le genre féminin.

— Les femmes t'ont protégé !

— Une femme, une, Zéphirin.

— Il y en a bien assez, si elle est bonne.

— La plus belle et la meilleure ; je veux te présenter à cette protection.

— Je ne refuse pas... Connaît-elle le ministre de la guerre ?

— C'est possible... Nous lui demanderons... Je lui ai parlé de toi, il y a bien longtemps, à cette belle protectrice...

— De moi, Michel ?

— Eh ! oui, de toi... Je ne t'ai jamais oublié... L'autre

nuit, encore, je songeais à toi sur la route de Sens... Tu sais...

— Ah! je crois bien que je sais! En Afrique, mille fois je me suis souvenu de cette nuit et de cette auberge à l'enseigne de la *Belle Étoile*... Il faut te dire qu'en Afrique cette étoile en question paraît quatre fois plus large que dans ce pays du nord. Elle m'a servi de veilleuse toutes les nuits.

— Buvons ce dernier verre de champagne à cette Belle Etoile et à sa sœur, la comtesse Élizea...

— C'est ta protectrice, Michel?

— Oui.

— Il faut boire alors deux verres de champagne. Ne rendons pas les étoiles jalouses l'une de l'autre ; il y en aurait une qui nous porterait malheur.

L'entretien et le repas terminés, nos deux anciens amis se séparèrent, en s'assignant un rendez-vous pour le lendemain.

Michel revit la comtesse Élizea, qu'il retrouva dans le même état de fraîcheur et de beauté, dans sa maison de l'avenue Percier. Le jeune poëte venait de terminer le libretto d'un opéra en cinq actes, intitulé *les Thermopyles*, et il le confia au maëstro Michel, pour le faire exécuter à Turin; car Michel avait juré de laisser vivre les ténors jusqu'à soixante et dix ans, comme le célèbre Tacchinardi, dans toute la plénitude de leurs moyens, et ce serment l'empêchait de travailler pour les théâtres lyriques de Paris, où le goût français exige trop d'homicides *si bémols*.

Michel présenta son ami à la comtesse Élizea, qui lui offrit ses bons offices dans l'affaire de la promotion ; ce qui fut accepté de grand cœur. En sortant du cottage de l'avenue Percier, Zéphirin dit à Michel :

— Voilà une femme que j'ai vue je ne sais où... en Afrique, je crois...

— C'est impossible, Zéphirin ; la comtesse Élizea n'a jamais quitté Paris.

— Alors, Michel, je l'ai vue ailleurs ; j'en suis sûr... C'est une beauté qui frappe, et il est impossible de l'oublier quand on l'a vue une fois... Où donc ai-je vu ce visage ?

Zéphirin s'arrêta, inclina la tête, mit une main ouverte sur son front et recueillit ses souvenirs.

— Voilà une chose qui me fera souvent penser, — dit-il en continuant sa marche. — Mais dis-moi, Michel, parlons plus sérieusement : est-ce que ta protectrice connaît le ministre de la guerre ?

— Zéphirin, c'est la seconde fois que tu me fais cette question.

— Diable ! c'est qu'elle est intéressante ta réponse, si tu me fais celle que j'attends.

— Eh bien ! Zéphirin, mon ami ! à force de vivre en Afrique, tu ne connais pas la France ; il y a ici des usages sacrés ; nous devons ces usages à la civilisation. Quand une jeune et belle femme demande quelque chose à un vieux ministre, elle réussit presque toujours.

— Et que donne-elle au vieux ministre ?

— Rien du tout, Zéphirin.

— Voilà un marché superbe !

— Le vieux ministre se contente d'un sourire.

— Il n'est pas très-exigeant.

— Zéphirin, le sourire d'une jolie femme prolonge la vie d'un vieillard. Et que n'accorderait pas un ministre pour vivre trois mois de plus que ne vivaient les ministres constitutionnels ?

— Au fait, qu'est-ce que cela lui coûte de me nommer colonel à celui-ci ?

— Une signature.

— Et indéchiffrable encore, selon l'usage des hommes d'État ; c'est comme si on ne signait pas du tout.

— Et un charmant sourire paye cela.

— Tout bien réfléchi, Michel, c'est le ministre qui fait le meilleur marché.

— Oui, Zéphirin.

Cependant Michel, pressé par ses engagements d'Italie, n'avait que peu de jours à perdre ou à gagner dans l'Éden de l'avenue de la rue Pépinière ; il promit à son ami d'employer les derniers moments de son séjour à la grande affaire de la promotion. Une lettre du directeur du Conservatoire de Turin lui enjoignit, sur ces entrefaites, de venir reprendre son poste, sans retard d'un jour.

— Oh ! je ne partirai pas, dit-il à son ami en entrant chez lui, tant que ton brevet de colonel ne sera pas signé.

— Il est signé, le voilà ; embrasse ton colonel, mon petit joueur d'orgue ; le ministre me l'a expédié ce matin.

— Bravo ! Zéphirin ! te voilà colonel à trente-deux ans !

— Eh! je serai général à trente-six...

— Zéphirin, te souviens-tu de ton rêve d'ambition, dans cette nuit que nous passâmes à...

— Michel! — s'écria le jeune colonel en ouvrant des yeux superbes, illuminés par les rayons du souvenir, — Michel, je l'ai trouvée! je l'ai trouvée!!!

— Qui?

— Un seul mot de toi m'a remis en mémoire mon ancienne vision.

— Explique-toi, Zéphirin.

— Je m'explique... Souviens-toi de cette phrase... Elle est restée là, mot à mot, dans ce front... Je la reprends...

— Voyons la phrase.

— La voici... Écoute... *Ce n'est plus une étoile, c'est une superbe femme... Et ses yeux en tombant sur la terre ne s'arrêtent que sur moi... Je tressaille de fierté en me voyant l'objet d'une si haute protection; il n'y a plus d'obstacles dans ma carrière de soldat; je puis arriver à tout.*

— Oui, oui, c'est juste; tu m'as dit cela en propres termes, Zéphirin.

— La comtesse, notre protectrice, ressemble, comme deux diamants égaux, à cette vision de la *Belle Étoile;* j'avais raison, l'autre jour, quand je soutenais que la comtesse ne m'était pas inconnue : mon imagination l'avait vue avant mes yeux.

— Mon cher Zéphirin, — dit Michel d'un ton sérieux et réfléchi, — nos protections sont là-haut. La sagesse

des peuples a proclamé depuis longtemps cette vérité : ce sont les étoiles qui nous protégent ; l'important est de savoir les découvrir. L'astronomie est la botanique du ciel ; quand ces deux sciences seront connues à fond, il n'y aura plus de malheureux et de malades ; nous connaîtrons les étoiles qui guérissent les infirmités de notre âme et les herbes qui donnent la santé à notre corps.

— Cela est peut-être vrai, dit Zéphirin... Au fait, je suis colonel pour le croire... Michel, quand nous nous reverrons encore, tu seras le premier musicien de l'Europe, et moi le dernier général d'Afrique ; remercions-en d'avance notre commune étoile, qui nous protége tous les deux.

Le soir même de ce jour, le colonel et le maëstro quittaient Paris, après une visite à la Belle Étoile de l'horizon Percier ; l'un allait gagner de nouvelles épaulettes en Afrique, et l'autre allait remporter de nouveaux triomphes sur les théâtres de Naples et de Milan.

Le jeune octave de Nizier s'arrêta dans son récit, et prononça le mot *fin*, lequel semblait écrit dans les premières lueurs de l'aube, avec les trois dernières étoiles du couchant.

La société du comte de Saverny se retira dans les appartements du château pour se livrer aux douceurs du sommeil pendant la première partie du jour, conformément à ce précepte du poëte :

Les nuits sont les jours de l'été.

La nuit suivante, le même cercle se forma sur la terrasse du château, mais la nuit était moins radieuse que la précédente : c'était une véritable nuit, avec des ténèbres tristes. Un vent lamentable sortait de cette forêt profonde qui, des premières collines des Alpujarras, se prolonge jusqu'à Grenade. L'air brûlant annonçait un orage; la campagne demandait la pluie comme le damné une goutte d'eau. Cependant quelques étoiles, égarées çà et là dans un firmament d'ébène, attestaient aux observateurs que le ciel n'avait pas encore rempli toutes les conditions nécessaires pour ouvrir ses réservoirs.

— Un poëte, dit madame de Saverny, a écrit cette phrase quelque part : *La nuit était si claire et si étoilée que la présence d'un esprit malin semblait impossible...*

— C'est lord Byron, remarqua Octave, qui a dit cela dans le poëme de Lara.

— Oui, poursuivit la comtesse; et j'ajoute à mon tour que la présence des mauvais esprits me paraît, au con-

traire, très-possible lorsque la nuit est sombre comme celle-ci.

— Madame croit donc aux mauvais esprits? demanda l'amiral en riant.

— Point d'équivoque, amiral ; j'entends les esprits nocturnes, visibles ou invisibles, à volonté ; les fantômes, les revenants, les spectres, les apparitions quelconques ; enfin, tout le personnel de l'enfer et des tombeaux.

— Oh ! je le comprends bien ainsi ! dit l'amiral ; les mauvais esprits du jour, ceux qui sont perpétuellement visibles, en politique et en morale, ne trouvent aucun incrédule ; il est bien convenu que nous parlons des fantômes de la nuit.

— Ils sont d'ailleurs reconnus officiellement par les hymnes de l'Église, dit Octave, et on leur donne à vêpres le même nom dont vous vous servez : *Noctium phantasmata.*

— Ils existent donc ! dit madame de Saverny.

— Reconnus officiellement, fit Octave.

— Tant mieux ! j'en suis bien aise ! poursuivit la comtesse. On éprouve un plaisir aigu en songeant qu'il y a des êtres intermédiaires entre la terre et le ciel, et que tout cet espace vide, tout ce désert atmosphérique est peuplé.

— Horriblement peuplé, dit Octave.

— Ce sont ces fantômes, dit la comtesse, qui donnent peut-être ces ténèbres si noires à la nuit et les nuages au jour. Les savants se trompent peut-être en attribuant

aux vapeurs la faculté de créer des nuages. Qu'en pensez-vous, monsieur de Nizier, vous qui êtes savant?

— La science sera toujours heureuse, madame, quand vous daignerez lui prêter vos théories.

— Quant à moi, je ne crois plus aux vapeurs et aux nuages; je crois aux fantômes : ce sont eux qui se réunissent en masses énormes, par jalousie, pour cacher les étoiles et le soleil.

— J'adresserai à l'Académie des Sciences un mémoire sur cette question, si vous m'y autorisez.

— Monsieur de Nizier, dit la comtesse en riant, je vois que vous êtes un esprit fort, et que vous avez le courage de plaisanter sur des choses aussi graves.

— Madame, reprit Octave avec un sérieux comique, il me sera facile de vous prouver que j'ai étudié profondément cette grave question, et on n'étudie que les choses auxquelles on croit. Permettez-moi d'abord d'accuser en général d'ignorance ceux qui prétendent avoir le droit de trembler de peur en prononçant exclusivement le mot de fantômes. Ceux-là ont peu étudié la matière. Voici la classification des esprits invisibles, telle que je l'ai adoptée, après mûr examen, ce qui prouve ma sympathie en faveur du sujet. Les fantômes sont des êtres impalpables, d'une stature ordinairement gigantesque, et qui ne marchent qu'en traînant des linceuls d'un blanc-grisâtre. Le plus souvent on les rencontre dans les cimetières mal entretenus par les conseils municipaux. Ils ne vont jamais par bandes; leur naturel est insociable. Cependant

quelques écrivains affirment avoir vu deux fantômes bras dessus, bras dessous; c'est une exception.

— Comme Françoise de Rimini et son amant sur le tableau de Scheffer, dit la comtesse.

— Tout juste, poursuivit Ocave; mais les fantômes sont rarement autorisés à paraître par couple; il leur faut de basses protections. Le premier fantôme qui ait joué un rôle important est celui de Samuel, qui épouvanta Saül la veille de la bataille de Gebboë. Il était seul. Le second fantôme illustre est celui du mauvais génie de Brutus, qui apparut à ce dernier Romain la veille de la bataille de Philippes...

— Et le troisième illustre, interrompit la comtesse, est celui de la forêt de Senlis, qui...

— Pardon, madame la comtesse, ne confondons pas; le fantôme qui épouvanta le roi Charles dans la forêt de Senlis n'était pas un fantôme, ainsi que l'ont avancé des historiens ignorants ou étourdis : c'était un spectre. La preuve physique en est facile à donner. Les fantômes n'ont le droit d'exercer leur industrie que la nuit : dans le jour, d'ailleurs, on leur rirait au nez. Les spectres, au contraire, peuvent revêtir une apparence de forme matérielle, à l'aide de la décomposition du prisme solaire et des reflets d'ombres que le vent fait mouvoir sur les petits sillons des forêts épaisses. Le spectre de Senlis se fit un costume effrayant avec ces phénomènes d'air et de lumière, toilette qui économise la toile des linceuls, et il rendit fou le roi Charles, contre toutes les règles, en lui apparaissant à la chasse, en plein midi.

— Nous voilà fixés sur les spectres, dit la comtesse.

— Passons aux revenants, poursuivit Octave avec une gravité doctorale.

— Nous vous écoutons.

— Le revenant est un être rare ; cela tient à des causes que la science a expliquées avec assez de bonheur. Si les revenants abondaient, il n'y aurait pas moyen de vivre sur cette terre, à moins d'être toujours deux dans une même chambre la nuit : ce qui serait très-favorable à la cause du mariage, et porterait un coup mortel au célibat. Il n'y a pas d'exemple d'un revenant qui ait osé se montrer dans une alcôve où respiraient deux personnes. Le revenant a-t-il horreur du nombre deux, comme la nature du vide ? C'est ce que nos faibles lumières ne peuvent résoudre ; toujours est-il que le revenant ne s'adresse qu'à une personne isolée...

— Avec un linceul ? demanda la comtesse.

— Erreur, belle comtesse, sans linceul...

— Eh bien ! monsieur de Nizier, je vous affirme que mon oncle a vu un revenant couvert d'un long linceul.

— C'était un fantôme, madame ; votre oncle s'est trompé. Au reste, ces erreurs sont assez communes, et jettent parfois une certaine perturbation dans les sciences occultes. Voici, madame, ce qui nous démontrera l'hallucination de votre respectable oncle.

— Pauvre homme, il en est mort !

— Ma théorie est prise au fond même de la physiologie du revenant. Le fantôme et le spectre sont deux êtres toujours inconnus du visionnaire qui les regarde : ainsi,

Brutus fait cette brusque apostrophe à son fantôme : — *Qui es-tu?* Preuve qu'il ne le connaissait pas. Le fantôme lui répond : *Je suis ton mauvais génie, et tu me reverras demain aux plaines de Philippes.* Mais un revenant n'a pas besoin de donner son nom, sa profession, son domicile, comme un témoin en justice, pour être reconnu; c'est toujours un parent, un ami ou un ennemi qui se montre dans une alcôve.

— C'est celui auquel on peut dire son nom tout de suite, comme fait Énée : *D'où viens-tu, Hector?*

— Précisément. On reconnaît tout de suite son revenant, dès qu'il entr'ouvre les rideaux du lit; et, vraiment, il faut avoir un courage héroïque pour supporter de sang-froid une pareille vision. Le grand Ajax, qui avait peur la nuit, témoin ce vers d'Homère : *Grand Dieu! rends-nous le jour!* le grand Ajax serait mort de peur sur le coup s'il avait vu un revenant. Les médecins ont mis beaucoup de trépas nocturnes sur le compte des apoplexies; les revenants seuls étaient coupables de ces subites et mystérieuses morts. Heureusement, comme je vous l'ai dit, l'espèce des revenants n'est pas très-nombreuse. Il est difficile à un véritable mort, un mort inhumé sous terre et sous marbre, d'obtenir un congé de quelques heures pour effrayer un mortel. Ce sont des priviléges que les invisibles gardiens des tombes donnent avec la plus grande réserve; l'intrigue et la faveur, qui ne perdent jamais leur puissance souterraine, viennent aussi en aide à certains morts intrigants, et leur ouvrent les portes des chambres de lit, *bedrooms*, comme disent

les Anglais On reconnaît pourtant avec plaisir que ces abus, autrefois si fréquents, disparaissent de nuit en nuit; ce qui annonce dans les ministères infernaux un système administratif plus sage et moins accessible à la corruption.

— Comme il dit cela gravement, dit la comtesse au milieu d'un éclat de rire. Cependant, je conviens que vous avez étudié ce sujet, monsieur Octave, et j'aime assez voir traiter, sur ce ton de légèreté sceptique, ces théories effrayantes.

— Passons aux larves, dit Octave.

— Ah! mon Dieu! s'écria la comtesse; il y a des larves aussi!

— Oui, madame....

— Eh bien, voyons-les.

— Le larve est une espèce à peu près perdue, comme le griffon et le sphinx. Cependant, on a vu tout récemment encore quelques larves en Bohême. Le larve se montre dans les vallons du Nord, un peu après le coucher du soleil : c'est le plus grand des êtres invisibles connus. L'historien Apulée, qui a étudié sérieusement les sciences occultes, prétend n'avoir pas vu un larve de deux cents coudées dans un vallon de la Pannonie; il arriva juste au moment où le larve disparaissait dans un massif de mélèzes : un quart d'heure plus tôt il l'aurait vu. Tous les larves cependant n'ont pas la même taille que celui qu'Apulée a failli voir. Ce monstre est svelte, souple, ondoyant comme une trombe d'eau; il a une large face mélancolique, inondée sur les tempes de

deux cascades de cheveux gris. Son corps n'existe pas.

— Avec un signalement pareil, dit la comtesse, je reconnaîtrai le premier larve qui me tombera sous la main.

— Les sylphes, les gnomes, les aspioles, les lutins ne doivent pas être confondus, madame, avec les individus des races précédentes : ce sont des êtres surnaturels, mais pas effrayants du tout. Hélas, pourquoi ne pouvoir pas accorder les mêmes éloges aux goules et aux vampires !

— Eh ! ceux-là nous les connaissons depuis longtemps ! dit la comtesse; ils font de hideux métiers, n'en parlons pas.

— Soit, poursuivit Octave; passons à la plus effrayante de toutes les apparitions, celle qui ne paraît pas.

— Ah ! je suis curieuse de voir celle-là, monsieur Octave !

— Elle est invisible; et voilà précisément la faculté qui la rend épouvantable.

— Et vous avez aussi des exemples historiques ?

— Certainement, madame.

— Alors, aux faits.

— La première victime de cette race a été le saint homme Job, si renommé par sa patience, et il fallait en avoir beaucoup dans sa position. Job entendait toutes les nuits à son oreille un petit souffle, provenant de cette apparition invisible. Ce petit souffle n'articulait rien de bien précis; il ressemblait à l'aspiration gutturale d'un orateur qui va parler, et qui tourne dans sa bouche les pre-

mières syllabes avant de les lancer à l'auditeur. Job impatienté secouait sa tête pour secouer ce souffle, mais le souffle s'obstinait encore, et lui soufflait toujours à l'oreille sa mélodie vague, composée de consonnes sans voyelles, ce qui doit être irritant au dernier point.

— Je crois bien! remarqua la comtesse; mais êtes-vous bien sûr que ce fût l'effet d'une apparition plutôt que d'une infirmité, monsieur Octave?

— Le fait est incontestable, puisque Job affirme que ce petit souffle donnait un frisson glacial à la moelle de ses os.

— C'est juste! dit le comte de Saverny; monsieur Octave a cité le texte mot à mot.

— Je citerai encore un exemple, pris entre mille, et qui appartient à une autre espèce d'apparition invisible; c'est Ammien Marcelin qui rapporte le fait, et un pareil témoignage n'est certes pas suspect.

— Je crois bien! dit l'amiral.

— Voyons cette autre espèce, dit la comtesse.

— Au dire de ce grave historien, il y avait à Anxur un citoyen grec nommé Anaxymandre, lequel, en entrant toutes les nuits dans sa maison solitaire, était vivement pincé au nez par deux doigts invisibles, qui laissaient leur double empreinte sur la peau. Anaxymandre poussait des cris effrayants, allumait sa lampe et cherchait les deux doigts dans l'air; alors, à la clarté de la lampe, il était une seconde fois pincé au même endroit, et tout se bornait là.

—Ma foi! c'était bien suffisant! remarqua la comtesse... Avec quel flegme il dit que tout se bornait là!

— Madame, poursuivit Octave avec un sérieux imperturbable, je raconte une histoire, je ne brode rien, je ne retranche rien. L'expression qui vous choque est fort naturelle sous la plume du premier historien. *Tout se bornait là*, c'est-à-dire que, dans son malheur, Anaxymandre était encore très-heureux de ne pas subir toute la nuit une pareille humiliation.

— Pauvre Anaxymandre ! dit la comtesse, il doit être devenu fou.

— Non, madame, il a été guéri par un médecin de Chypre nommé Périclet, dit toujours Ammien Marcellin.

— Il a été guéri de sa folie?

— Non, madame, de l'autre infirmité nocturne ; il a été guéri des deux doigts invisibles.

Un éclat de rire général traversa comme un ouragan joyeux la terrasse du château. Octave seul conserva sa gravité d'historien.

— Ammien Marcellin, dit il, raconte le fait, et il a, comme Apulée, la réputation d'un écrivain qui a étudié les sciences naturelles avec profondeur et bonne foi. Notre devoir est de nous incliner devant ces mystères.

— Inclinons-nous, dit la comtesse, c'est plus aisé que de croire.

— Maintenant nous parlerons, pour finir cette nomenclature, des dames blanches et noires...

— Ah ! celles-ci, dit madame de Saverny, existent ; on les voit sur les échiquiers, quand le joueur va *à dame*.

— Madame, dit Octave avec un accent plein d'une charmante mélancolie, il est impossible de continuer

cette dissertation sérieuse si nous l'étouffons sous les plaisanteries. Soyons graves jusqu'au bout... Les dames noires et les dames blanches, ainsi que leur couleur l'indique, sont de bons et de mauvais génies, protégeant ou bouleversant les vieux châteaux. Ici les exemples abondent, et l'incrédulité baisse les yeux et croit. La dame noire a pour aigrette un feu follet; la dame blanche a une étoile; la première égare, la seconde conduit...

— Que pensent de ces dames Ammien Marcellin et Apulée? demanda la comtesse.

— Madame, ces deux dames n'ont été admises dans la science que dans le moyen-âge; ainsi nos deux historiens ne les connaissaient pas. Ceci se rattache à une chronique du château des Trois-Tours, qui aurait mérité d'être écrite par Ammien Marcellin.

— Ah! voyons la chronique! dit en chœur la société du comte de Saverny.

LE CHATEAU DES TROIS-TOURS

Les histoires de revenants commencent toutes ainsi : *Un soir, un voyageur*, etc... Bienheureuses histoires ! l'intérêt commence au premier mot et finit au dernier ! On ne devrait raconter que des histoires de revenants.

Un soir, un voyageur, nommé Valérien Cardeilhac, traversait un joli village du département du Var, nommé Saint-Céry. C'était un dimanche de fête patronale ; on dansait au son du tambourin, contre toutes les règles de Terpsichore ; on chantait : *Nous n'irons plus au bois ;* on buvait les vins de Lamalgue et de Cassis, lesquels vins sont des Vésuves en bouteilles. Tous les villages circonvoisins étaient accourus, sans se préoccuper de la manière dont on passerait la nuit dans un petit village qui n'a qu'un hôtel dégarni et quatre matelas pétrifiés.

Valérien avait fait dix lieues à pied, ainsi que doit voyager tout artiste amoureux de paysages ; il oublia un moment sa fatigue en voyant cette fête rustique, où tant de pieds aux bas jaunes sautaient si joyeusement ; mais, cette étude faite, il songea au gîte de nuit et regarda les enseignes dans la grande rue de Saint-Céry. L'hôtel

des *Deux Pigeons* s'était déjà garni de voyageurs; l'aubergiste dormait entre deux nappes, sur la table de la cuisine; il ne se réveilla que d'un œil pour envoyer promener Valérien sous les étoiles de Saint-Céry. Une boutique restait ouverte, celle d'un barbier cumulard, qui exerçait la médecine et la chirurgie. Valérien entra, s'assit, et présenta sa tête au bourreau, pour saisir un prétexte de conversation. Le barbier prit la tête du voyageur et se mit en devoir de la décorer pour le bal champêtre de Saint-Céry.

— Voilà une fête qui arrive mal à propos pour moi, dit Valérien; le village est plein de voyageurs; il n'y a qu'un hôtel, et je ne sais trop où passer la nuit.

— Ah! monsieur, fit le barbier en raclant les cheveux du patient avec le bois d'une brosse épilée par l'âge, — vous êtes tombé sur un mauvais jour! Si vous étiez venu hier, vous auriez eu deux lits aux *Deux Pigeons*.

— Et que faire maintenant, puisque je ne suis pas venu hier?

— Vous pouvez aller coucher au Castellet.

— Est-ce bien loin?

— Sur le sommet d'une montagne, à trois petites lieues d'ici. Monsieur le maire vous recevra très-bien.

— Merci de votre Castellet.

— C'est que je ne vois pas trop, monsieur... à moins que... Oh! non! il ne faut pas y songer... je ne vous donnerai jamais ce conseil...

— Quel conseil?

— Le conseil d'aller passer la nuit...

— Où?

— Ne parlons plus de cela, monsieur...

— Parlons-en, au contraire, mon cher Figaro.

— Eh bien! monsieur, voulez-vous passer la nuit aux Trois-Tours?

— Pourquoi pas! Il y a même deux tours de trop. Je me contenterais d'une.

— Je vous avertis que ce château a une très-mauvaise réputation.

— Y a-t-il des lits?

— Au moins trente.

— Il y a toujours quelque chose de trop dans ce château... Et le propriétaire me recevra-t-il?

— Ah! monsieur! — dit le barbier en baissant la voix, — le propriétaire est mort.

— Depuis longtemps?

— Depuis vingt ans au moins.

— Et il n'a pas laissé d'héritier?

— Non, monsieur; le château appartient à la commune, qui veut le vendre; mais on ne trouve pas d'acheteur.

— Le prix demandé est sans doute trop fort?

— Au contraire, monsieur, il est trop faible.

— Et on ne l'achète pas à cause du trop bon marché?

— Oui, monsieur. On attend que la commune le vende pour rien.

— Alors on trouvera beaucoup d'acheteurs.

— Je ne crois pas, monsieur. C'est un château maudit. Si on me le donnait, je ne le prendrais pas.

— Maintenant je commence à vous comprendre, mon cher barbier ; il y a des apparitions, des revenants, des fantômes...

— Il n'y a que cela, monsieur. C'est un sabbat infernal toutes les nuits, un tintamarre de damnés. On y entend des voix qui parlent comme des cloches, et des danses qui font trembler la terre. Il n'y a que le diable qui pourrait acheter ce château, pour en faire une succursale de l'enfer dans le département du Var.

— C'est bien engageant ce que vous dites là, barbier, et il est bien difficile de résister à une pareille tentation... Ce château est-il bien éloigné?

— Dix minutes.

— Pourriez-vous m'indiquer le chemin?

— Comment! — dit le barbier effrayé, — vous avez une tentation du diable!

— J'ai grand sommeil et j'ai besoin de repos : voilà ma seule tentation.

— Oh! si vous ne dormez que là, monsieur, vous aurez bien besoin d'un lit demain.

— Oui ou non, barbier, voulez-vous me mettre sur le chemin de ce château?

— Maître Olivier vous y mettra, mais pas moi.

— Où est ce maître Olivier?

— Je vais le faire venir; attendez-moi un instant; c'est mon voisin... Nous sommes tous voisins dans un petit village de cent maisons.

— Courez vite ; j'ai besoin de dormir.

Maître Olivier ne se fit pas attendre. C'était un petit

homme sec, avec des yeux gris, un nez très-aigu, des joues plissées, un regard fauve et narquois; il parlait un français équivoque et peu intelligible, mais sa pantomime, langue universelle, était claire comme la lumière du Midi.

— Vous désirez passer la nuit au château des Trois-Tours? dit-il à Valérien; je vais vous accompagner jusqu'au portail, mais pas plus loin.

Le voyageur et le paysan prirent congé du barbier, et descendirent le chemin creux qui mène à ce château funèbre, où d'énormes chauves-souris ont établi leur domicile, pour avertir les passants du danger, à ce que disent les gens de l'endroit, gens qui aiment l'étrange et le merveilleux, qui ne peuvent voir un vieux château sans y attacher une légende, et qui prétendaient qu'outre les revenants de l'intérieur du château ils voyaient tous les jours, à la nuit tombante, à l'heure de l'Angélus, la jeune châtelaine de Saint-Céry dominant son castel des Trois-Tours, et par conséquent le village, dont elle est la Dame Blanche, c'est-à-dire l'ancienne bienfaitrice et la protectrice. L'heure à laquelle l'imagination de ces braves gens croit apercevoir la Dame Blanche à son balcon aérien lui a fait donner par les Saint-Céryens l'appellation de l'Étoile du soir.

Au portail, le paysan souhaita ironiquement une bonne nuit à Valérien et le laissa seul. L'intrépide voyageur suivit une allée sombre de cyprès et de buis, et arriva bientôt sur l'esplanade où le château est bâti. Ce paysage est lugubre surtout la nuit. Le vieux manoir a beaucoup

de fenêtres sans vitres, des murailles lézardées, des portes qui se plaignent au vent sur leurs gonds. Les herbes sauvages croissent autour avec un luxe de végétation tumulaire; le puits et les fontaines meurent d'hydrophobie; le verger ne montre que des arbres stériles; quelques pins, réunis en groupe, semblent s'associer pour exhaler des plaintes funèbres, en regardant du haut de leurs cimes les choses épouvantables qui se passent dans l'intérieur du château.

Valérien était si mortellement atteint du besoin de dormir qu'il n'aurait pas eu la force d'avoir peur, même s'il eût été poltron. Des deux battants de la grande porte du château, un seul était encore ferme sur ses gonds; l'autre avait disparu, ce qui facilitait beaucoup l'accès des salles basses. Valérien franchit le seuil, traversa un large vestibule plein d'échos, et, se laissant conduire par un rayon d'étoile, blanc comme la queue d'une robe de fée, il se trouva bientôt dans un salon, et heurta du pied un meuble que sa main reconnut pour être un de ces larges divans jonchés de coussins, qu'on trouve dans toutes les résidences champêtres du Midi. Il lui fut impossible d'aller plus loin ou de chercher quelque chose de mieux; il s'assit d'abord, déposa ses pistolets à côté de lui, regarda par la fenêtre ouverte de funèbres saules qui pleuraient sur l'auge du puits, et s'étendant, avec une volupté de voyageur, sur le vieux édredon du vaste sofa, et il se souhaita le bonsoir et s'endormit.

Quelques heures après, Valérien, quoique profondément plongé dans son sommeil, entendit comme dans un

rêve un bruit effrayant composé d'une foule de bruits, mais que dominait un murmure sourd qui faisait trembler la terre, comme le glas aigu du tam-tam s'élève sur les mugissements d'un orchestre désolé. Le sommeil lutta longtemps contre le réveil; mais le fracas devint si formidable que les Sept Dormants eux-mêmes auraient bondi sur leur chevet centenaire. Valérien ouvrit donc les yeux, et se demanda ensuite, pendant quelques minutes, si son rêve horrible continuait. Ce n'était pas un rêve! Le château tremblait sur ses fondements; des voix intermittentes alternaient des syllabes lamentables avec les échos de l'escalier; un cri lugubre, pareil aux *vox ingens* de Virgile, sortait par moments des entrailles du sol, comme la plainte d'un homme enterré vivant, et on entendait un tumulte de ferrailles sourdes, comme si le démon eût appelé au sabbat toutes les chiourmes de l'enfer. — Ceci devient trop sérieux, pensa Valérien en secouant un léger frisson, après s'être assuré qu'il ne dormait plus.

Le voyageur arma ses pistolets, se leva sans faire le moindre bruit, marcha d'un pas de fantôme vers la porte du salon et jeta un coup d'œil dans le vestibule. Il ne vit rien d'abord, mais ce qu'il entendait brisait ses oreilles et donnait l'épouvante au cœur. Le grand escalier épuisait tous ses échos à répéter ce fracas horrible, et, aux pâles clartés des étoiles, tamisées par les crevasses des murs, on voyait flotter une fine poussière, soulevée sans doute par les pieds des danseurs infernaux, comme a dit le grand poëte :

Et leurs pas, ébranlant les voûtes colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

Toujours immobile sur le seuil, et toujours regardant avec des yeux effarés, Valérien distingua enfin quelque chose d'informe et de confus qui s'agitait à une petite ouverture très-haute, pratiquée sur la muraille du vestibule. Deux partis se présentèrent alors à son esprit troublé : le premier lui conseillait de rentrer dans le salon et de gagner les champs par la fenêtre basse, où flottaient les saules pleureurs ; le second parti était plus dangereux et plus noble : c'est celui-là qui fut embrassé. Un homme vraiment brave craint même de rougir de lui en l'absence de tout témoin.

Il examina donc, avec une attention minutieuse, le point lividement éclairé où s'agitait une chose mystérieuse, et, au moment où une subite irradiation d'étoile tomba et vint chasser les ombres, il aperçut distinctement, dans tout son relief, un bras couvert d'une manche de toile, dont la main s'agitait avec des convulsions perpétuelles. Valérien n'était qu'à dix pas de cette main ; il aligna le canon d'un pistolet sur cette direction, posa le point de mire sur le bras infernal et fit feu... On entendit un cri perçant, et un énorme et dernier fracas qui semblait provenir d'une cascade de ferrailles et de grappes de boulets d'airain.

Le vestibule devint silencieux, comme si tout l'enfer eût émigré en masse devant un coup de pistolet. Cette

brûlante expédition avait tout à fait éloigné le sommeil des paupières de Valérien; il s'assit sur le sofa oriental, rechargea son arme, et résolut d'attendre le jour, les yeux ouverts, en cas de nouvel événement. La nuit s'écoula sans autre aventure. Aux premières lueurs de l'aube Valérien examina les localités. Des gouttes de sang rougissaient la muraille sous la petite ouverture, et le plancher du vestibule était jonché d'un immense attirail métallique, tombé sans doute du bras que la balle avait frappé.

De réflexions en réflexions Valérien arriva bientôt à une conjecture ingénieuse qui devait être une vérité. Il se rendit au village de Saint-Céry, et ne fut nullement étonné en apprenant que le barbier avait été appelé comme médecin chez maître Olivier, qui s'était blessé à la chasse. Indication prise du domicile de ce paysan, il se dirigea de ce côté.

La petite propriété rurale de maître Olivier était limitrophe de la terre du château des Trois-Tours. Sans se faire annoncer, Valérien entra dans une salle basse enfumée, où se trouvaient le barbier médecin et un homme assis sur une grande chaise de cuir : c'était maître Olivier.

— Eh! bonjour, mes amis! — dit Valérien d'un ton amical; — je viens vous remercier et vous faire mes adieux.

Puis il passa au ton de l'intérêt compatissant, et il dit:

— Qu'avez-vous, maître Olivier? Vous êtes bien pâle! Que vous est-il donc arrivé?

Le blessé balbutia quelques mots décousus, mais le barbier vint à son secours.

— C'est un accident fort commun chez les chasseurs, dit-il ; ce pauvre maître Olivier s'est blessé en chassant l'alouette, à la pointe du jour, et je suis venu le panser... Ça ne sera rien.

— Vous appelez ce métier la chasse aux alouettes ! — dit le voyageur en riant avec ironie. — Eh bien ! maître Olivier, ne chassez plus ainsi, croyez-moi ; mon conseil est bon. Ne jouez plus aux revenants au château des Trois-Tours.

Le blessé poussa un long soupir, et, tendant la main gauche par un geste suppliant :

— Monsieur, dit-il, ne me perdez pas ! Je suis père de famille.

— Ils disent tous qu'ils sont pères de famille quand ils ont fait un mauvais coup ! s'écria Valérien ; mais pourquoi vous amusez-vous donc comme un enfant à ces jeux dangereux ?

— Oh ! ce n'est pas un enfantillage ! dit le barbier.

— Voyons, dit Valérien ; je voudrais bien entendre la justification d'une pareille folie.

— Eh bien ! vous allez l'entendre, monsieur ; mais donnez-moi votre parole d'honneur que vous garderez ce secret, seulement jusqu'à l'an prochain.

— Volontiers, je vous la donne.

— Alors, poursuivit le barbier, je vous apprends que maître Olivier doit acquérir, à la dernière adjudication, la terre des Trois-Tours, qui sera vendue pour rien, c'est-

à-dire pour très-peu de chose. Les deux propriétés sont voisines, et vous voyez que c'est une excellente affaire pour maître Olivier, qui n'est pas riche, et qui veut agrandir un peu son bien sans faire tort et préjudice à personne, puisque les Trois-Tours appartiennent à la commune, et non pas à un chrétien. Vous comprenez tout maintenant.

— Oui, dit Valérien, je comprends tout ; c'est admirablement imaginé. Tant pis pour la commune et les imbéciles ! Soignez-vous, maître Olivier. Devenez propriétaire, et je vous promets deux choses : de tenir ma parole, et de vous faire une visite quand vous serez châtelain et que vous ne serez plus revenant.

Valérien serra la main du fantôme, et sortit pour continuer son voyage pédestre dans le département du Var. Maître Olivier est enfin propriétaire du château des Trois-Tours, qu'il a très-mal payé. Par intervalle il s'amuse encore, pour maintenir la mauvaise réputation du lieu, à ferrailler dans le vestibule. Il passe pour un esprit fort, et le conseil municipal de Saint-Céry lui a fait obtenir du ministre une médaille d'honneur.

Ce récit terminé, madame de Saverny croisa les bras sur son sein et dit :

— Voilà une histoire qui tue sur place tous les revenants et tous les morts ! Est-ce ainsi, monsieur Octave, que vous soutiendrez vos théories sur les apparitions ?

— Madame, — dit Octave avec sa gravité et son sérieux comique, — tout cela ne prouve qu'une chose, le prosaïsme de notre époque. Ces êtres merveilleux et si effrayants ne peuvent vivre que dans les siècles poétiques ; ils ont donné momentanément leur démission, et ils attendent. Ce sont d'odieuses contrefaçons qui remplissent l'intérim. Passons ensuite à la seule Dame noire qui puisse servir de pendant à une Dame blanche. Préparez-vous à frémir. Il ne s'agit point ici d'escamoter un dénoûment et de provoquer le rire après l'effroi. Que chacun prenne des poses solides et s'incruste sur son fauteuil. Mon récit aurait la puissance de déraciner un arbuste, si un arbuste avait des oreilles, comme au temps d'Orphée et de Linus.

LA DAME NOIRE

Justus Cleveland, à ce que rapporte un chroniqueur américain, était un jeune étudiant de Dresde par sa profession, et par son âme un héros d'Auguste Lafontaine, c'est-à-dire un héros blond, frais, rose, vigoureux, mais tellement accablé de santé, de force, de bonheur, qu'il s'était réfugié dans la mélancolie pour y déposer tout ce luxe d'existence intolérable à vingt ans. Justus se mit en devoir d'être amoureux. — Une bonne passion, se dit-il, va me maigrir à vue d'œil, et c'est alors seulement que j'aurai l'honneur de ressembler à ceux de mon sexe. Il fallait faire un choix parmi les jeunes filles de Dresde. Là était l'embarras. Le jeune homme, avant d'abaisser son regard sur les beautés matérielles et terrestres, s'était créé une femme idéale, un type céleste, qu'il ne rencontrait jamais sur ses pas. Dresde ne possédait rien en ce genre; il fallut donc se décider à chercher ailleurs.

Un jour, Cleveland entendit dans un salon un voyageur qui faisait, avec un enthousiasme impoli, l'éloge des femmes parisiennes; il regarda cet incident comme chose heureuse, et, après avoir réglé ses affaires, il

quitta sa ville de Dresde, où son amante idéale était introuvable, et se dirigea sur Paris. C'était vers le milieu de 1793, au plus fort de la Terreur.

Justus ne daigna pas observer le drame formidable qui se jouait en ce moment sur le pavé révolutionnaire ; il ne venait pas voir des Français, il ne cherchait que des Parisiennes ; tout le reste ne le regardait pas. La beauté rêvée, le type idéal ne se montraient pas : il voyait çà et là aux fêtes républicaines quelques visages charmants, mais jamais la réalité bourgeoise ne lui rendait son rêve d'amour. Une nuit, il marchait tête basse, à travers des quartiers sombres, pour regagner la petite rue des Mathurins Saint-Jacques, où il demeurait ; il vit sur une grande place l'échafaud dressé, comme si une exécution capitale allait avoir lieu. Cependant le bois homicide ne fonctionnait pas ; il était là comme un moissonneur fatigué du travail du jour et endormi sur le sillon.

La place funèbre était déserte ; un réverbère lui donnait une clarté sinistre, qui la rendait plus sombre encore. Le ciel se couvrait des nuages des ouragans, et ne laissait distinguer qu'une étoile, triste comme un diamant noir. Justus s'arrêta au pied de l'échafaud révolutionnaire et le considéra longtemps. Les réflexions que cet horrible spectacle faisait naître en lui ne doivent pas être mentionnées dans cette histoire. A force de regarder il crut d'abord voir, puis il vit réellement une femme habillée comme une veuve et agenouillée sur le plancher de l'échafaud, dans l'attitude de la prière. C'était trop respectable pour ne pas être respecté. Justus ne

regarda plus l'échafaud, il regarda la femme, et ses yeux ne s'en détachèrent plus.

Une heure s'étant écoulée, Justus s'alarma de l'immobilité de cette femme, qui ressemblait ainsi à une statue sépulcrale, et non à un être vivant. N'écoutant que la voix de l'humanité, il monta les degrés de l'échafaud, et, le bruit de ses pieds n'ayant pas distrait la femme de sa prière, il acheva de se convaincre qu'elle était évanouie, et sa main toucha légèrement la mantille de soie noire qui couvrait ses épaules. La femme fit un mouvement léger, leva la tête et regarda Cleveland. Au même instant une traînée phosphorescente d'étoiles éclaira le visage de l'inconnue... Justus poussa un cri et chancela sur ses pieds. Ce type idéal, ce visage rêvé, cette forme insaisissable, qu'il poursuivait depuis si longtemps à travers les hameaux et les villes, il venait enfin de les découvrir, et en quel endroit! et en quelle situation!

— Madame, dit-il d'une voix tremblante, nous sommes au milieu de la nuit, des ténèbres et du deuil; je vous offre mon bras et mon courage pour vous ramener chez vous.

L'inconnue se leva lentement et accepta le bras offert. Le jeune homme tremblait de joie et d'amour en descendant les marches de l'échafaud; quand il toucha le pavé, il demanda par un signe quelle était la direction dans laquelle il fallait marcher. La femme noire fit un geste d'indifférence et ne répondit pas.

— Peut-être n'est-ce pas une Parisienne, pensa Justus, et elle n'a point de domicile dans cette capitale. C'est

une malheureuse jeune veuve qu'une horrible exécution a probablement amenée à Paris.

Plein de cette idée, Justus lui dit :

— J'ai dans le voisinage, madame, une modeste chambre d'étudiant. Je vous offre cet asile indigne de vous ; je vais vous y conduire, et je passerai, moi, la fin de cette nuit sur l'escalier, où je veillerai sur votre sommeil.

La dame noire inclina la tête en signe d'adhésion. Cleveland ressentit un mouvement électrique de joie qui brûla en même temps les racines de ses pieds et de ses cheveux. Ils s'acheminèrent tous deux vers le sombre carrefour des Mathurins Saint-Jacques, et lorsque Justus découvrit sa vieille maison, elle lui sembla plus belle que la colonnade du Louvre : l'amour est un architecte qui change les masures en palais. Justus ouvrit sa porte d'une main convulsive, monta l'escalier en précédant l'étrangère mystérieuse, et, après l'avoir introduite dans sa chambre de garçon, il la salua respectueusement, et sortit pour passer la nuit sur les marches extérieures, comme saint Alexis qui dormait dans la cage d'un escalier. L'insomnie dévora cette nuit. Aux premières lueurs de l'aube, Justus se mit en devoir de chercher un logement plus conforme à sa nouvelle position. Il loua un premier étage rue Mazarine, nº 14, abandonné tout meublé par un émigrant, et, quand l'heure lui parut convenable, il remonta l'escalier de la rue des Mathurins Saint-Jacques, et heurta doucement à la porte de sa chambre avec le plus timide des doigts. Il prêta l'oreille, et n'entendit rien. Un second

coup fut donné, plus fort que le premier, puis un troisième plus fort que le second ; même silence. Il attendit.

Aucun bruit ne se faisait dans l'intérieur de la chambre; elle était muette comme un tombeau. Onze heures sonnèrent à Saint-Séverin. Justus prononça le mot de madame! d'une voix polie, mais accentuée très-fortement. Toujours rien; pas même un écho! Il n'était pas plus avancé à midi.

Ce silence obstiné commençait à devenir alarmant; car un rapide et pudique coup d'œil donné à la serrure attestait que la clef fermait la porte en dedans.

— Oh! s'écria-t-il avec l'accent du désespoir, ouvrez, ouvrez, madame! Un plus long silence trouble mes esprits et va me conduire malgré moi à l'effraction. Même résultat. Cette porte d'étudiant était mal assujettie sur ses gonds; elle céda au premier coup. Justus se précipita vers l'alcôve. La femme noire était couchée sur le lit, la tête tournée vers la ruelle, et le souffle du sommeil ne se faisait point entendre. Justus tout frissonnant s'approcha plus près d'elle, examina son visage... Plus de doute, elle était morte!

Cleveland prit la pose de Marcus Sextus devant le cadavre de sa fille : l'immobilité et le silence du désespoir. Trouver la femme si longtemps rêvée et la perdre presque au même instant, il n'y avait pas de paroles pour exprimer une douleur inventée par l'enfer pour un seul homme. Cependant, comme le caractère germanique ne perd jamais ses droits, même dans un malheur suprême, Justus comprit qu'il ne pouvait pas garder éternellement son at-

titude, et que son titre d'étranger lui imposait l'obligation d'aller exposer au magistrat spécial cette horrible aventure, afin de ne pas être compromis plus tard comme assassin.

Il se rendit donc chez un officier de justice, et fit son rapport avec tant de larmes et de sanglots qu'aucun soupçon ne pouvait tomber sur lui. Le magistrat, suivi de quelques agents subalternes, se dirigea vers la maison de Justus, qui marchait en avant. Rien n'était changé dans la chambre funèbre. La jeune femme avait la roideur du cadavre ; il était impossible d'admettre un évanouissement comme simulacre de consolation.

L'officier examina le cadavre avec attention, et, se tournant vers Justus, il lui dit :

— Je reconnais parfaitement cette femme, elle a été exécutée hier.

— Mais c'est horrible, ce que vous racontez là ! interrompit la comtesse de Saverny en fermant avec sa jolie main la bouche du narrateur. Avec quelle gravité d'historien véridique il nous débite ces atrocités inouïes !

— Madame — dit Octave en dégageant à regret sa bouche d'une étreinte charmante — je n'irai pas plus loin, puisque mon histoire vous déplaît ; passons à l'*étoile des satellites*.

— Comment, vous nous privez du dénoûment de la Dame Noire? s'écria le cercle de Saverny.

— C'est que, dit Octave, tout ce que vous avez entendu jusqu'à présent de la Dame Noire est une idylle, une pastorale auprès de l'atrocité du dénoûment.

—Ah! dit la comtesse, vous avez un dénoûment plus affreux que tout ce que vous avez dit?

—Incomparablement plus affreux, madame... voyez si vous êtes bien aise de l'entendre.

—Je propose de mettre l'audition du dénoûment aux voix, dit l'amiral.

—C'est constitutionnel, remarqua M. de Saverny; adopté!

—Adopté! chanta le cercle.

—Je n'adopte pas, moi, dit la comtesse.

—Madame, dit Octave, nous vivons sous l'empire des majorités. Si le suffrage universel de votre cercle vote l'audition de mon dénoûment, je dois me soumettre, même au malheur de vous contrarier.

—Aux voix! aux voix! cria le chœur.

Les voies recueillies, le denoûment fut voté à l'unanimité, même par la comtesse, ce qui excita une hilarité générale très-parlementaire.

—Ah! vous croyez, dit Octave, que je vais conter des histoires de revenants à l'usage des nourrices ou d'Anne Radcliff! Je veux vous faire frémir sérieusement... Mais, quelque atrocité que vous puissiez entendre, écoutez-moi, je vous prie, jusqu'à la fin, sans murmurer.

Un oui général répondit.

— C'est bien, continua Octave, je vais arriver au dénoûment... Écoutez-moi en silence.

— Nous vous écoutons, dit la comtesse; tous vos préambules énervent l'auditoire. C'est intolérable!

—Madame, je fais mon métier, poursuivit Octave...

Nous sommes dans la chambre de Justus Cleveland... le magistrat a parfaitement reconnu la jeune femme... Oui, affirme-t-il, c'est une victime immolée hier sous nos yeux; j'ai fait moi-même le procès-verbal de l'exécution. En même temps il découvrit le cou du cadavre et montra du doigt un collier noir très-serré que portait la jeune femme. En voulez-vous la preuve? dit-il; regardez!

Le magistrat détacha le collier noir, et la tête du cadavre roula sur le lit...

—Oh! ceci passe les bornes, s'écria la comtesse en interrompant avec vivacité; on ne se moque pas ainsi d'un auditoire.

—Madame, dit Octave, vous violez nos conditions! Prenez garde!

—Eh! qui ne les violerait pas, monsieur, en écoutant de pareilles horreurs?

—Attendez donc la fin, madame...

—Comment! il y a encore une autre fin que celle-là?

—Sans doute, madame.

—Quelque chose de plus fort?

—Oui, madame.

—C'est impossible, monsieur!

—Madame, vous allez voir.

—Voyons.

—Je poursuis, dit Octave...

Justus Cleveland se leva et dit :

—Je jure de passer ma vie dans cette chambre funèbre et de ne jamais en sortir.

— Vous en êtes le maître, dit le magistrat, pourvu que vous payiez le loyer.

— C'est mon affaire, dit Justus.

Il congédia les hommes de police, ferma la porte, entassa derrière tous les meubles comme pour soutenir un siége, ferma les deux fenêtres hermétiquement et s'assit à côté du lit. Il passa ainsi trois mois dans la douleur et la retraite, et...

Une nouvelle explosion de la comtesse coupa la phrase du narrateur.

— Vraiment! monsieur! dit-elle, vous abusez de la crédulité des gens! Votre jeune héros a déjà passé trois mois dans une petite chambre barricadée?

— Sans doute, madame; je raconte une histoire, et il m'est impossible de m'écarter de la vérité pour plaire aux esprits forts. Permettez-moi donc de continuer ma narration.

« Pendant son effroyable tête-à-tête, Justus Cleveland ne veillait ni ne dormait; il se trouvait dans un état de somnolence indescriptible, et sous l'influence d'un épouvantable cauchemar qui lui représentait la fatalité. Sa vision se traduisait à ses yeux par une furie aérienne, se détachant sur une immense étoile de feu et de sang, et laissant échapper de ses mains les traits qui doivent conduire au malheur ceux qu'ils atteignent, et sans cesse il répétait: « Voyez là! voyez là! c'est ma mauvaise étoile! »

— De grâce, monsieur Octave, n'achevez pas cette histoire, elle est si horrible qu'elle devient incroyable, et je ne consentirai à en écouter la fin que lorsque vous m'au-

rez dit qui vous l'a racontée, et comment on vous en a garanti l'authenticité.

— Ma réponse est facile, madame; je tiens ce récit de M. Irwing.

—Beau témoignage! Et qui l'a raconté à M. Irwing?

— Un homme digne de foi, madame; c'est Justus Cleveland lui-même, qui a raconté cette histoire dans une chambre du château des Trois-Tours.

— Et quel est cet étrange château?

—Mon Dieu, cet étrange château est celui que maître Olivier de Saint-Céry acheta pour presque rien à l'aide de sa ruse fanatique, et qui est devenu la maison des fous du département du Var : Justus en était locataire.

— Justus était fou!

— Oui, madame, fou de naissance, et il racontait des histoires comme celle-là aux visiteurs de la maison.

Un murmure de satisfaction courut dans la société de Saverny, et la comtesse, riant aux éclats, serra la main d'Octave de Nizier.

— Je suis enchantée, dit-elle, de la fin de cette histoire, car il m'eût été impossible de dormir; voilà précisément l'heure de la séparation. A demain soir, mes amis.

Chacun se retira, le cœur léger, et comme délivré d'un horrible cauchemar avant le sommeil

La nuit suivante, le cercle était réuni, selon son usage, et prêtait une grande attention à un récit maritime de l'amiral et à une dissertation sur la boussole et l'aiguille aimantée.

— Voilà un mystère, disait la comtesse, que je ne comprendrai jamais.

— Parbleu ! c'est un mystère! disait l'amiral.

— Ce n'est pas une raison, monsieur. Il y a des mystères qui se laissent comprendre; mais une aiguille qui se tourne sans cesse vers le nord, sous prétexte qu'elle a de l'aimant au bout !

— Mais, madame, puisque cela est, cela doit être.

— Vous disiez donc, amiral, qu'il y a une étoile au pôle nord du ciel qui sert de guide aux marins?

— Oui, madame, et on la nomme justement l'*étoile du marin*, à cause de cela... Elle est là; regardez, madame, dans ce coin du ciel...

— Et elle est toujours là?

— Toujours. Les autres étoiles, dans le mouvement de la sphère céleste, montent et descendent; mais l'étoile du marin ne varie pas dans sa position. J'ai entendu chanter en rade de Toulon, par un mousse qui avait été enfant de chœur, une chanson adressée à cette étoile, et dont je me souviens encore...

— Oh! vous allez nous la chanter! dit la comtesse.

— Y songez-vous, madame! Un amiral chanter une

romance comme un ténor d'opéra-comique! Et que dirait le conseil de l'amirauté que je préside?

— Eh bien! le conseil de l'amirauté ne vous défend pas de la réciter, n'est-ce pas?

— Non, madame.

— Récitez-nous-la donc, mon cher amiral.

— Je veux bien.

Et l'amiral récita la chanson du marin que voici:

Le ciel est noir, la mer gronde,
Les dangers sont grands la nuit;
Seul fanal levé sur l'onde,
Une seule étoile luit;

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
Du marin.

Sa douce clarté console
Le marinier qui s'endort;
C'est la divine boussole
Qui doit le conduire au port.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
Du marin.

C'est un flambeau tutélaire:
Dieu l'a placé de sa main;
C'est le phare qui l'éclaire
Dans les ombres du chemin.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
Du marin.

C'est la Madone qu'implore
Le pêcheur au désespoir,
Et qui toujours à l'aurore
A sa sœur l'a fait revoir.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
Du marin.

Cette petite poésie récitée, madame de Saverny en demanda une copie, pour la confier à un maëstro de ses parents, qui était toujours en quête de paroles musicales pour ses compositions. La conversation reprit ensuite son cours sur la terrasse du château grenadin.

—Amiral, dit la comtesse de Castel-Blanca, vous qui avez vu tous les pays du monde, vous devez avoir une ample provision d'histoires et d'anecdotes.

— C'est vrai, madame la comtesse ; mais de tout ce que j'ai appris en courant ainsi d'une station maritime à l'autre, je n'ai guère gardé que le souvenir donné à ces événements regardés en passant et au hasard, parce qu'ils viennent à votre rencontre. Je préfère les légendes de mon pays natal et les contes de mon enfance.

—Amiral, dit madame de Saverny, enlevez donc la parole à M. Octave; vous la lui rendrez demain.

— Volontiers, mesdames, si M. de Nizier le permet toutefois.

— Racontez, mon cher amiral, dit Octave ; je cède la parole d'autant plus volontiers que je suis occupé de la solution d'un grave problème.

— Silence ! monsieur, dirent les jeunes femmes ; vous cherchez à piquer notre curiosité avec votre problème.

— C'est charmant de passer ainsi la nuit à causer aux étoiles, dit la comtesse de Castel-Blanca, sous un ciel aussi pur que celui-ci.

— Amiral, dit le maître de la maison, vous avez la parole.

Et l'amiral raconta ce qui suit :

DON JOSÉ DE RIBÉRA

I

Une vénérable mère disait un jour à sa fille :

—Je mourrai bientôt, ma fille, et je te laisse, avec un regret, sur une terre et dans un pays où les plus grands périls t'attendent. Notre famille a des ennemis puissants chez les hommes d'une autre famille, et je sais que des serments criminels, prononcés dans d'horribles orgies, te menacent...

—Moi, ma mère ! interrompit la fille.

—Écoute-moi jusqu'au bout, mon enfant. Ces serments ne menacent pas ta vie... Les hommes qui se vengent d'une femme ne la tuent pas... Nos ennemis, les tiens, sont des ennemis implacables. Ils ont juré de se venger, ils se vengeront ; c'est pourquoi ne me regarde pas avec cet œil inquiet et effaré. Écoute-moi ; ce que je vais te dire est d'une mère tendre ; il faut qu'avant de mourir je t'aie armée pour le combat.

— Je vous écoute, ma mère.

— Tu connais, parmi mes écrins, un coffret parfumé que je n'ai jamais ouvert devant toi, que je n'ouvre jamais. Ce coffret renferme ce que nous possédons de plus précieux. Jadis nos pères étaient en guerre perpétuelle avec les Sarrasins. Ceux-ci vinrent un jour jusqu'au monastère de Cochamba, célèbre par la richesse de ses reliquaires et la vertu de ses religieux. Il y avait surtout à Cochamba une Vierge miraculeuse dont la statue d'or sans cesse entourée de mille lumières, resplendissait de pierreries. Elle était si bonne, la Vierge de Cochamba! Elle guérissait les malades, elle consolait les affligés. Dans toute la contrée, nul n'aurait voulu d'un ornement qu'on lui aurait demandé pour cette bonne Vierge. C'est ainsi qu'une de mes ancêtres lui donna un voile, admirable travail de broderie, qu'elle tenait des bontés du roi don Alphonse de Castille, qui dans son temps fut surnommé le Sage. Quand les Sarrasins arrivèrent, ils avaient trompé la surveillance de nos hommes d'armes, et personne ne leur opposa de résistance. Ils mirent tout à sac et à pillage. Notre belle madone disparut. Mais, chose merveilleuse! les mécréants n'avaient pas emporté le voile de don Alphonse de Castille!!! Il fut rendu à mon aïeule qui le donna à sa fille, sa fille le donna à ma mère, qui elle-même me l'a transmis comme je vais te le transmettre.

La pieuse femme s'arrêta un instant, puis continua ainsi :

— Écoute-moi encore, ma fille bien-aimée, car tout ce que j'ai dit ne serait rien si je n'achevais pas. Ce voile

précieux, qui a reposé sur la tête et les épaules de la Vierge miraculeuse, est doué de qualités éminentes. Contre les ennemis qui ont juré ta perte, ce frêle tissu sera un rempart protecteur. Porte-le toujours, ne le quitte jamais, ma fille ; c'est la prière que t'adresse une mère qui se sent mourir ; les ans s'appesantissent sur elle et creusent la tombe sous ses pas. Tu exauceras cette prière, n'est-ce pas, ma Joachina chérie?...

Joachina, c'était le nom de la jeune fille, ne répondit que par un signe d'assentiment.

Émue de l'anxieuse sollicitude que montrait sa mère Incarnacion, pour son avenir, elle cherchait, dans sa jeune tête, la clef des énigmes cachées sous ces mots de périls et de vengeances. Son esprit errait à l'aventure et s'égarait dans mille imaginations bizarres. Incarnacion avait quitté sa fille pour entrer dans ses appartements. Elle revint bientôt tenant à la main un admirable coffret de bois de senteur dont les ciselures et les incrustations rappelaient les arts d'une autre époque. Cette femme vénérable en tira, avec une émotion pieuse, un voile noir, léger tissu de gaze que rehaussait une broderie splendide, magnifique chef-d'œuvre à l'aiguille. Sans doute les mains habiles de quelque noble châtelaine avaient consacré à ce patient travail les longues heures de loisir que lui laissait l'absence d'un époux guerroyant contre les infidèles !

Joachina suivait de l'œil tous les mouvements de sa mère, et en même temps admirait la richesse et le fini de la broderie. Incarnacion avait lentement déployé le

voile, et, le tenant des deux mains, elle le posa sur la tête et sur les épaules de Joachina.

C'était une belle jeune fille dont les cheveux aussi noirs que l'ébène tombaient en boucles ondoyantes sur un cou souple et flexible, sur des épaules arrondies, et dont la peau avait le brillant et le poli des blanches étoffes de soie. Son visage, outre la régularité des lignes, avait cette blancheur mate, brillante et transparente, particulière aux femmes de son pays. Sa taille élégante savait allier dans le port la grâce avec la dignité. Tout en elle était doux, harmonieux et suave. Parée du voile noir de la Vierge miraculeuse, elle apparaît plus belle encore, et sa mère en y posant la dernière agrafe ne peut s'empêcher de l'admirer.

— Maintenant, s'écrie Incarnacion, vienne la mort; je l'attends avec tranquillité; les méchants ne pourront rien contre ma fille.

Joachina reste silencieuse. Elle ne comprend pas bien ni les craintes maternelles, ni les projets ennemis. Seulement avec un coin du voile noir elle essuie furtivement une larme qui, après avoir brillé comme une perle au bout de ses cils bruns, trace lentement un sillon sur sa joue. Joachina avait alors quinze ans. Sa mère ne touchait pas encore au demi-siècle. Rien ne faisait donc prévoir une séparation prochaine. Mais Incarnacion avait dit vrai quand elle avait parlé de la mort qu'elle sentait venir.

Veuve avant l'âge, et d'un intrépide soldat qui était tombé sous le poignard d'un assassin, elle avait éprouvé

le contre-coup cruel de cette mort. La vengeance avait fait deux victimes, celle qui était tombée, et celle dont la vie, consumée par le deuil, les angoisses et les sollicitudes, allait bientôt finir. Un mois à peine s'est écoulé depuis que Joachina a entendu les terribles révélations de sa mère, et Incarnacion touche à ses derniers moments. Au chevet de la mourante la jeune fille est agenouillée et prie. Sa mère n'entend déjà plus le murmure de cette prière, mais, jusqu'à la dernière heure, son regard, en s'éteignant, distingue le voile noir de la Vierge miraculeuse !

Bientôt Joachina resta seule sur la terre.

II

Situé au pied des dernières montagnes des Pyrénées-Occidentales, le bourg de Sunya mire ses blanches habitations dans les eaux limpides de la Vargas, qui court à quelques lieues de là mêler ses eaux douces aux ondes amères de l'Océan. Sur les bords de la rivière croissent en grand nombre les lauriers blancs et roses ; leurs tiges flexibles, leurs odorants bouquets se mettent sous la protection des troncs géants des catalpas qui laissent pendre entre leurs larges feuilles de longues grappes de blanches clochettes veinées de pourpre et d'or. Le lit du fleuve est partout encombré d'arabesques de nénuphar au milieu

desquelles viennent s'ébattre de grandes compagnies de cygnes blancs et noirs, promenant avec majesté dans toutes les directions des zéphyrs leur cou flexible comme un gouvernail.

De tous côtés, dans la campagne arrosée par la Vargas, on ne voyait qu'aloès, agaves, cactus aux formes charnues et puissantes, yuccas aux dards flexibles, aux fleurs ravissantes de blancheur, mimosas, orangers, grenadiers, palmiers, cèdres, tamaris, acanthes, arbres et plantes d'Europe et d'Orient, parfum et verdure, tout ce que la nature a de plus riche sous un ciel toujours clément, un désert de végétation, une terre où l'homme peut faire à sa bien-aimée mille chambres nuptiales avec des colonnes enivrantes de parfum et de fraîcheur, sans qu'aucun bruit indiscret vienne jamais troubler leurs paroles d'amour !

C'est au milieu de ces magnificences qu'est située la maison de Joachina. Simple et modeste demeure, elle emprunte ses plus beaux ornements à cette nature luxuriante qui l'environne.

A Véra, bourg voisin de Sunya, une maison, au contraire, frappe tout de suite les regards du voyageur. C'est le manoir des comtes de Élipand, véritable forteresse, avec ses fenêtres crénelées et ses fossés profonds. Les Élipand sont les ennemis traditionnels et héréditaires de Joachina.

Une cause futile fut le prétexte de cette guerre. Dans un tournoi, la noble dame chargée de récompenser le vainqueur avait favorisé l'ancêtre de Joachina. Le comte

de Élipand, qui avait courtoisement disputé la victoire, ne put subir cet échec, et quelque temps après il tua traîtreusement, par derrière et par surprise, celui qui lui avait été préféré. Ce meurtre fut cruellement expié, et depuis trois générations rarement l'homme échappait à la mort violente qui sans cesse le menaçait.

De même que Joachina, le comte don Luis de Élipand restait seul de sa famille. Jeune encore et vigoureux, nonobstant une vie agitée et semée d'alarmes (c'était lui qui avait fait Joachina orpheline), il avait juré de mettre un terme à cette guerre d'extermination que se faisaient les deux familles par un dénoûment qui ferait pâlir les plus ingénieuses conceptions des vengeances célèbres.

Ce serment fatal, rapporté à Incarnacion, avait aux regrets de la veuve ajouté les angoisses maternelles. Cependant les jours succédaient aux jours, les mois aux mois, et depuis plus d'une année la terre recouvrait le corps inanimé de sa mère, sans que Joachina eût aperçu l'ombre même d'un péril. Il est vrai qu'elle ne quittait pas plus le voile noir de la Vierge miraculeuse qu'une place fortifiée ne quitte ses lourds remparts de pierre. Ce voile léger était son rempart, et les hommes, qui chaque jour attaquent et jettent par terre les plus solides murailles, n'attaquaient pas la jeune fille ainsi défendue. Il reposait toujours sur sa tête et sur ses épaules. Sous les arbres des promenades, à l'église, à la maison, toujours on la voyait drapée dans la superbe broderie de la madone. Ce fut néanmoins ce voile qui la fit un jour

remarquer d'un cavalier du voisinage, qui par hasard était venu à Sunya.

L'heure de la prière avait attiré les fidèles à l'église. Tapie dans un coin de la chapelle consacrée à la Mère des Sept-Douleurs, Joachina priait recueillie, quand tout à coup l'éperon d'or du chevalier retentit sur la dalle sonore. Nul ne pourrait dire pourquoi, en cet instant, le cœur de Joachina battit avec violence. Le cavalier passait quand le voile noir attira son attention, et il s'arrêta, lui aussi, comme pour prier.

Une belle taille, une fière mine que servaient à merveille une longue et soyeuse chevelure brune, un front dont la pureté semblait échappée à la figure d'une jeune fille, une moustache noire finement découpée sur la lèvre, un œil d'où jaillissaient par moment des éclairs rapides, une pose noble, gracieuse et mélancolique, tel apparut ce jeune homme à Joachina, dans un regard furtif que celle-ci lui lança.

Mais ce regard avait été saisi au passage. Il avait frappé en plein cœur *don José de Ribéra.*

Joachina elle-même avait senti un trouble intérieur. Honteuse, elle avait cherché un refuge dans la prière, et elle adressait des paroles ferventes à celle qui console. Cloué à sa place, don José ne la quittait pas de l'œil. Il savourait toutes les harmonies qu'exhalait cette belle jeunesse, et son imagination flottait dans des rêveries ineffables. Les prières étaient finies; les fidèles abandonnaient le temple. Quand elle passa près de lui, son cœur tressaillit et son âme fut inondée d'une immense

joie. Il suivit longtemps la jeune fille d'un de ces regards veloutés par l'amour, qui n'appartiennent à l'œil de l'homme qu'en ces moments suprêmes.

La nature était dans ses plus beaux jours. Le printemps diaprait la campagne de ses plus riches couleurs. Les fleurs, ouvertes par un soleil de mai, laissaient tomber de leurs calices féconds des parfums délicieux qui embaumaient l'air et chargeaient la tiède atmosphère de senteurs enivrantes. La joie et l'amour étaient partout.

Aussi quand Joachina, après avoir, sous le charme du doux regard de l'étranger, traversé ces campagnes heureuses, regagna sa demeure isolée, elle n'y trouva pas le repos qu'elle y avait laissé quelques heures auparavant. Le trouble dont elle avait été saisie à l'église marchait avec elle. C'était désormais son compagnon. Don José de Ribéra n'était pas plus tranquille. Pour la première fois il faisait connaissance avec ce sentiment d'amour profond et vrai, source de nos plus douces félicités et aussi parfois de nos douleurs.

A la même heure, un autre homme cherchait à mettre à exécution ses pensées criminelles.

Toujours face à face avec ses idées de vengeance, toujours prêt à accomplir son serment, le comte de Élipand n'ignorait rien de ce qui se passait à Sunya. Plusieurs fois il avait suivi la jeune fille sans qu'elle l'aperçût; mais toujours un obstacle secret, un charme inconnu l'avait arrêté; sans doute les vertus cachées du voile noir de la Vierge miraculeuse. Rarement, depuis la mort de sa mère, Joachina paraissait en public. Sauf l'église,

où l'on était sûr de la toujours rencontrer aux heures de la prière, on ne la voyait presque nulle part, et chacun la louait de cette grande réserve.

Cependant une fête qui, à cette époque, mit en émoi tout Sunya, devait la décider à rompre avec ses habitudes d'austère retraite. Une course de taureaux, avec ses émouvantes péripéties, ses brillants *picadors*, ses *chuchillos* bariolés, ses intrépides *matadors*, a de tout temps été un spectacle merveilleux en Espagne. Or c'était une fête de ce genre qu'on préparait à Sunya. De toute la province on devait accourir pour assister à ces scènes aussi variées que palpitantes d'intérêt; et peut-être l'espoir de rencontrer, parmi ces étrangers venus de toutes parts, le beau don José de Ribéra, fut-il pour quelque chose dans la détermination de la jeune fille.

III

Le matin de la fête, toute la petite ville était en mouvement. Les étrangers arrivaient en foule, et chacun recevait des amis ou des hôtes. Dans les rues, sur la place, aux promenades, on ne s'abordait que la joie au front, le propos léger à la bouche, l'épanouissement du bonheur dans tout le corps.

A l'heure indiquée, tout le monde se porta au cirque, et bientôt le vaste amphithéâtre n'eut plus une place

vide. Il y avait là des femmes de tout âge et de toute beauté; mais, comme le diamant ne brille jamais d'un éclat plus vif qu'au milieu des pierres précieuses de toutes sortes, à chacune desquelles il emprunte quelques-uns des reflets qui étincellent dans son prisme scintillant, de même Joachina, au milieu de toutes ces femmes belles, resplendissait d'une beauté sans pareille. Un instant tous les regards s'arrêtèrent sur elle, quand elle entra radieuse avec son voile noir jeté sur sa chevelure magnifique, dont l'ébène miroitait sur une blanche rose.

Le taureau fut lâché et les picadors entrèrent en lice. Aussitôt toute l'attention fut absorbée par le spectacle. Cependant deux regards ne quittaient pas la jeune fille, le regard du comte don Luis de Élipand et le regard de don José de Ribéra.

— Bravo, picador! cria la foule à un coup de lance admirablement porté au taureau, au moment où celui-ci allait éventrer un cheval et mettre en péril la vie du cavalier.

— Que la sainte Vierge te protége, mon fils! cria-t-elle à un chuchillo téméraire qui, avec une rare intrépidité, venait attacher ses dards chargés de fusées pétillantes au cou musculeux et aux flancs de la bête sauvage.

— Vive le taureau! quand quelque coup de corne malheureux déchirait les chairs et faisait jaillir le sang de quelque infortuné ou maladroit lutteur.

C'est le tour du matador; car l'animal est arrivé au paroxysme de sa rage. Ses naseaux fument, et l'écume qui sort de sa bouche et de ses narines est teinte de sang.

Deux coups de lance lui ont ouvert le flanc; ses yeux jettent des flammes; sa fureur ne connaît plus de bornes. Le matador fait son entrée et la foule applaudit. Son costume éblouissant est chargé d'or et de broderies. Il salue en tirant sa bonne épée à double tranchant, et la foule bat des mains. Sur l'épaule d'un chuchillo il prend un lambeau de pourpre et s'approche résolument du taureau.

Celui-ci se précipite les cornes baissées; le matador l'attend de pied ferme. Son œil infaillible cherche le défaut de l'épaule. Mais l'instant est passé; ce ne sera pas pour cette fois. D'un bond le matador s'écarte, et les cornes du taureau ne frappent que le vide. La foule rugit d'impatience; elle attend le dénoûment et n'admire plus la souplesse qui le retarde. Mais le taureau s'est retourné; aussi prompt que lui, le matador a fait volteface. Son lambeau écarlate brille et flamboie dans les yeux de l'animal. Le matador est atteint; il saisit la corne, il va périr... Non!... car son glaive acéré, pénétrant par le défaut de l'épaule, a couché son adversaire mourant sur le sable. Le drame est fini, et la foule crie bravo au matador, comme elle eût crié *Bravo, toro!* si celui-ci fût resté maître du champ de bataille.

Pendant que tous, l'esprit tendu vers l'arène, ont suivi les moindres accidents du combat, le ciel s'est couvert de sombres nuages. L'air devient lourd; les fleurs, comme affaissées sous leur propre poids, inclinent tristement leur tête vers la terre; sur les arbres, les feuilles agitées tremblent sans que le moindre souffle de vent sillonne l'es-

pace ; de larges gouttes de pluie tombent pesamment sur le sol et commencent l'orage épouvantable qui bientôt inondera toute la contrée. Chacun fuit, chacun a hâte de regagner sa demeure. Joachina prend précipitamment le chemin qui conduit à son habitation : c'est un sentier agreste tout bordé d'aubépines en fleurs. Dans sa fuite la jeune fille ne fait pas attention au voile noir de la madone de Cochamba. Il vole autour de sa tête ; mais dans son vol une branche indiscrète l'accroche et le retient. Joachina ne s'en est pas aperçue ; elle marche toujours, et le voile noir reste suspendu aux aubépines fleuries.

Deux hommes l'ont précédée dans le sentier. L'un, don José de Ribéra, l'attend, malgré l'orage, pour la voir passer seulement, derrière un rideau de sycomores et d'érables qui voile la maison. Il attendra longtemps et en vain ; car l'autre est don Luis de Élipand.

Au milieu de ce désordre de la nature, il est resté face à face avec sa pensée criminelle. Pendant la fête, il a vu Joachina si belle qu'il sent bien que tant de jeunesse et de beauté ne peuvent manquer de faire naître des adorations dévouées, et il a résolu de perpétrer ce soir même ses dernières vengeances. Caché derrière la haie, à un détour du sentier, il épie ; son cheval robuste est caché dans la forêt voisine. Il attendit quelque temps.

Aux quatre coins de l'horizon, les éclairs, en sinistres losanges, fendaient les nues ; leur bleuâtre clarté préludait au terrible bruit du tonnerre, qui éclatait enfin et était trente fois répété par les sonores échos des montagnes. A la sinistre lueur d'un éclair, Élipand aperçoit

près de lui la jeune fille éperdue, qui cherche un abri; elle n'a plus son voile noir, et ses cheveux flottent à l'aventure sur son cou d'ivoire. Élipand bondit sur elle comme un tigre sur sa proie, la saisit, la bâillonne, l'entraîne, et, avant qu'elle ait eu le temps de se reconnaître, la place sur son cheval et s'élance au galop dans la direction de Véra. Rien ne l'arrête, ni les branches des arbres, qui, secouées par la tempête, cassent et jonchent les allées de leurs débris, ni la Vargas, qui, grossie par les innombrables rigoles improvisées par l'orage, mêle le fracas des galets qui parquettent son lit à celui du tonnerre et des vents. Rapide comme la flèche, il fend l'espace et arrive à Véra.

La vélocité de cette course a rendu la jeune fille, qui, au premier instant, s'était évanouie, au sentiment de la situation présente. Aussi, quand, bâillonnée, brisée, le comte l'entraîne dans son appartement, elle se débat, elle retrouve ces forces suprêmes qui ne nous viennent qu'au dernier moment; elle oppose une énergique résistance à cette étreinte convulsive, et la force seule, brutale, violente, opiniâtre, peut la jeter dans une chambre isolée: c'est l'appartement retiré de don Luis, d'où nul ne pourra entendre les cris et les plaintes de la victime. Pauvre Joachina! Ainsi se débat le passereau sous la serre de l'autour.

IV

Don Luis a lâché la jeune fille et quitté l'appartement; elle est tombée demi-morte sur un fauteuil. Mais bientôt elle se relève et prie avec ferveur la madone qui l'avait toujours protégée. Ainsi agenouillée, avec un œil humide de prière et d'espérance, on dirait la statue de l'Invocation. Une première heure s'écoule, puis une seconde, et don Luis ne reparaît pas. Anxieuse, la jeune fille croit être le jouet d'un affreux cauchemar; elle cherche un prétexte à la moindre lueur d'espérance, mais l'espérance ne vient pas. Don Luis éloignait ses serviteurs et faisait les derniers préparatifs de sa vengeance.

Cependant don José, après avoir longtemps et vainement attendu, avait profité d'un répit de l'orage pour reprendre le sentier qui conduisait à Sunya. Arrivé devant l'indiscrète aubépine qui avait dérobé le voile noir de la jeune fille, il le reconnut, et mille sinistres pensées traversèrent son esprit.

Sous différents prétextes tous les serviteurs ont été éloignés du château de Élipand. La maison est complétement isolée; le comte don Luis y est seul avec Joachina. Il tient sa vengeance; cette pensée suffit pour faire rayonner d'un contentement infernal la figure du comte. Il ne s'attendait plus qu'à une faible résistance, et sa

haine héréditaire serait assouvie. Quand il rentra dans l'appartement où il avait laissé la jeune fille, Joachina était assoupie dans une de ces poses molles et voluptueuses que prennent les jeunes filles dans leur sommeil. Au bruit de la porte elle se réveilla et se tint debout.

Le comte alla droit à elle et voulut la toucher, mais la jeune fille, faisant quelques pas en arrière, se défendit, renversant les meubles entre elle et son lâche ravisseur. Lutte inutile! Déjà la main profane du comte a effleuré la chevelure flottante et parfumée de la jeune fille; son bras enlace cette taille élégante. Sous cette étreinte la jeune fille s'abat, et déjà le comte pose ses lèvres lascives sur le cou détendu, quand la porte retentit sous les coups redoublés d'une main énergique et tombe brisée en éclats.

Avant qu'Élipand ait eu le temps de se relever et de se reconnaître, un homme se précipite dans l'appartement; une épée nue brille dans sa main et frappe le comte qui reste à terre baigné dans son sang. Le libérateur inconnu jette rapidement son manteau sur les épaules de la jeune fille et l'entraîne après lui; à peine dehors, il remet sur sa tête le voile noir de la Vierge miraculeuse de Cochamba!

C'était ce voile qui avait guidé *don José de Ribéra* au château de Élipand. Comme tout le pays, don José savait la rivalité des deux familles, et, en trouvant cette broderie accrochée aux aubépines du sentier, il ne douta pas que la jeune fille ne fût tombée dans un guet-apens.

Cependant Joachina suivait avec joie son libérateur,

dans lequel elle avait reconnu le beau cavalier des heures de la prière. L'orage touchait à sa fin; la pluie ne tombait plus; le tonnerre grondait encore à la sourdine, mais les nuages pesants se retiraient lentement, portés sur les ailes des vents; la terre se ranimait et se préparait à faire coquettement servir cette ondée à sa parure du lendemain. Bientôt l'azur du ciel ne fut plus terni que par quelques flocons blancs et rares d'une neige vaporeuse; quelques étoiles montrèrent leur front timide, et la lune même éclaira de sa pâle et mélancolique clarté le chemin que suivait la chevauchée silencieuse et rapide de Joachina et de son libérateur, don José de Ribéra.

Quand les serviteurs rentrèrent au château de Élipand, leur maître n'était plus; la blessure avait été profonde et sûre. Le bruit de cette mort se répandit promptement dans la contrée, et tout le monde s'en réjouit, car tout le monde aimait Joachina, aussi bonne que jeune et belle. C'est pourquoi, quand, deux mois plus tard, l'église de Sunya se revêtit de ses plus beaux ornements, quand les cloches envoyèrent dans les airs leurs plus joyeuses volées pour le mariage de Joachina et de don José de Ribéra, la foule accourut plus nombreuse et tout aussi heureuse que pour le combat de taureaux. Le prêtre bénit avec bonheur cette union. La jeune fille fonda à la Vierge, sa patronne, une magnifique chapelle; elle l'orna d'une belle statue d'argent, et sur ses épaules repose maintenant le voile noir de la madone de Cochamba! Joachina n'a maintenant d'autre voile que son voile nuptial. Il la protége tout aussi bien que celui d'Alphonse de Castille.

Après la première émotion produite par ce récit de l'amiral :

— Eh bien ! monsieur Octave, dit la comtesse de Castel-Blanca, avez-vous enfin trouvé la solution de votre difficile problème ?

— Non, madame la comtesse, et j'en suis désolé : je voulais vous faire part de ma découverte, et je ne le pourrai que demain.

— Et pourquoi pas aujourd'hui ?

— Parce que j'ai fait une découverte plus importante encore.

— En regardant le ciel ?... car vous n'avez fait que cela pendant que l'amiral parlait. Je croyais que c'était jalousie de conteur.

— Oui, madame, en regardant le ciel.

— Et quelle est cette découverte, monsieur le savant ?

— Elle se rapporte à nos entretiens des jours précédents.

— Me voilà bien avancée. Expliquez-vous donc, monsieur ; vous nous faites mourir d'impatience.

— Madame, dit Octave gravement, les étoiles ne doivent pas nous faire oublier les planètes. Quant à moi, je vous avoue mon faible : une planète avec ses satellites a toutes mes affections ; je la préfère à Sirius, à l'*épi de la Vierge*, à Ibis ; une planète est humaine ; c'est

notre voisine, notre amie, notre sœur, tandis qu'une étoile reléguée dans l'infini n'a pas l'air de s'occuper de nous et ne nous éclaire même pas. Les influences d'une planète sont toute-puissantes aussi; nous agissons souvent, à notre insu, par sa volonté supérieure, ainsi que l'atteste l'histoire que je vous ai promise, et que j'intitule : *La planète et ses satellites*.

— Ceci au moins promet d'être plus gai que les aventures de Justus, dit la comtesse.

— Vous jugerez, madame.

Et Octave commença le nouveau récit.

LA PLANÈTE ET SES SATELLITES

— En général, les veuves sont jeunes et charmantes, c'est dans l'ordre. — Vous allez déjà m'interrompre, madame de Saverny?

— Certainement, je vous interromps, monsieur! Quel étrange début sur les veuves nous faites-vous là?

— Hier, madame, vous avez censuré mon dénoûment; aujourd'hui vous censurez mon début. Je suis un narrateur bien malheureux par les extrémités.

— Expliquez-nous donc, monsieur, votre théorie sur les veuves, et ne posez pas en principe, comme chose incontestable et admise à l'état d'article de foi, que les veuves sont toutes jeunes et charmantes.

— Madame, si elles n'étaient ni jeunes, ni charmantes, elles ne seraient pas veuves; voilà tout ce que je puis dire aujourd'hui, en attendant un commentaire révélateur... Au reste, cette théorie n'a rien à démêler avec mon histoire. Donc, je poursuis... Madame Gertrude Desbuissons était donc veuve...

— C'est-à-dire jeune et charmante, interrompit la comtesse.

— Incontestablement, madame... Notre veuve habitait son château dans Seine-et-Marne, où elle s'efforçait d'arriver à la consolation du veuvage par l'ennui domestique. Cette vie lui parut bientôt intolérable. Madame Desbuissons se consola, mais elle s'ennuyait toujours. Un matin de novembre, vers les dix heures, deux paysans vinrent lui demander la permission de déposer dans l'orangerie du château le corps d'un jeune homme qui venait de se noyer dans l'étang. Une émotion est toujours la bienvenue dans un château.

— Comment! s'écria-t-elle, on choisit mon étang pour s'y noyer! J'irai me plaindre à monsieur le maire!

Cependant elle accorda la permission. — Une heure après, elle sonna; la femme de chambre, Virginie, arriva en toute hâte, et donna quelques renseignements à sa maîtresse. Le noyé était mal noyé; on lui prodiguait des soins; il n'y avait rien de désespéré dans son état.

— Mais pourquoi ce jeune homme a-t-il choisi ma pièce d'eau pour se noyer si gauchement? demande madame Desbuissons.

— C'est ce que je lui demanderai quand il se portera bien, répondit Virginie en sortant.

Au fond, la charmante veuve était ravie de cette distraction. Elle était seule dans un château immense et désert; elle connaissait le penchant de trois douairières, ses voisines, vers la médisance, et fuyait le monde, et s'en laissait fuir pour conserver une bonne réputation de veuvage, en attendant mieux. La campagne de Seine-et-Marne est très-médisante en été.

— Il n'y a que lui pour faire ces réflexions, dit la comtesse.

— Je constate un fait topographique et moral, poursuivit Octave; que deviendrait l'histoire sans la réflexion philosophique? Poursuivons.

Le jeune homme noyé reprit ses sens, changea de linge avec le fermier, remercia froidement ses sauveurs comme un homme qui n'aurait pas voulu être sauvé, et prit le chemin de la grille du parc. Comme il sortait, un domestique vint le prier de se rendre au château. Il hésita un instant, en regardant ses habits grotesques de fermier, puis il fit une pantomime qui signifiait: Que m'importe? et il se laissa conduire chez madame Desbuissons.

— Monsieur, lui dit la jeune femme avec ce ton leste qu'inspirent la richesse et le veuvage, je me félicite avant tout de vous voir hors de danger, mais je voudrais savoir pourquoi vous avez donné la préférence à mon étang sur tant d'autres pièces d'eau ou rivières qui abondent dans ce pays.

— Madame, dit l'ex-noyé, j'ai pris le premier étang qui m'est tombé sous le pied. J'avais besoin de mourir.

— A votre âge!... Vous avez donc éprouvé un bien grand malheur?

— Non, madame. Un malheur nous attache à la vie, nous intéresse; on croit toujours que le bonheur est au bout, et on vit de cette manière cent ans, avec émotion. Mon suicide avait un motif bien simple: je m'ennuyais.

— Mais probablement, monsieur, vous vous ennuierez encore demain, après-demain, et alors...

— C'est inévitable, madame, et alors je recommencerai.

— Dans mon étang?

— Ou dans un autre, cela m'est bien égal.

Le jeune homme avait encore sur sa figure la pâleur de la mort, et, quoiqu'il fût habillé en fermier d'opéra-comique, il conservait encore des avantages de jeunesse fort remarquables, même pour une veuve qui craint les douairières de son département.

— Vraiment, monsieur, dit la veuve d'une voix légèment émue, vous me forcez à prendre souci de vous. La religion et ma conscience me défendent de vous abandonner. Ainsi vous allez me jurer de me rendre une visite tous les jours, jusqu'à votre complète guérison.

Madame Desbuissons avait cet attrait fascinateur qui accompagne toutes les veuves; elle passait à l'état de Circé châtelaine en faisant cette gracieuse invitation. Le jeune homme la regarda; une joie inconnue s'empara de lui; il balbutia quelques paroles, et promit enfin de faire ce qu'on lui demandait.

— Je me nomme Vincent Dorvigny, dit-il; je suis orphelin; j'ai onze mille livres de rente, et ma maison de campagne est à dix minutes de votre château.

— Comment, monsieur! dit madame Desbuissons, vous avez, entre autres avantages, onze mille livres de rente, et la vie vous est à charge?

— Le chiffre de ma fortune, dit Dorvigny, était même pour quelque chose dans mon incurable ennui. Ces onze mille francs, qui ne s'accordent pas avec les douze mois

de l'année, irritent continuellement mon système nerveux... Cependant, madame, puisque vous avez l'obligeance providentielle de me donner quelque intérêt, je vais m'efforcer de relever ma vie, et de la porter avec courage comme un fardeau que j'avais déposé là ce matin.

Après quelques paroles de politesse échangées, Vincent Dorvigny prit congé de la veuve, qui l'accompagna jusqu'au perron.

Le lendemain le jeune homme vint rendre au fermier les habits d'emprunt et fit sa seconde visite à madame Desbuissons. L'entretien fut assez gai pour une veuve de quatorze mois et un noyé de la veille. On se quitta en se promettant de se revoir. Les visites se succédèrent ainsi, toujours à l'heure respectable du *lunch*, comme disent les Anglais.

Un jour, Virginie, la femme de chambre, entra chez sa maîtresse avec un visage irrité, qui semblait porter l'empreinte d'une vive et récente discussion. Rien n'échappe aux femmes, surtout quand elles sont veuves.

— Virginie, dit madame Desbuissons, vous avez du chagrin; votre figure a un coin très-noir.

— Madame, je n'ai pas de chagrin, répondit la caméristе, j'ai de la colère... et contre les trois sœurs Villaumet, ces vieilles parques de la Vallée-au-Thym.

— Et que vous ont fait ces vieilles parques?

— A moi, rien... Elles ont parlé.

— Que voulez-vous que fassent trois vieilles femmes dans la Vallée-au-Thym?

— Qu'elles fassent ce qu'elles voudront, mais qu'elles respectent le prochain !

— De quel prochain ont-elles parlé ?

— Mais de vous, madame.

— Et qu'ont-elles dit de moi ?

— Des horreurs ! ce que disent de toutes les femmes jeunes celles qui ne le sont plus.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! qui nous délivrera des voisines ? Je suis persuadée, Virginie, qu'elles ont parlé des visites de M. Dorvigny ?

— Précisément, madame ; et elles ont interprété ces visites à leur manière.

— Il est impossible de vivre à sa fantaisie en ce monde !

— Non, madame ; il faut vivre à la fantaisie des autres.

— Si les autres s'ennuient ?...

— Il faut s'ennuyer.

— Virginie, après tout, on doit faire quelques concessions au monde, ou entrer dans un couvent... Au fond, ces visites de M. Dorvigny, quoique très-innocentes, n'ont pas l'air de l'être... Le monde, à tout prendre, n'est pas exigeant ; il se contente des apparences. Commettez toutes sortes de crimes, mais cachez-les bien, le monde vous donnera un prix de vertu... Si Messaline ne s'était pas affichée publiquement, on l'aurait couronnée rosière... C'est moi qui ai tort ; le monde a raison ; les trois parques sont dans leur droit. Je me réformerai.

— Vous me faites trembler, madame.

— Ne tremble pas, Virginie... Mon plan de conduite est fort simple et n'a rien d'alarmant. Tu verras... J'ai

voulu faire une bonne action, tu le sais... J'ai voulu sauver la vie à un jeune fou... Voilà la récompense !... Dans ce monde si mal fait, la vertu qu'on étale en public est plus nuisible à la réputation que le vice qui se commet dans l'ombre... Écoute, Virginie, tu connais M. Baralier?

— Notre voisin, M. Baralier? Je le connais beaucoup.

— Je veux me servir de lui pour moraliser, aux yeux du monde, les visites de M. Dorvigny. M. Baralier doit s'ennuyer beaucoup; je lui ferai prendre l'habitude de venir chez moi aux heures de M. Dorvigny. Ils sortiront ensemble au grand jour, et le monde des espions sera peut-être content.

— C'est une bonne idée, madame.

— M. Baralier a passé la cinquantaine; il a des cheveux gris; il est un peu bête; il est conseiller municipal; il cultive les vers à soie; il se donne les airs d'être fort érudit en horticulture; il est sous-lieutenant de la garde nationale. M. Baralier jouit donc de l'estime et du respect de ses concitoyens, comme disent les journaux. C'est le satellite qu'il me faut... Je lui écrirai un petit billet... Non, je n'écrirai pas... Toi, Virginie, tu passeras chez lui, et tu lui diras que je voudrais bien demander un conseil à son expérience agricole, demain à deux heures.... Je prendrai le premier prétexte venu : je lui soumettrai un plan de magnanerie; nous parlerons vers à soie. C'est un sujet inépuisable. Une fois ce genre d'entretien commencé, il ne finit plus. Nous renverrons toujours la discussion au lendemain.

— Ah ! J'espère, madame, que cette fois les trois douai-

rières ne trouveront plus à mordre. Je vais de ce pas chez M. Baralier.

Tout réussit d'abord au gré de madame Desbuissons. M. Baralier rendit sa première visite en uniforme, et il montra même un empressement qui réjouit la jeune veuve, et fit bien augurer de ses assiduités quotidiennes, si nécessaires au repos domestique de madame Desbuissons. Malheureusement M. Baralier avait été ce qu'on appelle un bel homme, et très-loué à cause de cet avantage, par sa mère et ses sœurs, depuis quinze ans jusqu'à trente-cinq. Il ne tarda donc pas à soupçonner quelque mystère dans l'invitation agricole de la veuve sa voisine. Sa toilette se ressentit de cette idée d'amour-propre; il se présentait toujours au château en habit de ville, et lançait à madame Desbuissons des regards de sous-lieutenant et des madrigaux de conseiller municipal. Puis, au moindre prétexte, MM. Dorvigny et Baralier engageaient une discussion hérissée d'épigrammes lourdes, et ne descendaient jamais le perron qu'avec des airs de matamores partant pour s'exterminer en champ clos.

Madame Desbuissons s'alarma des dispositions hostiles des deux habitués de son château. Tant que ces deux hommes viendront seuls ici, se dit-elle, je verrai les mêmes choses, ce qui est fort inquiétant. Il est impossible de les congédier, sans s'exposer à des scènes dramatiques au-dessus de la force de mes nerfs. Je n'ai plus qu'une ressource, celle de trouver un troisième satellite, qui sera le modérateur des deux autres, et se placera au milieu, comme un président entre les deux côtés

d'une assemblée législative. Elle réfléchit longtemps avant de faire un choix, et s'arrêta enfin sur son jeune cousin, Hippolyte Vernac, qui avait remporté le prix de grec et de mathématiques au collége Charlemagne, et qui, malgré ses vingt-deux ans, était un modèle de gravité, de sagesse et de vertu.

Hippolyte était chasseur à cause de son nom classique, et, sur l'invitation de sa cousine, il quitta Paris pour ravager les vallons et les bois, avec une meute de chiens aboyeurs. Ce cousin était d'une laideur remarquable, même chez u nhomme. L'étude du grec et des mathématiques avait sculpté une foule d'angles aigus sur sa figure, et son profil était aiguisé comme le tranchant d'une hache de sapeur. Malgré ces désavantages, Hippolyte se présentait hardiment aux femmes, et traitait les hommes du haut de sa science. Après quelques jours de chasse, il s'aperçut des attraits de sa cousine, et abandonna ses chiens. Admis aux entretiens du *lunch*, il affecta le plus profond mépris pour Dorvigny et Baralier, et les réduisit même au silence en se servant du monologue perpétuel. Les deux habitués déposèrent leurs plaintes aux pieds de la veuve, qui leur dit : Ne faites pas attention au petit cousin; c'est un enfant.

— Un enfant! un enfant! dit Baralier; à son âge j'avais déjà eu deux affaires d'honneur, et, en ma qualité d'officier, je ne pourrai pas supporter deux fois son insolence d'aujourd'hui.

A ces mots, Baralier roula deux yeux châtains sous ses paupières mortes, et cambra fièrement son torse de

marguillier villageois. Dès ce moment, Baralier et Dorvigny formèrent une sainte alliance contre le cousin. Un jour, Hippolyte, allant en chasse pour la dernière fois, entendit un coup de fusil, et vit tomber une pièce de gibier dans son parc. Un chien étranger allait franchir le mur, mais il s'arrêta sur la corniche, en découvrant une meute ennemie qui le regardait de travers.

Au même instant, un jeune homme parut derrière la grille du parc, et, saluant Hippolyte :

— Je vous prie de m'excuser, monsieur, dit-il ; j'ai tiré le faisan chez moi, mais il est tombé chez vous ; faites-moi donc la grâce de l'accepter.

Hippolyte regarda le chasseur, et lui voyant une figure expressive, un habit de campagne très-élégant et un ruban rouge à la boutonnière, il le salua avec respect, ouvrit la grille du parc, et lui tendit la main. Les chiens rivaux imitèrent tout de suite leurs maîtres, et se mirent à causer entre eux amicalement. Le chasseur se fit bientôt connaître : c'était Achille Varrains, capitaine au 3e régiment des chasseurs d'Afrique, en congé. Il avait trente ans et quatre blessures ; son regard était vif, son geste brusque, sa parole brève, son pas décidé. Hippolyte, à cause de son prix de grec, aimait beaucoup les militaires ; il s'improvisa tout de suite un ami dans le capitaine Achille Varrains, et lui proposa de le présenter à sa cousine, madame Desbuissons.

Achille regarda tous les angles qui composaient la figure d'Hippolyte, et, craignant que la cousine ne fût sculptée comme le cousin, il hésita un peu avant d'ac-

cepter l'offre; puis, redoutant encore plus de commettre une impolitesse, il se laissa entraîner au château. La belle veuve fut d'abord un peu surprise de ce nouveau visiteur que la Providence, habillée en cousin, lui envoyait, mais elle fit un fort bon accueil à l'officier africain. Le cousin, lauréat du collége Charlemagne, était fier de présenter un guerrier à sa cousine. Il se comparait à Patrocle conduisant Achille devant Briséis.

L'officier fut charmant comme un mousquetaire de Dumas; il parla de tout dans un quart d'heure de visite : il loua son colonel, critiqua son général, peignit l'Afrique, blâma le ministre, fonda une colonie, exalta la chasse, célébra les femmes, les chevaux, les vins de France, les chemins de fer, les chiens de race, les carabines Devismes, les poésies d'Hugo, les opéra de Rossini, les courses de taureaux; il épuisa l'Europe, l'Afrique et Paris, plus grand à lui seul que tout l'univers. La parole vive du jeune militaire exila l'ennui du château pour un an au moins. Le cousin était de plus en plus fier; madame Desbuissons rayonnait comme une étoile fixe, et prenait toutes les poses favorables à sa beauté.

Sur ces entrefaites, Dorvigny et Baralier arrivèrent, et firent en duo une mine d'amoureux contrariés, en voyant ce nouveau personnage, dont la moustache noire, le teint brun et le ruban rouge annonçaient la redoutable profession. Achille se leva; comme on fait dans les loges de théâtre, en Italie, à l'arrivée d'un visiteur, et prit congé de madame Desbuissons.

— Monsieur, lui dit-elle avec cette grâce qui retient,

j'espère que vous n'oublierez pas, en bon voisin, la grille de mon parc.

Dorvigny et Baralier hurlèrent intérieurement. Le militaire africain s'inclina, et sortit en faisant retentir les dalles du vestibule d'un fracas d'éperons qui déchirait l'épiderme des deux doyens du château.

Ce jour opéra une véritable révolution dans le domaine de la jeune veuve : sa haute intelligence devina bien vite tout le parti qu'elle pouvait tirer d'une situation amenée par le hasard. Voici quatre satellites, pensa-t-elle, que je me donne ; rien n'est plus dangereux que quatre adorateurs. Pénélope, la femme d'Ulysse, en avait cent ; elle attendit, pendant vingt années, le retour de son mari en travaillant à sa tapisserie, et resta vierge de tout soupçon. Les douairières d'Ithaque n'eurent pas le mot à dire sur elle. Les cent adorateurs se surveillaient et la surveillaient. S'il n'y avait eu qu'un seul poursuivant, elle était déshonorée. La calomnie aurait fonctionné selon son usage antédiluvien, et, à tort ou à raison, Ulysse passait à l'état de Ménélas.

Ce plan féminin annonçait une grande profondeur de réflexion dans la tête de notre jeune veuve. Madame Desbuissons manœuvra si adroitement, que ses quatre satellites gravitèrent autour d'elle à heures fixes, comme les quatre lunes autour de la planète joviale de Jupiter. La veuve ne permettait jamais à l'une de ses lunes de rester seule sur son horizon. Elles se levaient et se couchaient toutes en même temps ; il leur était permis de s'éclipser l'une l'autre dans leur révolution journalière. Parfois les

trois parques médisantes, sous prétexte de promenade, longeaient les grilles du parc, en décochant des regards obliques sur le perron de la planète Desbuissons, et toujours les espionnes douairières apercevaient l'irréprochable veuve au centre de ses quatre lunes, et leur distribuant ses rayons avec une égale générosité.

Les hommes, en général, sont... bons comme la lune en matière d'amour. Ils se contentent de ce qui leur est donné, beaucoup, peu ou rien, pourvu qu'un rival ne soit pas privilégié aux dépens des autres. Une femme qui sait distribuer à la fois à quatre hommes quatre sourires d'une égale dimension, fait, du même coup, quatre heureux. Cet état de choses innocent peut se prolonger à l'infini, pour l'éternel amusement d'une femme. Madame Desbuissons s'applaudissait de plus en plus d'avoir trouvé ce procédé ingénieux pour chasser les nuages d'ennui incrustés sous les lambris de son château. Elle avait reconquis l'estime générale du village voisin, et cela même aurait pu suffire à son bonheur ; elle entrevoyait d'ailleurs, dans le lointain, un dénoûment honorable qui devait briser l'existence de trois lunes et réduire le cortége à l'unité nuptiale ; mais, en attendant que les flambeaux d'hyménée éteignissent trois de ces lunes, elle continuait à vivre avec toutes les quatre sur le pied de l'impartialité.

Un jour, après une conversation fort animée entre les quatre lunes, M. Dorvigny hasarda une remarque fort naturelle.

— Madame, dit-il, je crois que ce que nous voyons ici ne s'est jamais vu ; je cherche un exemple de la vie de ce

château dans tous les châteaux, et je ne trouve rien de semblable, pas même dans ceux qu'on bâtit en Espagne. Quatre hommes qui se réunissent tous les jours auprès d'une femme, et qui se trouvent heureux de cette absence de bonheur.

— Monsieur, dit la veuve, vous êtes dans l'erreur de croire que pareille chose ne s'est jamais vue; je vous prouverai le contraire ce soir.

— Ce soir! s'écrièrent trois lunes.

Le quatrième, M. Dorvigny, baissa les yeux modestement aux mots *ce soir!*

Les trois autres lunes pâlirent comme des lunes rousses, celles qui font pleuvoir; témoin cet admirable vers :

Pallida luna, pluit; rubicunda, flat; alba, serenat [1].

— Oui, ce soir, dit la veuve en souriant, et c'est un rendez-vous que je donne à vous quatre, messieurs.

Les quatre lunes éloignèrent les nuages qui obscurcissaient leurs fronts et montrèrent des disques joyeux.

Le soir venu, les quatre hommes se réunirent sur la pelouse du château, où madame Desbuissons leur montra sur l'horizon la planète aux quatre satellites, dans la constellation d'Orion.

— Vous voyez bien, messieurs, dit-elle, que nous faisons ici ce qui se fait là-haut. On n'invente rien dans ce monde, on copie. Au reste, on ne craint jamais de

[1] La lune est pâle, il pleut; elle est rouge, il fait du vent; elle est blanche, il fait beau.

s'égarer lorsqu'on prend ses exemples dans le ciel.

Les quatre lunes reprirent leurs nuages et réfléchirent sur cette haute moralité, tombée de la bouche de madame Desbuissons. A cette heure les lunes continuent le même service; la jeune veuve attend cet hiver pour élever une d'elles à la dignité du soleil.

Le jeune narrateur, Octave de Nizier, inclina la tête et but un verre d'eau sucrée, comme un véritable orateur français. L'eau sucrée n'était pas connue de Démosthènes et de Cicéron ; aussi nous les regardons comme incomplets.

— Voilà en effet une histoire morale, dit la comtesse de Saverny. A la bonne heure ! J'aime mieux cela qu'un conte de revenant.

— Modérez votre enthousiasme, madame, dit le comte de Saverny ; j'ai le bonheur d'être encore vivant, d'être jeune, de me porter fort bien, et je reculerai votre veuvage très-loin. Vous attendrez longtemps pour passer à l'état de planète, comme madame Desbuissons.

— Voilà les maris ! dit la comtesse en riant ; on ne peut donner le moindre éloge à une histoire de veuve sans exciter leur colère. Donnez-moi votre main, monsieur de Saverny, et laissons mes futures lunes dans leur berceau.

— Dans leur néant, vous voulez sans doute dire, madame ?

— Dans leur néant, soit, puisque vous êtes jaloux de mes adorateurs au berceau...

Un météore, ou pour mieux dire une fusée céleste, nommée *étoile filante*, interrompit le badinage conjugal du comte et de la comtesse de Saverny. Cet incident lu-

mineux donna prétexte à un entretien scientifique qui prit une tournure sérieuse et alarmante pour madame de Saverny.

—Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle; je crois que nous devenons graves. Pas de gravité, je vous prie, messieurs! ou je me couvre en signe de détresse, et je vous donne un congé de six mois!

Cette menace mit en déroute la gravité, hypocrite fléau qui cause tant de ravages dans ces régions politiques où des bouffons, qui s'intitulent *hommes sérieux*, administrent et administreront toujours les affaires du pays.

—Madame, dit Octave, si vous ne faites pas une exception en ma faveur, je me retire et me condamne au silence. Il me serait impossible de déposer le sérieux et la gravité que je mets, par goût, dans mes récits.

—Oh! certainement! Je vous excepte, vous, monsieur; votre sérieux et votre gravité ne sont pas redoutables. Continuez votre caractère d'historien sur ce ton.

—Madame, dit Octave en s'inclinant avec pompe, sans la gravité, point de véritable historien.

—Aussi personne ne lit une histoire; on fait semblant.

—Les histoires sont dans toutes les bibliothèques.

—Oui, fermées à clef, et elles n'en sortent plus.

—Madame, il vous est permis de tout dire, et nous croirons tout ce que vous direz. Fasse le Ciel que je devienne, pour vous plaire, léger et frivole; mais, hélas! ce caractère n'est pas dans mes mœurs; je vise d'ailleurs à la députation.

—Ah! vous avez dit le grand mot! Maintenant soyez

calme tant que vous voudrez. Je vais vous écouter en riant.

— Voici donc une histoire, madame, qui se lie, par sa moralité, aux *étoiles filantes*, dont nous nous entretenions tout à l'heure. C'est un sujet délicat.

LIVELY KOPSON

Vous avez peut-être entendu parler de miss Debora, une célèbre actrice qui florissait à Vienne, à Berlin et à Londres, en 1825?

—Personne n'a jamais entendu parler de miss Debora, du moins au château de Saverny, dit la comtesse; mais parlez toujours, comme si nous la connaissions.

—Bien, poursuivit Octave. Au millésime cité plus haut, elle avait dix-huit ans; la rose d'avril n'était pas plus fraîche; la grâce n'était pas plus belle; Hélène n'était pas plus blonde; Ève n'était pas plus femme. Quand elle chantait dans l'opéra de *Tancredi*, en vogue alors, les Anglais et les Allemands se faisaient Français. On agrandissait Bedlam le lendemain.

Un jeune étudiant d'Oxford, nommé Lively Kopson, âgé de vingt ans et beau comme le Bacchus indien, entendit un soir miss Debora au théâtre Royal et oublia le lendemain de prendre la route d'Uxbridge. qui conduit à Oxford. Deux jours après, Lively loua au théâtre de Sa Majesté une de ces loges d'avant-scène qui sont placées de telle manière que le rideau en tombant les laisse dans

les coulisses et les sépare du vrai public. Cette loge lui coûta quinze livres, toute sa fortune, toutes ses économies d'étudiant.

Avant le lever du rideau, miss Debora vint, selon l'usage des artistes, regarder la composition de la salle par les œils de-bœuf de la toile, et, comme elle se retournait en fredonnant : *Di tanti palpiti*, elle aperçut un admirable portrait de Lawrence à l'avant-scène du rez-de-chaussée; c'était Lively, encadré dans une bordure d'or, immobile dans son irréprochable toilette de dandy, et la regardant avec des yeux d'un bleu indien, ombragés de cheveux d'or. La cavatine fredonnée expira au troisième mot sur le corail des lèvres de miss Debora : elle avait lu le matin les *Amours des Anges*, de Moore, et elle se dit mentalement : Enfin, en voilà un tombé du ciel!... je le relèverai. Miss Debora cherchait des anges ; elle ne voulait pas se mésallier.

Le public anglais paye très-bien les musiciens, mais il n'est pas fort en musique ; aussi personne, dans le public du Pitt et des loges, ne s'aperçut des nombreuses faussetés commises par le gosier de miss Debora pendant cette représentation de *Tancredi*. Lively, qui n'avait jamais songé à sa beauté d'ange dans le cours de ses études sur l'hindoustani, à Oxford, se regarda au miroir de la loge et se trouva superbe. Ah! je comprends! se dit-il avec la naïveté d'un écolier; il paraît que j'ai produit un grand effet sur miss Debora, car elle me regarde continuellement, et même elle chante faux pour mieux me regarder!

—En effet, interrompit la comtesse, il était très-naïf cet écolier.

—Madame, poursuivit Octave, c'est un écolier anglais. Les étudiants d'Oxford, si vous les connaissiez comme moi, sont des modèles d'innocence à vingt ans.

—Quel malheur, dit la comtesse, que tous les hommes n'aillent pas étudier à Oxford !

—C'est ainsi, madame, continua Octave. Lively s'estima donc très-heureux de se trouver si beau et de faire connaissance avec lui-même devant un infaillible miroir. A la chute du rideau miss Debora lança au jeune homme un long regard qui ressemblait à la dépêche télégraphique d'un rendez-vous.

Un homme expert en ces sortes de choses n'eût pas bien compris le regard; mais, dans sa nature primitive, Lively l'interpréta naïvement à son avantage, et après le spectacle il courut au bureau de la régie, et demanda l'adresse de miss Debora; on lui répondit : *Long-Acre*, 27.

Le lendemain, il choisit une heure de visite respectable, et se rendit chez la jeune artiste avec toute la hardiesse d'un écolier qui ne doute de rien. Il fut reçu, et cela ne l'étonna point; à Oxford il était reçu partout. Miss Debora fut trouvée plus charmante en robe de popeline d'Irlande, aux reflets de moire, que dans le costume du théâtre Royal. Lively donna à sa visite un prétexte fort naturel : il était enthousiaste du talent de miss Debora, comme tout Londres, et il venait lui adresser, de vive voix, le tribut de ses félicitations.

Le premier entretien fut grave, réservé, hypocrite ; on y

parla de tout, excepté de ce qui aurait dû être dit, après cinq actes d'échange de regards, accompagnés de la musique de *Tancredi*. Lively était entré avec un caprice, il sortit avec une passion. Avait-il perdu? avait-il gagné? L'avenir répondra.

— Vous parlez là comme Ducray-Duminil, interrompit la comtesse.

— Je ne dédaigne pas Ducray-Duminil, dit Octave, et j'adopte quelquefois ses formes naïves, si honorées sous le Consulat. Quand l'ardeur du récit emportait ce calme écrivain dans son cabinet du passage Montesquieu, il savait se contenir, et s'écriait : *Mais n'anticipons pas sur les événements!* Oui, n'anticipons pas! Je ne vous étonnerai pas, cercle charmant de Saverny, en vous disant que Lively donna, trois jours après, sa démission d'écolier d'Oxford.

L'intrigue qui fut nouée entre miss Debora et Lively avait toute l'innocence des amours des héros blonds d'Auguste La Fontaine, ce Ducray-Duminil allemand. Les gens du monde s'imaginent que tout est lestement conduit dans les amours éclos entre deux coulisses. Erreur. Il y a de la vertu partout; le foyer est même souvent plus chaste que le salon. Voici une idylle dialoguée, à la façon des bergers de Théocrite, et qui atteste le degré moral atteint par les amours de Lively et de Debora, un mois après la soirée de *Tancredi*.

Ils étaient assis tous deux devant une petite pyramide de charbon enflammé dans sa grille, et ils se disaient des choses tendres, mais chastes, comme Thomas Moore en

écrit. Une legère teinte de mélancolie perçait dans les paroles de miss Debora, et ce sentiment prenait sa source dans les inquiétudes inspirées par l'avenir. C'était fort naturel chez une jeune femme, comme on verra.

—Oui, Lively, vous avez raison, dit-elle, je dois renoncer au théâtre si vous m'épousez; mais après notre mariage que ferons-nous?

—Nous nous aimerons, belle Debora.

—Oui, mais cela ne suffit pas; le monde anglais est très-coûteux à habiter; il vous défend de vivre si vous n'avez pas au moins deux mille livres de revenu. Moi, je n'ai d'autre fortune que ma voix; vous n'êtes guère plus riche, vous, Lively.

—Je puis donner des leçons d'hindoustani.

—A qui?

—A ceux qui voudront l'apprendre.

—Et personne ne se soucie de votre hindoustani, et puis vous ne le savez pas vous-même, soyez franc.

—Je l'apprendrai.

—Taisez-vous, vous êtes un enfant!... Votre père, dites-vous, est un petit *rite-payer* du bourg de Salford, et il a onze enfants, selon l'usage des pères du Lancastre. Que vous revient-il à chacun, après la mort de votre père?

—Rien, Debora.

—C'est bien peu, comme vous voyez.

—Oui, mais l'amour, c'est beaucoup.

—Pour aimer, Lively, mais pour vivre?

—On vit quand on aime.

— Oui, mais on vit très-mal, Lively, quand on est pauvre.

— Debora, j'ai lu un jour une belle pensée dans un livre, celle-ci : *Une chaumière et son cœur*.

— A condition qu'il y aura un château à côté de la chaumière et une dot à côté du cœur. J'ai la chaumière et le cœur, il me manque le château et la dot.

— C'est bien triste cela, mon ange !... Et que faut-il faire alors ?

— Attendre.

— Il est bien long ce verbe !

— Il a une fin, Lively.

— Pas toujours, Debora.

— Croyez-vous qu'il y ait des choses qui ne finissent pas, Lively ?

— Mon amour.

— Et après ?

— Dieu.

— Et après ?

— La misère d'un étudiant.

— Oh ! Lively ! votre misère finira quand viendra ma richesse.

— Et quand viendra-t-elle votre richesse, Debora ?

— Après trois saisons au théâtre Royal. Jusqu'à présent, j'ai tout abandonné à mon père : mes appointements d'une année et deux représentations à bénéfice. C'est fini, je ne lui donnerai plus rien : il recevra de moi, comme auteur de mes jours, à ce qu'il dit, une *rente* de deux cents livres. Je garderai le reste, et trois saisons

à Londres et mes congés me donneront une fortune.

—Debora, je serai mort avant la fin de ces trois saisons et de ces congés : mort de jalousie, mort d'amour et de désespoir. Toutes les fois que vous paraissez en scène et que tout un monde d'adorateurs vous applaudit, j'ai des frissons ardents qui glacent mes veines; comprenez-vous cela? Non... Eh bien! c'est ce que j'éprouve, rien n'est plus vrai. Je brûle et je tremble tout à la fois. J'ai la flamme au cœur et la neige aux pieds. Je meurs et ressuscite pour mourir. Ces deux mille mains qui se tordent pour vous applaudir au théâtre, vous embrassent sous mes yeux, dans leur enthousiasme frénétique, et, la nuit, des rêves horribles vous représentent à moi comme livrée à l'amour dévorant de tout un peuple. Puis-je vivre, ou pour mieux dire, puis-je mourir ainsi à chaque instant? Non, Debora, je veux vous aimer moi seul, vous arracher au théâtre qui vous profane, au monde qui vous flétrit en vous honorant! Je veux qu'il n'y ait plus dans l'univers que deux êtres, vous et moi!

—Je vous dis Lively, que vous êtes un enfant. On vous aime, on n'aime que vous; qu'exigez-vous de plus?

—Tout le reste.

—Mon amour ne vous suffit donc pas?

—Non, s'il est permis à tout le monde de vous aimer en payant quatre *shillings* au bureau.

—Vous extravaguez, Lively.... Regardez le duc de Sussex....

—Je ne veux pas regarder le duc de Sussex; je me regarde, moi.

— Le duc de Sussex a pour maîtresse une seconde chanteuse qui a un second amant, et même...

— Je me moque du duc de Sussex et de sa seconde chanteuse! Je veux vous épouser, vous arracher aux coulisses, et partir avec vous pour les États-Unis.

— Et avec quel argent?

— Je servirai comme matelot à bord pour payer mon passage.

— Et moi, comment pourrai-je payer le mien?

— Vous vendrez vos bijoux.

— Ils sont faux.

— Ah!

— Mon Dieu! vous me faites dire des choses humiliantes, cher Lively!

— Cela vous humilie d'avoir des bijoux faux?

— Sans doute; on voit bien que vous ne connaissez pas les femmes.

— Mais cela ne vous humilie pas de vous exposer à être sifflée tous les soirs?

— Le public m'adore.

— Le public a sifflé toutes ses idoles; il a sifflé Kean, Kemble, miss Siddons, et cent autres qui ne s'en vantèrent jamais. Un jour on vous sifflera.

— Eh bien! ce jour-là je vous épouserai; êtes-vous content?

— Non, parce que je serai sifflé aussi dans la femme que j'aime.

— Nous nous consolerons tous les deux.

— Alors évitons cette consolation, et marions-nous avant. Je n'aime pas être consolé.

— Ce n'est pas vrai, Lively; vous vous trompez vous-même, et la preuve, c'est que vous êtes au désespoir et que vous allez être ravi de vous entendre dire que je vous épouserai dans huit jours.

— Parole d'honneur! vous parlez sérieusement? s'écria Lively transporté de joie.

— Lively, hors du théâtre une actrice parle toujours sérieusement, pour se reposer.

Lively tomba aux pieds de Debora et mit leur poussière dans ses cheveux blonds.

Le lendemain le jeune homme écrivit à son père pour lui demander une gratification de cent livres, pour cause de mariage. Le père répondit courrier par courrier et ne lui envoya que sa bénédiction, pour cause de pauvreté.

— Eh bien! la Providence m'aidera, dit Lively.

Sur cette semaine, comme disent les Anglais, miss Debora, en rentrant chez elle, après une répétition d'*Aladin*, musique de Benincori, trouva sur son guéridon un écrin d'ébène portant en lettres d'or le nom du célèbre bijoutier Hamlet. Elle ouvre et voit une parure de brillants plus éblouissante que la constellation du *Chariot*. La femme de chambre, Lisa, interrogée sur-le-champ, répondit :

— C'est un gentilhomme qui est venu, vous a demandée, et m'a dit : Vous donnerez cette bagatelle à miss Debora.

— Ce gentilhomme vous a-t-il dit son nom?

— Il n'a rien ajouté de plus, madame, il est parti.

— C'est bien, retirez-vous.

Debora considéra le merveilleux présent anonyme, et l'estima quatre mille livres, ce qui permettait d'élever à un taux fabuleux la fortune du gentilhomme inconnu. Quelles réflexions agitèrent ensuite la tête de l'actrice? La réponse ne se hasarde pas; mais l'historien doit dire que Lively fut reçu assez froidement à sa première visite. Debora se plaignit d'une migraine violente, qui supprimait tout entretien trop long. Les migraines ont été une admirable invention qui durera jusqu'à la fin des femmes. Lively était à cet âge heureux où on croit encore aux migraines; il fit un long monologue sur la névralgie, qu'il tenait d'un physiologiste d'Oxford, et, respectant le repos de la belle malade, il sortit en songeant toujours à son mariage si prochain.

Miss Debora reçut une autre visite: on lui annonça mistress Reading, qui jouait les mères nobles depuis vingt ans au théâtre de Hay-Market. La mère noble s'assit, à l'invitation de Debora, et, après avoir fait tourbillonner dans sa bouche quelques nébuleuses phrases de préambule, elle s'exprima clairement.

— J'ai l'honneur, dit-elle, de connaître, à cause de ma position, toute la jeune noblesse de Londres et la riche bourgeoisie de la Cité. Le jeune Alban Stumley, fils aîné du célèbre mécanicien de ce nom, est entré en possession de sa fortune patrimoniale le mois dernier. J'ai eu le bonheur de rendre quelques services à son père..., des services honnêtes, entendons-nous..., et je viens

vous faire une proposition de mariage au nom du fils... C'est un jeune homme d'une timidité extrême, qui vous adore en secret, et qui n'oserait ouvrir la bouche en votre présence... Sa fortune doit vous avoir été révélée par un modeste échantillon de pierreries, sorti des ateliers d'Harmlet. C'est comme une bague de fiancée. Voici la fortune de M. Alban, d'après le relevé de M. Geale, son notaire, 11, Chandos-street, où vous pouvez le faire vérifier :

Une terre près d'Anglesey, dans le Devonshire, évaluée, sans un troupeau de trois mille bœufs, à cinquante mille livres ;

Un château sur la Mersey, dans le Lancastre, avec forêt, chasse et pêche. Propriété d'agrément. Le château a été bâti par Henri VIII ;

Une vaste usine, propre à la broderie de la soie, à Manchester, place d'*Old-Church*. Évaluation : vingt mille livres ;

Une brasserie, dans le *Cheapside*, à Londres : dix mille livres ;

Un cottage, avec parc, jardin, volière et ménagerie, à Hamptoncourt. Propriété d'agrément ;

Un *fly* à vapeur, pour promenade sur la Tamise, avec six hommes d'équipage et un capitaine ;

Un palais ayant vue et jardin sur Hyde-Park. Propriété d'agrément ;

Une maison dans le Strand, à côté de *Sommerset-House*. Évaluation : cinq mille livres ;

Une terre dans le Middlesex, pâturages, herbages et vergers. Évaluation : quarante mille livres ;

Une terre à Rochester, vaste forêt et bois de construction, affermée à l'amirauté de Chatam : dix mille livres;

Une terre à Gravesend, avec banc d'huîtres de six milles d'étendue, affermée à M. Loome, land-lord de Blake-Hall ;

Actions dans diverses compagnies d'assurances : dans les docks des deux Indes; dans les chemins de fer de Liverpool et de Douvres, dans les paquebots transatlantiques, dans les omnibus de la ligne de Saint-Paul à *Kinsington-Garden*, dans la Compagnie des Indes, dans les défrichements de l'Australie, dans toutes les spéculations agricoles de l'univers anglais.

Telle est, dit la mère noble, la fortune de M. Alban; il a vingt-deux ans et jouit d'une santé robuste, et il est beau comme tous les fils de bonne maison anglaise. Voilà votre époux si vous daignez l'accepter. Je ne vous cache pas que le généreux Alban m'a promis de se souvenir de moi si je réussis dans cette affaire, si honorable d'ailleurs pour tous.

Un vertige bouillonnait dans la tête de miss Debora, en lisant sur un papier officiel le relevé de cette fortune colossale, qui n'appartient qu'à l'Angleterre ou aux *Mille et une Nuits*. La jeune actrice demanda quelques jours de réflexion.

— Eh! madame! dit la mère noble, voilà l'impossi-

ble ! Si avant ce soir votre parti n'est pas pris, M. Alban part pour la France, où il espère vous oublier, car il lui serait trop cruel de mourir avec tant de jeunesse, de fortune et de santé. Vous savez, madame, que les Anglais riches ne font rien comme les autres hommes ; M. Alban est en ce moment, avec deux lords de ses amis, chez M. Geale, son notaire, et il vous attend là pour mettre sa fortune et sa vie à vos pieds, devant témoins. Le mariage sera célébré demain, à Sainte-Mary-le-Bone et à l'état civil. En prodiguant l'or, comme M. Alban sait le prodiguer, on brise à Londres tous les obstacles. Ce sera ainsi, ou ce ne sera pas. Il faut choisir, madame. Devant votre porte vous trouverez un carrosse du célèbre Milne, de Totennham-Rood ; c'est suspendu et doux comme un nuage. L'attelage est superbe. Voiture et chevaux sont à vous. Le cocher a ordre de vous conduire chez M. Geale, le notaire, à Chandos-street. On vous attend !

Le démon n'avait jamais inventé des tentations plus irrésistibles pour séduire une pauvre fille d'Ève. Un tourbillon de rêves d'or éclata devant les yeux de l'actrice, sa tête s'égara. Il ne s'agissait pas ici d'une pomme normande, comme dans l'Éden, il s'agissait de cueillir le Pérou sur la table d'un notaire. Le démon triompha. Quelques heures après tout était conclu. Dans l'intervalle le jeune Lively avait monté et descendu vingt fois l'escalier de l'actrice. Toujours personne, personne, personne. La femme de chambre n'avait qu'un mot désespérant à la bouche, et rien ensuite pour adoucir ce mot.

L'affiche du théâtre royal annonçait *relâche* par indisposition de miss Debora.

— Est-elle vraiment indisposée? demandait en pleurant Lively.

— Non, répondait sèchement la soubrette d'opéra.

Et Lively courait comme un fou, de Long-Acre aux arcades du théâtre Royal, de Hay-Market à Drury-Lane, de Charing-Cross à Temple-Bar; son œil fouillait au vol toutes les voitures nobles et roturières qui passaient devant lui; il ne voyait qu'un monde étranger et inconnu.

Miss Debora aimait, comme toutes les actrices, les promenades du déjeuner à *Sceptre and Crown* de Greenwich, surtout les jours où elle ne jouait pas. Après deux jours d'éclipse totale, un matin Lively était sur la grande arche du pont de Londres, et il regardait passer tous les paquebots qui descendaient à Greenwich ou à Blake-Hall. Tout à coup il aperçut un grand mouvement sur le quai de la Tour; au milieu d'un cortége de domestiques de toutes couleurs, un jeune homme et une jeune femme montaient sur un paquebot tout à fait dégarni de passagers dans toute la longueur du pont.

La jeune femme avait des allures, des poses et des gestes qui rappelaient... Oh! impossible! pensa Lively. Cependant il prit son binocle de théâtre, télescope qui ne quittait jamais la vaste poche de son *water-proof*, et il regarda la voyageuse du paquebot. Le binocle tomba dans la rivière, et Lively faillit le suivre du même élan.

C'était bien miss Debora! Il courut comme un daim au quai de la Tour, en serrant son poing droit comme s'il

eût tenu un stylet, et il arriva sur les dalles de l'embarcadère juste au moment où le paquebot *dérapait*, de sorte qu'il eut encore le temps de voir miss Debora et un jeune homme, entourés des rayons du bonheur, descendant tous deux la Tamise avec la rapidité d'une flèche.

Octave prit le verre d'eau parlementaire et but très-gravement.

— Vous vous arrêtez-là? dit la comtesse.

— Je m'arrête à la fin, madame.

— Où va ce paquebot? demanda Lively à un marin de service.

— C'est *l'Emerald;* il va à Calais, répondit froidement le marin.

Lively suivit d'un œil effaré la robe blanche de miss Debora tant qu'elle fut sur l'horizon ; puis il ne vit et n'entendit plus rien. Le sang, insurgé dans ses veines, troubla ses yeux et les ferma. Des hommes qui assistent souvent à ces sortes de scènes, sur le quai de la Tour, et qui en vivent, soutinrent Lively dans sa chute, prirent une carte de visite dans son portefeuille, et le ramenèrent chez lui dans un cabriolet *patent-safety*. A Londres tout est prévu, et toute chose est une profession.

Il y a, dans l'histoire céleste des amours terrestres, beaucoup d'étoiles qui ont filé à bien meilleur marché que celle-ci.

— Et que devint ce pauvre Lively après avoir vu filer son étoile et après son évanouissement?

— Il reprit ses sens, madame.

— Et il se consola?

— Non, madame, il ne s'est jamais consolé.

— Comment a-t-il donc fait?

— Il s'est marié; il n'a pas conservé près de sa compagne toute l'ardeur de sa jeunesse; mais cette ardeur est remplacée par une tendre mélancolie qui se manifeste, dans ses amicales promenades, par des réflexions incomprises. Ainsi, un soir, apercevant un de ces météores (cause de notre présent entretien), il disait tristement : Ne crois-tu pas voir un ange exilé du ciel, où il est aimé, descendre sur la terre, où il doit souffrir?

— Et avec qui s'est-il marié?

— Il s'est marié avec la fille d'un coutelier de Birmingham, et il est aujourd'hui père de sept garçons et de quatre filles, rue de *la Providence des Ouvriers*.

— Ainsi, malgré ces onze enfants, dit la comtesse, ce pauvre Lively ne s'est jamais consolé?

— Jamais, madame; il a juré d'être inconsolable jusqu'au tombeau. Quand je serai, madame, assez riche pour payer à un imprimeur les frais d'un volume, j'écrirai cette histoire et j'enverrai mon livre à Lively, coutelier à Birmingham; il le lira et se consolera peut-être.

— Comment! dit la comtesse, ce poétique Lively, ce professeur de langues hindoustaniques, ce brillant bachelier d'Oxford est coutelier aujourd'hui!

— Oui, madame, coutelier patenté, à l'enseigne du *Couteau de Debora.*

— Lequel couteau était un clou, s'il faut en croire la Bible, remarqua madame de Saverny.

— Madame, le texte hébreu a été fort mal traduit. Li-

vely n'a pas commis la faute des premiers traducteurs; selon lui, Debora aurait tué Sisara avec un couteau, ce qui est plus probable, un couteau de sacrificateur. Je serais assez porté moi-même à me rallier à cette opinion, qui d'ailleurs agite beaucoup les méthodistes du Lancastre en ce moment.

— Il y a vraiment de quoi! remarqua la jeune comtesse.

— Vous voyez, madame, que j'étudie mes histoires sous tous leurs aspects, afin de les rendre moins indignes de vous.

— Il est vrai que vous ne dédaignez aucun détail, monsieur Octave. Vous avez même étudié toutes les questions qui se rattachent à l'enseigne du coutelier, votre héros. On n'est pas plus scrupuleux.

L'heure matinale suspendit cette veillée ; la société se leva au signal de madame de Saverny, et chacun se retira dans son appartement.

Lorsque le cercle se constitua de nouveau, l'amiral, qui avait beaucoup voyagé et qui aimait le souvenir de ses voyages, raconta qu'il était mousse à bord du vaisseau *l'Endeavour* lorsque des savants furent envoyés aux îles de la Société pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil.

— On envoie les savants bien loin, dit madame de Saverny, pour leur faire observer quelque chose ! Est-ce qu'on ne découvrirait pas tout ce qu'on voudrait du haut de l'Observatoire de Paris ?

— Madame, dit Octave, les observatoires, dans les pays du Nord, sont des monuments honoraires. Le directeur de l'observatoire de Greenwich est aveugle depuis vingt-sept ans, et les affaires célestes de cet astronome n'en marchent pas plus mal. Dans le ciel de Londres les étoiles ne brillent que par leur absence. A Paris c'est beaucoup mieux, mais ce n'est pas encore tout à fait bien. Le prédécesseur de M. Arago fit un jour son premier voyage et se rendit à Toulon. Le premier soir de son arrivée il fut fêté à l'Hôtel-de-Ville, et, comme il ouvrait une fenêtre pour se donner de l'air, il

aperçut un astre énorme et d'un éclat très-vif qui se levait sur le pic de Coudon.

— Ciel ! s'écria-t-il, comme un acteur dans un vaudeville ou un drame, — ciel ! qu'est-ce que cela ?

Un domestique lui répondit :

— Monsieur, c'est la lune.

— Ah ! ah ! dit l'astronome, c'est la lune ? Je la connaissais de réputation, mais je suis enchanté d'être venu à Toulon pour la voir.

— Voilà, par exemple, dit la comtesse, un paradoxe céleste comme jamais n'en écrivirent Théophile Gautier, Karr, Gozlan et Méry ! Vous osez soutenir qu'un directeur de l'Observatoire parisien ne connaissait la lune que de réputation !

— Le fait est vrai, madame ; il se rapporte à une singulière époque, dont la date et les phénomènes sont consignés dans les archives du Bureau des longitudes. Pendant vingt années le climat de Paris fut constamment pluvieux, et le ciel des nuits toujours ou presque toujours voilé de nuages. Certainement, dans ce long intervalle, la lune a bien pu se montrer quelquefois, même dans son plein ; mais quelle lune, bon Dieu ! quelle lune ! si vous la comparez à cet astre magnifique, à ce soleil de la nuit, qui brille dans les pays méridionaux ! Vous voyez que mon paradoxe, madame, est une simple vérité. J'ai malheureusement le tort d'avoir quelquefois raison, aussi vous ne m'épargnez pas ; mais je persévérerai dans mes doctrines.

— Persévérez, monsieur Octave.

— C'est surtout à cause des climats qu'on a classé certaines étoiles dans la catégorie des *nébuleuses*. En Angleterre cette différence n'existe pas. Toutes les étoiles anglaises sont nébuleuses; il faut donc, pour faire une observation astronomique dans ce pays, envoyer un vaisseau à quatre mille lieues, sur un parage de l'océan du Sud. C'est le voyage que nous a conté tout à l'heure notre brave amiral, qui était mousse en ce temps-là...

— Et je voudrais bien l'être encore! dit l'amiral.

— Je crois bien, dit la comtesse; vous auriez l'espoir de devenir amiral, et vous ne l'avez plus.

— Madame, pour gagner le grade d'amiral il faut perdre sa jeunesse; y a-t-il bénéfice pour moi?

— L'âge n'existe pas amiral; il n'y a pas d'âge. Il n'y a que des imbéciles qui soient vieux.

— Cela est très-vrai, surtout à Paris, remarqua Octave, où les centenaires abondent et louent des stalles à l'Opéra; et, à ce propos, je vous citerai quatre vers qui se rattachent à l'astronomie. Nous avons parlé de la lune, parlons un peu du soleil, pour ne pas faire de jaloux là-haut.

Quand le soleil arrive au bout de sa carrière,
L'éclat de ses rayons ne s'est point affaibli;
On est vieux à vingt ans quand on cesse de plaire,
Et qui plaît à cent ans meurt sans avoir vieilli.

— Celui qui a écrit ces quatre vers, dit la comtesse, a fait une bonne action... Mais, monsieur Octave, le so-

leil et la lune ne doivent pas vous faire oublier les *étoiles nébuleuses*.

— J'adore les entretiens décousus, madame; vous remarquerez que je m'écarte souvent du sujet de ma narration, mais je reviens toujours à mes... étoiles. M. de Humboldt a parlé en détail, dans son *Cosmos*, des nébuleuses; Dieu me garde d'en parler après lui!

— Oh! vous en parlerez, monsieur, dit la comtesse. Personne ici n'a lu *Cosmos*. Personne, d'ailleurs, ne lit la science trop sérieuse; ceux qui prétendent la lire veulent devenir sous-préfets.

— Madame, il ne m'est pas permis de juger votre théorie. Je suis grave par nature, comme tous les savants; j'ai lu *Cosmos*, et je ne vise à aucun emploi public. Vous voulez que je parle des *nébuleuses* après M. de Humboldt; eh bien! je tâcherai de concilier ce que je dois à vos ordres et ce que je dois à mon respect pour les maîtres de la science. Je vais parler des *étoiles nébuleuses;* vous savez déjà, madame, par mes théories, exposées dans nos précédents entretiens, que la terre copie toujours le ciel.

— Nous le savons, monsieur le savant. Aussi parlez-nous vite des *nébuleuses* terrestres.

LES ÉTOILES NÉBULEUSES

Il y avait ce soir-là, chez un banquier, une conversation dans le genre que voici :

— Un observateur. — C'est une famille que j'ai beaucoup connue. Le père et la mère sont morts. Les trois filles ont eu un beau partage de succession. Elise, l'aînée, est brune...

— Un veuf, à gilet blanc. — Elise n'est pas brune ; quand elle était petite fille elle venait chez moi, rue Ribouté, elle était blonde.

— L'observateur. — On devient brun avec l'âge. J'ai été blond, moi, comme le berger Pâris de David.

— Une dame nerveuse. — C'est juste.

— L'observateur. — C'est Marguerite, la seconde, qui est blonde, et Rosalie, la troisième, est...

— Quelqu'un. — Rousse.

— L'observateur. — Vous avez dit le mot.

— Un ancien procureur du roi. — J'ai connu mademoiselle Rosalie Plantin ; elle prenait des leçons de chant avec ma petite nièce Betty, et je puis vous affirmer qu'elle n'est pas rousse. Au contraire.

— L'observateur. — Voulez-vous faire un pari, monsieur?

— L'ancien procureur du roi. — Je ne parie jamais.

— L'observateur. — Au reste, elles sont toutes trois fort jolies.

— Le gilet blanc. — Oh! elles n'auraient pas inventé Vénus à elles trois!

— L'observateur. — Qu'entendez-vous par cette métaphore?

— Le gilet blanc. — J'entends qu'elles sont... laides. Tranchons le mot.

— L'observateur. — Les demoiselles Plantin laides! Le jour que vous les avez vues on ne vous avait pas encore fait l'opération de la cataracte.

Eclat de rire général. Le gilet blanc rougit et se recueille pour préparer une épigramme.

— La dame nerveuse. — Au reste, qu'importe la beauté? Elles sont, dit-on, fort sages, et la sagesse est la plus belle des beautés.

— Quelqu'un. — Sages, sages! Ce n'est pas ce que tout le monde dit.

— L'ancien procureur du roi. — Ah!

— Quelqu'un. — On a beaucoup parlé d'un lieutenant de hussards en garnison à Nevers.

— La dame nerveuse. — Les demoiselles Plantin n'ont jamais mis le pied à Nevers.

— Quelqu'un. — En 1846...

— La dame nerveuse. — Jamais, monsieur.

— Quelqu'un. — Alors, c'est à Moulins.

— LA DAME NERVEUSE. — Ni à Moulins.

— L'ANCIEN PROCUREUR DU ROI. — Cependant...

— L'OBSERVATEUR. — Il y a, en effet, quelques histoires sur Marguerite, mais il ne s'agissait pas d'un lieutenant de hussards.

— QUELQU'UN. — Je n'ai pas parlé de Marguerite...

— L'OBSERVATEUR. — Ah! c'est autre chose! On disait que Marguerite s'était enlevée trois jours avec un ingénieur du chemin de fer du Centre... J'ai connu l'ingénieur: il a été destitué.

— LA DAME NERVEUSE. — Destitué pour avoir enlevé Marguerite?

— L'OBSERVATEUR. — Non, pour avoir manqué un aqueduc; mais il paraît que le ministre a choisi ce prétexte.

— L'ANCIEN PROCUREUR DU ROI. — Diable!

— LA DAME NERVEUSE. — Au moins, mademoiselle Élise, l'aînée, trouve grâce devant vous...

— QUELQU'UN. — Eh! eh!

— L'ANCIEN PROCUREUR DU ROI. — Comment! eh?

— QUELQU'UN. — J'ai au Trésor un ami, un fort joli garçon, qui m'a montré vingt lettres d'Élise. Voilà.

— LA DAME NERVEUSE. — Votre ami est un fat.

— UN MONSIEUR QUI PARLE PEU. — Les femmes aiment les fats.

— LA DAME NERVEUSE. — Les comédiennes.

— QUELQU'UN. — Oh! si je pouvais parler!

— LA DAME NERVEUSE. — Il me semble que vous ne vous gênez guère.

— QUELQU'UN. — Non, je me tais.

— La dame nerveuse. — Vous auriez dû commencer ainsi.

— L'ancien procureur du roi. — Voyons.

— Quelqu'un. — Oh! non! madame me traiterait de fat.

— La dame nerveuse. — Maintenant il va nous faire croire qu'il a des révélations personnelles à faire sur les sœurs Plantin!

— Quelqu'un. — Je me tais.

— L'observateur. — Voici ce qu'on peut dire...

— L'ancien procureur du roi. — Oui.

— L'observateur. — On peut dire que ces trois jeunes personnes affichent un luxe de toilette qui ruinerait trois banquiers.

— La dame nerveuse. — J'ai rencontré aux Tuileries, hier dimanche, Élise et Marguerite. Élise avait une robe blanche de mousseline et un chapeau de paille cousue, sans la moindre fleur. Marguerite portait la même robe que sa sœur, et un chapeau de quinze francs, acheté à la galerie Vivienne, prix fixe. Voilà leur luxe de toilette.

— L'observateur. — Je les ai vues en loge au Vaudeville, mardi soir; elles étalaient des mantilles de dentelle noire de six cents francs, des bracelets ornés de brillants, des boucles d'oreilles en pierres blanches et des chapeaux à marabout.

— Quelqu'un. — C'est vrai, je les ai vues aussi ce même soir.

— L'ancien procureur du roi. — Peste!

— Un monsieur qui parle peu. — C'est décisif!

— LA DAME NERVEUSE. — Il n'y a rien là de décisif! Ces messieurs peuvent se tromper.

— QUELQU'UN. — Ah! ceci est fort! Je leur ai offert des glaces chez Durand, à la sortie du théâtre.

— L'ANCIEN PROCUREUR DU ROI. — Bon!

— L'OBSERVATEUR. — Il est impossible de se tromper avec les demoiselles Plantin; elles ont une taille si majestueuse et des proportions de corps si exubérantes qu'un myope les distinguerait du Pont-Neuf sur les tours Notre-Dame.

— LA DAME NERVEUSE. — Les sœurs Plantin sont plus petites que moi, et ma taille est au-dessous de la moyenne.

— LE GILET BLANC. — Oh! ceci est l'exacte vérité.

— L'ANCIEN PROCUREUR DU ROI. — Bah!

— L'OBSERVATEUR.—Madame, si vous étiez un homme...

— L'ANCIEN PROCUREUR DU ROI. — Allons! allons!

— LA DAME NERVEUSE. — Messieurs, je vous souhaite le bonsoir; après cette phrase, digne du dernier des Vandales, je me dois à moi-même de quitter ce salon.

Octave but un verre d'eau sucrée et respira.

— Vraiment, monsieur Octave, dit la comtesse, vous êtes l'historien le plus grave du monde. Il est impossible de parler avec un plus admirable sérieux. Cette fois j'ai attendu le verre d'eau sucrée pour vous interrompre. Maintenant, dites-moi, monsieur Octave, croyez-vous avoir fait concurrence à M. de Humboldt en traitant la science sur ce ton?

— Madame, dit Octave, j'ai mis tous mes scrupules à l'écart pour vous être agréable, et je crois n'avoir rien

dit qui puisse déplaire à M. de Humboldt, à l'auteur de *Cosmos*.

— Je crois bien, dit la comtesse avec un éclat de rire; si vous ne faites jamais de la science qu'avec ce style, M. de Humboldt ne vous intentera jamais de procès en contrefaçon. Au surplus, je voudrais savoir ce que sont devenues vos *Étoiles nébuleuses* au milieu de cette conversation entre un procureur du roi et un gilet blanc.

— Franchement, madame, je vous prie de me dire si vous n'avez jamais entendu, de par le monde, toutes ces phrases ou les équivalentes, lorsqu'on se livre à ce qu'on appelle les *charmes de la conversation?*

— Eh bien! quand cela serait?

— Bon! vous admettez que cela est... Ne trouvez-vous pas mon récit plus sérieux, plus grave que le traité des hiéroglyphes de Warburton?

— Au fond, cela est encore vrai, monsieur.

— Faites le plus beau des discours, madame, sur la médisance et la calomnie: on vous écoutera complaisamment, avec distraction, selon l'usage des auditeurs d'homélies; on s'endormira intérieurement: tout sermon domine un dortoir; tandis que vous m'avez tous écouté, j'ose dire, avec un intérêt soutenu, pendant que j'avais l'air de raconter des folies.

— Mon Dieu! vous avez raison, monsieur Octave; je vais même vous faire une concession: votre narration est bien plus que grave, elle est lugubre; rien n'est plus triste qu'une bonne comédie vraie; ainsi passons sur ce

point. Seulement je redemande mes *Étoiles nébuleuses*, qui se sont éclipsées dans tout ceci.

— Non, madame, elles n'ont pas cessé de se montrer à l'horizon.

— Ah! j'attends un commentaire.

— Le voici, madame. J'assistais à cette conversation chez ce banquier, qui m'invite à son thé parce que j'ai un billet de deux cent cinquante francs placé dans sa maison au quatre et demi. Vous comprenez, madame, que je me suis bien gardé d'intervenir par un monosyllabe quelconque dans leur discussion sur les sœurs Plantin. A côté de moi j'avais un homme muet et grave, et je lui dis à voix très-basse :

— Pouvez-vous me donner maintenant une idée véritable du caractère, des mœurs, de la figure, de la taille et de la couleur des cheveux de ces trois filles, qui viennent d'être agités sur le tapis de la conversation ?

— Cela me serait bien difficile, me répondit mon voisin.

— A moi, cela me serait impossible, lui dis-je ; au reste, c'est toujours ce qui m'arrive quand j'entends le monde causer sur des femmes que je ne connais pas. Mademoiselle Élise est-elle brune ou blonde, vertueuse ou leste, petite ou grande, laide ou jolie ? Voilà une heure que ces graves questions sont traitées par des gens qui la connaissent, et il nous serait impossible de nous faire, malgré cela, une juste idée de cette personne et de ses sœurs. Il y a pourtant des gens qui, sur la foi d'une histoire, vous feront le portrait physique et moral de Romulus et de la reine de Saba.

— Alors, me dit mon voisin, vous seriez embarrassé de classer nos trois sœurs Plantin dans une catégorie quelconque.

— Non, lui répondis-je, je les classerais comme on doit classer toutes les femmes dont les salons s'entretiennent... Ainsi ne vous semble-t-il pas qu'on vous a parlé d'une quantité de nuages de forme humaine qu'avec un peu d'imagination vous modifiez à volonté? Pour moi les demoiselles Plantin me représentent un groupe nuageux et céleste, qui me plaît surtout par son indécision, et je serais bien heureux de trouver un télescope qui aurait le pouvoir de me rapprocher d'elles; mais, en attendant, je les classerai dans la série des *étoiles nébuleuses.*

— Vous êtes astronome, monsieur, remarqua mon voisin.

— Astronome de la terre, lui dis-je; j'économise les télescopes et les rhumes de cerveau.

— Nous sommes donc toutes, dans notre sexe, plus ou moins nébuleuses? dit madame la comtesse de Castel-Blanca.

— Oui, madame, comme tout ce qui est digne de briller au ciel.

— Ah! voilà un madrigal du dix-huitième siècle en prose, monsieur Octave; vous vous efféminez.

— Je vous remercie, madame, dit Octave en s'inclinant.

— Vraiment, monsieur, ces rapports qui existent entre la terre et le ciel sont très-curieux à observer.

— Madame, j'aime mieux ce système que celui dont parle Fontenelle.

— Quel système ?

— Ce système prétend que nous avons des correspondants dans la lune...

— Par la petite poste ?

— Non, madame, des correspondants d'une autre façon. Ainsi, à l'heure présente, il y a, dans un coin de la campagne grenadine de la lune, un cercle nocturne absolument composé comme le nôtre, qui fait et dit les mêmes choses qui se font et se disent ici.

— Ah ! voilà un système fort amusant, mais difficile à démontrer. J'aime mieux votre système des étoiles ; il est plus raisonnable, il est même consolant.

— Maintenant, madame, que mon système a votre approbation, je vais vous soumettre un problème astronomique.

— Celui qui vous préoccupait l'autre soir ?

— Oui, madame.

— Ah ! voyons le problème astronomique.

— Honorez-moi de votre attention, madame.

— Je vous l'accorde.

— Et puis nous accorderons tous les nôtres à l'amiral, qui nous doit une histoire pour nous avoir dit qu'il était mousse à bord de *l'Endeavour*.

UN PROBLÈME ASTRONOMIQUE

— Quelques jours avant de partir pour l'Espagne, poursuivit Octave, j'étais étendu mollement sur le gazon dans le parc du château de Marnes.

— Que faisiez-vous donc là sur ce gazon?

— Je rêvais, madame.

— En plein jour?

— Sans doute, madame; je n'ai jamais le temps de rêver la nuit, puisque nous causons de neuf heures du soir à quatre heures du matin. Il faut donc réparer le temps perdu. Je rêvais donc, mais je ne dormais pas. Un bruit de pas se fit entendre auprès de moi. Je restai immobile par discrétion

— Ou par indiscrétion....

— Comme vous voudrez, madame. Et je vis, du coin de l'œil, deux jeunes femmes, qui s'assirent sur un banc vert de la fabrique de Godillot. Ces belles promeneuses se croyaient seules, et je me gardai bien de les détromper.

— Quelle discrétion!

— Madame, c'était une étude d'étoiles nébuleuses; la science excuse tout. Je poursuis.

L'une d'elles, la plus âgée, si l'on peut appeler âgée une femme de trente-six ans, la fleur de la vie, dit à l'autre :

— Mon ange, je ne puis te faire les mêmes confidences, moi ; j'ai toujours vécu dans le bonheur, toujours. C'est prétentieux, j'en conviens, mais que veux-tu? c'est ainsi. Trois ans après mon mariage, Augustin partit pour Londres avec une mission du gouvernement. Sainte-Colombe vint tout de suite me faire la cour....

— Sainte-Colombe ! l'ami intime de ton mari? interrompit l'autre.

— L'ami intime, n'est-ce pas l'usage? Est-ce qu'un autre eût osé se présenter? Je ne voulus pas repousser violemment, comme une bourgeoise, les odieuses prétentions de Sainte-Colombe. J'affectai un badinage continuel, jusqu'au retour de mon mari. Je ne voulus rien prendre au sérieux, tel fut mon premier danger. Le second fut plus grave. Augustin demandait un consulat. Le ministre répondait comme répond un ministre, par un silence obstiné. Mon mari me conseilla étourdiment de faire une démarche pour lui. Je fis cinq démarches; à la dernière, le ministre, qui était un homme grave, me fit des sourires charmants ; il me prit la main et me demanda si j'accompagnerais mon mari. Sa voix se troubla; il bégaya quelques fadeurs de vieux roué.... Bref, mon mari n'obtint pas le consulat.

— Passons au troisième danger, dit l'amie.

— Le troisième est encore plus grave. Il s'agit d'un baryton, et d'un baryton aristocrate, âgé de vingt-quatre

ans. Il chantait *Vien in Roma, vien o Cara!* de Bellini, avec une voix! mais une voix!.... Oh! mes oreilles brûlent encore à ce souvenir! Il passa toute la saison au château.... Mon mari me reprochait toujours de le traiter froidement. Tu connais les maris.... Je le traitai froidement jusqu'à son départ pour Turin.

— Y a-t-il un quatrième danger? demanda l'amie.

— Il y en a plus de cent! mais je te passe sous silence les résistances faciles, les amoureux de cinquante ans, les jolis garçons à tête de coiffeur, les députés ministériels, les provinciaux chercheurs de triomphes parisiens, les ténors qui reçoivent des billets doux de duchesses, les beaux hommes qui n'ont jamais rencontré de vertus... Enfin, j'omets les rencontres indifférentes, je ne te cite que les dangers sérieux.

— Il est clair qu'on n'en finirait pas avec les autres.

— C'est juste! Voici donc le quatrième....

— Toujours plus grave, n'est-ce pas?

— Comme de raison. Plus nous avançons sur la pente du mariage, plus le sol est glissant. Augustin fut envoyé, en 1840, à Alexandrie, pour étudier la question d'Orient.

— Quelle est cette question?

— Oh! une de ces niaiseries que les hommes sérieux inventent pour s'amuser à gagner leurs appointements... Je voulais accompagner mon mari, il refusa ma proposition. « J'ai des déserts à traverser, me dit-il; on voyage en caravane, à cheval sur des dromadaires; reste à Paris. » Je restai.... Un auteur me rencontra dans un

salon et devint amoureux de moi... Un auteur célèbre...

— Oh ! j'entends bien.

— Il était charmant ! Un homme superbe ; trente ans au plus, brun, cheveux noirs, yeux de flamme, regard de poëte : il parlait comme un héros de roman, il chantait comme le prince Belgioso.... J'avais un portrait de mon mari, un chef-d'œuvre de madame de Mirbel ; j'eus une idée : je pris ce médaillon et je le portai nuit et jour sur moi, comme on porte un sachet de camphre en temps d'épidémie pour se préserver de la contagion....

— Et le camphre réussit-il ? demanda l'amie.

— Complétement. Augustin revint à Paris. Il n'avait rien étudié du tout, selon l'usage de ceux que le ministre envoie pour étudier. Avec quelle joie je revis mon mari ! Lui ne comprit pas tout ce qu'il y avait au fond de cette joie !

— Passons au cinquième danger.

— Oui, ma chère ange, il y en a eu un cinquième....

— Et toujours plus grave que...?

— Que les autres ; c'est dans l'ordre.... Ce cinquième danger était représenté par un beau jeune homme, pâle, triste, pulmonaire, coiffé en saule pleureur, et faisant des vers comme Millevoye. Il me regardait avec des yeux d'une expression adorable, où la vie de la jeunesse luttait avec la mort du vieillard. Mon mari avait pour ce jeune homme une affection fraternelle. Il faut te dire que mon mari a toujours eu un penchant énorme pour mes amoureux....

— Le mien aussi, ma bonne !

— Ah! le tien aussi! j'en suis bien aise.... Ce cinquième devenait tous les jours plus dangereux. Il composait des vers sur les lacs et les feuilles flétries, qu'il récitait avec une voix émouvante, et cette voix me poursuivait même dans mon sommeil. Il me dédia sa mélodie, *le Vent d'automne*, musique d'Alfred Quidant; un grand prix du Conservatoire vint la chanter chez moi, à une soirée spéciale. Tout le monde pleurait, je me sentais perdue. Heureusement mon mari avait toujours été bon pour moi, et bon sans y songer, sans préméditation aucune, tout naturellement. Quand une infidélité n'est pas une juste vengeance, c'est le plus odieux des crimes. Je m'arrêtai sur la limite qui ne doit pas être franchie. Le jeune homme est parti pour la Suisse avec un médecin; il s'cst fixé à Berne, où probablement il se mariera.

La conversation continua ainsi. Elle lui parla d'un sixième danger, un peintre du plus grand mérite, qui lui envoya son portrait qu'il avait fait d'elle pendant une représentation à l'Opéra, et dont la loge se transformait en une étoile brillante et fantasmagorique. Le dénouement de ce sixième danger fut le même que pour les précédents.

— Voilà mon problème astronomique posé, dit Octave à madame de Saverny; devinez l'énigme.

— Ce n'est pas difficile, monsieur. Votre femme fidèle est la plus belle des étoiles : c'est l'*étoile fixe*.

— Bravo! madame; je vais me précipiter, comme le sphinx, du haut du mont Cythéron.

— Ne vous précipitez pas ; Œdipe n'exige pas ce sacrifice.

— Rassurez-vous, madame, je ne tomberai que dans mon lit, car voici bientôt le jour ; et si le soleil me trouvait ici, je serais assez vil courtisan pour lui faire ma cour et lui sacrifier mon sommeil.

— Dieu nous préserve de ce malheur ! monsieur Octave ; nous voulons vous entendre encore la prochaine nuit. Employez donc votre jour selon notre coutume d'été.

Le soir suivant, M. Octave de Nizier ne se trouvait pas au rendez-vous du cercle de Saverny. L'amiral profita de cette absence, qui lui laissait la royauté de la conversation, et raconta toutes les aventures dont il avait été le témoin ou le héros à Éaeïnomove et à Tavaï-Poennamou, les deux îles de la Nouvelle-Zélande que sépare le détroit de Cook.

On regarda beaucoup les étoiles pendant le récit de l'amiral. Il s'en aperçut, et, changeant brusquement le sujet de ses narrations, il raconta ce qui suit :

ROSAIRE ET RELIQUAIRE

Boy le Syracusain a été le plus fameux joueur d'échecs de son temps; le matin même de la bataille de Lépante, il gagna trois superbes parties à don Juan d'Autriche, à bord du vaisseau amiral.

Le pape Grégoire XIII, qui aimait beaucoup le jeu des échecs, reçut, en 1573, deux ans après la bataille de Lépante, Boy le Syracusain dans son palais du Quirinal; il le combla d'honneurs et lui offrit même le chapeau rouge, pour lui prouver l'estime qu'il portait au génie des hautes combinaisons. Boy refusa ce dernier honneur, parce qu'en acceptant il était forcé de renoncer à sa vie vagabonde et glorieuse de prince des échecs, *principe degli scacchi*.

Da Ponte, qui était doge de Venise, en 1578, traita magnifiquement Boy le Syracusain et lui offrit un appartement dans son palais; mais l'illustre artiste refusa encore cette hospitalité superbe, pour avoir la liberté d'aller jouer en public sous les arcades de la place Saint-Marc, où il recevait chaque jour de véritables ovations,

après ces victoires obtenues sur les plus renommés joueurs d'échecs de ce merveilleux temps.

Un jour le prince Venieri, d'une haute famille de Venise, jeune homme accompli, passa sur la place Saint-Marc, et s'arrêta comme un simple curieux pour suivre un *gambito*, admirablement défendu par Boy le Syracusain. Boy triompha, selon son habitude; il luttait contre un joueur calabrais du plus haut renom.

— Ce n'est pas moi qui aurais perdu cette partie! — dit le prince Venieri, avec un accent très-malin.

Boy de Syracuse leva la tête, pour découvrir dans le groupe l'audacieux personnage qui venait de tenir ce propos, et il vit un jeune homme de vingt-cinq ans, de très-bonne mine, avec une taille élégante finement serrée dans un riche pourpoint de brocart vénitien.

— Ah! — dit le Syracusain, en secouant la tête d'un air d'ironie; le jeune seigneur que voilà n'aurait pas perdu cette partie....

— Non, certes! dit le prince.

— Votre Seigneurie a donc fait ses preuves en champ clos d'échiquier? — demanda le Syracusain.

— Que vous importe? Je crois toujours en savoir assez pour vous donner des leçons.

— A moi! dit Boy.

Le prince mit son poing droit sur la hanche, et fit un signe affirmatif. La place Saint-Marc retentit d'un éclat de rire foudroyant.

— Ah! ils rient tous! — dit le prince d'un ton sé-

rieux. — Eh bien ! j'ai lancé mon défi au Syracusain; sera-t-il relevé?

— Placez-vous là, mon ami, — dit le Syracusain, en désignant l'autre côté de l'échiquier.

Le prince déposa son épée et sa toque sur les dalles, s'assit en face du Syracusain, et rangea ses pièces avec beaucoup de dextérité. On fit cercle autour des deux joueurs, et la partie commença par un *gambito*, immortalisé depuis par Lolli. Aux premiers coups, le Syracusain comprit que son adversaire était redoutable; le jeu du prince était hardi, leste et vigoureusement agressif. Boy fit des prodiges, mais il fut accablé par un mat imprévu, et demeura muet et immobile, le front appuyé sur ses mains, comme si la foudre fût tombée sur lui avec l'échec suprême et victorieux.

Les assistants étaient consternés. Le Syracusain releva la tête et dit avec calme :

— C'est une surprise !

Le cercle fit écho, et on murmura sur toute la place Saint-Marc :

— C'est une surprise !

— A la bonne heure ! dit le prince en souriant, — c'est une surprise; recommençons.

Les deux adversaires replacèrent leurs pièces. On recommença. Cette fois le combat fut moins long; Boy le Syracusain reçut, après le quatorzième coup, un échec à brûle-pourpoint, qui faillit le renverser sur les marbres de la place. Les spectateurs applaudirent comme dans un amphithéâtre.

— Voilà une étrange chose! — dit le Syracusain en regardant fixement son adversaire. — Y a-t-il longtemps que Votre Seigneurie joue aux échecs?

— Que vous importe? répondit le prince, avec un sourire singulier.

— Eh bien! — poursuivit Boy, en frappant du poing l'échiquier, — cette fois, je mets un enjeu de cent ducats; acceptez-vous?

— Va pour cent ducats! — dit le prince.

Il appela son page, lui donna ordre d'ouvrir son escarcelle et d'en retirer cent ducats.

—Les enjeux placés, on engagea la troisième partie, qui se termina aussi fatalement pour Boy le Syracusain.

Le prince prit les cent ducats et les distribua aux pauvres paralytiques qui buvaient le soleil sur la place Saint-Marc. La place retentissait d'acclamations. Le peuple qui adorait Boy le Syracusain, l'abandonna subitement après cette triple défaite, et accompagna jusqu'à sa gondole le prince victorieux, en l'accablant de sonnets improvisés. Cette grande journée mit le prince Venieri à la mode, et il ne fut plus question que de lui dans tout Venise. Chacun voulait connaître ou citer quelques traits de la vie de ce jeune et brillant seigneur, qui venait de conquérir, à Venise, le sceptre de l'échiquier, ce qui, à cette époque, était une gloire au-dessus de toutes les gloires. Or voici ce qu'on apprit généralement sur le compte du prince Venieri.

C'était l'Alcibiade de Venise; il était encore plus terrible et redoutable au jeu de l'amour qu'au jeu des échecs.

Une femme attaquée par lui était une femme perdue ; impossible de résister à ses invincibles séductions. Les pères, les maris, les amants, les tuteurs redoutaient le prince Venieri, et désespéraient d'une vertu domestique et de l'honneur d'un gynécée ; dès que le prince venait passer, en gondole, sous un balcon, en chantant les strophes d'Erminia de Torquato, avec accompagnement de mandoline, quelques jours après, il y avait une victime de plus à ajouter au martyrologe vénitien des amours.

Le prince Venieri passait, comme un triomphateur, devant la porte des cinquante-deux églises de Venise, à l'issue des dernières messes, lorque les plus jolies femmes sortaient, le front parfumé d'encens et radieux de piété. La séduction les attendait au parvis. Si une d'elles osait lever les yeux, elle voyait le prince se pavanant au soleil, dans toute sa grâce italienne, comme un divin portrait du Tintoret ou de Véronèse ; le regard qui l'avait vu une fois voulait le revoir toute la vie. et c'en était fait de la plus austère des vertus.

Un jour, la belle et jeune Fiorina Minente sortait de l'église Saint-Marc, le 15 du mois d'août. La fête religieuse avait été superbe ; vingt marins de la galère amirale portaient sur un brancard la statue triomphante de la Vierge, sur la place ; le peuple semait de lis, de roses et de genêts d'or les grandes dalles ; les cloches carillonnaient dans les airs ; les pavillons et les flammes des navires semblaient rire dans l'air, et l'*Ave, maris stella*, chanté par de jeunes filles, attendrissait les yeux et les cœurs.

Le prince ne voyait dans cette fête qu'une occasion de

poursuivre le cours de ses galanteries amoureuses ; il vit Fiorina Minente, et il se promit bien de la rendre amoureuse de lui. Fiorina était d'une bonne famille ; et le palais de son père touchait par un de ses angles au Rialto. Deux hommes d'armes suivaient Fiorina, et l'accompagnaient jusqu'à sa gondole, où elle s'embarqua lestement avec eux.

Le prince Venieri parut, et se montra sur le quai dans sa pose ordinaire de triomphateur avant le combat. Fiorina le vit et baissa les yeux ; mais elle les baissa trop tard ; elle l'avait vu !

Dès ce moment, le repos fut perdu pour la pauvre Fiorina ; elle avait beau vouloir éloigner de son souvenir l'image du jeune prince ; à force de vouloir oublier, elle se souvenait !

Le prince était sans cesse présent au souvenir de la jeune fille ; beau, charmant, gracieux, avec des cheveux noirs à reflets de pourpre ; des yeux de velours, inextinguibles foyers d'étincelles ; un teint frais et brun ; des lèvres charmantes, des dents d'ivoire toujours révélées par le sourire ; une moustache fine comme l'arc le plus délié. Quant à son costume, il aurait pu servir de modèle à Paul de Vérone, pour la Noce de Cana.

Selon l'usage admis pour ses conquêtes, le prince Venieri passait tous les soirs, en gondole, devant le balcon de Fiorina, et chantait ses éternelles strophes d'Erminia, et avec une voix qui allait au cœur par le chemin le plus direct. Fiorina soulevait alors imprudemment la persienne verte du balcon et promenait l'arrosoir sur des fleurs ;

prétexte innocent, qui, à force de se renouveler à la même heure, n'était plus un prétexte, mais un aveu.

Un soir, Fiorina écoutait une conversation établie entre deux femmes, et le nom du prince ayant été prononcé, elle prêta mieux l'oreille encore, et ce qu'elle entendit lui donna la terreur.

Les deux femmes traçaient du jeune prince un horrible portrait; on racontait toutes ses aventures lamentables; on citait les noms de ses plus célèbres victimes; on ajoutait même que le doge Da Ponte songeait sérieusement à exiler le prince, vrai fléau du beau sexe vénitien, mais que cette mesure arbitraire était sans cesse ajournée, parce que Venise comptait des Venieri dans ses doges; ce qui prouve que, même à cette époque républicaine, l'égalité n'avait pas une signification absolue, et que les grands étaient toujours supérieurs aux petits.

Fiorina se vit perdue, car elle aimait le prince, et elle prévoyait bien qu'elle serait faible aussi, comme tant d'autres Vénitiennes dont elle venait d'entendre les noms. Elle songeait toujours à cette belle fête religieuse, où elle avait vu, pour la première fois, le prince; c'était, disait-elle à chaque instant, le 15 du mois d'août!

Quel beau jour! quelle date sainte! Oh! — ajoutait-elle, — il est impossible qu'une faute, qu'un égarement, qu'un crime prennent leur origine dans une date si belle, dans un si beau jour! Et elle regardait le rosaire qui avait été béni, ce jour-là même, avec des millions d'autres rosaires, dans la chapelle de la Vierge, à l'église Saint-Marc.

Cela lui inspira une idée qui ranima son courage et lui donna de l'espoir.

Elle appela ses deux hommes d'armes, fit parer sa gondole, et se rendit à l'église Saint-Marc, pour y égrener les douze dizaines de son rosaire dans la chapelle de la Vierge, cette sainte gardienne des chancelantes vertus. Le rosaire dit, elle se releva sereine et regagna le palais de son père, avec l'intention de revenir le lendemain et jours suivants à l'église de Saint-Marc.

Ce soir-là même, la mandoline bien connue se fit entendre devant le Rialto, et la voix accoutumée entonna les strophes pastorales de Torquato. Fiorina ne pouvait pas se flatter de reconquérir sa raison et sa vie calme, après un seul rosaire; on ne se guérit pas, en un jour, d'une infirmité quelconque, surtout quand elle est ancienne; aussi la jeune fille n'eut pas la force de laisser languir les fleurs de sa fenêtre; elle prit l'arrosoir, et tout en humectant de rosée, comme la déesse de l'aurore, son jardin aérien, elle lança au prince un long regard.

L'arrosoir faillit s'échapper de ses mains; elle reconnut à peine le brillant prince de la veille; Venieri était pâle comme un spectre; ses cheveux avaient perdu leur belle teinte, ses yeux avaient perdu leurs flammes, ses lèvres avaient perdu leur incarnat savoureux; ses habits mêmes ressemblaient à des haillons de prince ruiné. Pourtant il n'y avait pas moyen de faire une erreur sur l'identité du personnage; c'était bien toujours le prince Venieri; c'était bien sa gondole; le pavillon faisait flotter

à l'air du soir l'écusson de famille : *trois coquilles d'argent sur un champ d'azur*.

Le lendemain, Fiorina, beaucoup moins éprise de Venieri, se rendit néanmoins à la chapelle de Saint-Marc, pour réciter son rosaire, et comme elle se levait pour traverser la vaste nef de l'église, elle aperçut, devant un pilier, le prince Venieri debout et son œil fixé sur elle. Cette fois, il fut impossible de croire qu'elle était abusée par la distance; Fiorinà passait trop près du prince pour faire une erreur d'optique. Décidément, Venieri avait tout perdu en quelques jours; sa beauté, sa grâce, sa distinction, son riche costume n'existaient plus, il ne restait à ce prince que son nom.

Un amour jeune de jeune fille ne résiste pas à pareille métamorphose; on aime un inconnu parce qu'il est beau et charmant; mais si, par un accident quelconque, cet inconnu cesse d'être charmant et beau, il est très-facile de ne plus l'aimer.

Le soir même, le prince Venieri vint chanter sa bucolique du Tasse sous le balcon du palais de Fiorina, mais la persienne verte ne se leva pas. Les fleurs ne furent pas arrosées. Aucun regard ne tomba sur la gondole où flottaient les trois coquilles d'argent. Venieri ne se découragea point; il recommença le lendemain sa sérénade devant le balcon désert; mais ce soir-là, les fleurs mêmes avaient disparu; en langage de fleurs, c'était un congé définitif. Le prince n'avait d'autre amour que l'amour-propre, il s'obstina donc quelques jours encore, chanta des strophes champêtres, à toutes ses dernières prome-

nades en gondole, et retrouvant toujours le même balcon inanimé, il battit en retraite pour exercer sa vengeance ailleurs.

En ce temps, florissait, dans un château sur la Brenta, une jeune et noble Vénitienne, Léa Catini; son père ne négligeait aucune occasion d'étaler sa fille à l'admiration publique; et il était très-fier, lorsqu'il entendait tout un monde enthousiaste s'écrier en chœur :

—Léa est la plus belle des filles des hommes.

Un soir, il y avait un bal splendide au château de la Brenta, où rayonnait cette étoile de Venise. Léa était entourée d'adorateurs comme une madone vivante, et, dans le légitime orgueil de sa beauté, elle laissait à peine tomber un regard sur ceux qui la regardaient tant. Tout à coup le prince Venieri parut.

A cet illustre nom, tous les hommes pâlirent, et toutes les femmes côtoyèrent du regard les hauts cadres des miroirs vénitiens. Léa aussi avait entendu ce nom redoutable et charmant, et comme le prince lui était inconnu, elle se promit bien d'essayer sur lui le pouvoir de ses charmes, et de le rendre fou, par innocent caprice féminin, assez en usage dans ce temps. Vinieri arrivait de son côté avec les mêmes intentions; il voulait communiquer à Léa un accès incurable de folie amoureuse. Un très-bel homme est une femme, presque toujours. Ce fut Venieri qui fut vainqueur dans la lutte de coquetterie engagée au feu du bal.

Quand l'aube vint blanchir les beaux arbres de la Brenta, Léa, pour la première fois de sa vie, aimait d'un

amour véritable, un amour sans coquetterie, le plus dangereux de tous les amours.

Venieri, qui se connaissait en conquêtes, par longue habitude, s'aperçut tout de suite des ravages qu'il avait soulevés dans le cœur jusqu'alors si calme de la jeune Léa. Il quitta le bal comme le triomphateur descendait du Capitole autrefois.

Cette première visite au bal donna l'accès du château à Venieri, et il profita de cette facilité pour se montrer avec tous ses avantages, devant Léa, au moins sept fois par semaine. Le mal empira, comme on dut s'y attendre; l'amour de Léa prit des proportions de tragédie grecque; elle arriva même à un tel degré inouï de folie, qu'elle supplia son père de vouloir bien demander le prince Venieri en mariage à ses parents.

Le vénérable père Giuseppe Catini bondit sur son fauteuil à cette demande insensée, qui bouleversait toutes les convenances sociales à l'endroit du mariage. Cependant, comme il aimait tendrement sa fille unique Léa, il lui promit de concilier, dans une adroite façon d'agir, ce qu'il devait à la tranquillité de sa fille et aux usages du monde. En effet, Giuseppe Catini invita le jeune prince à des parties de chasse et de pêche; il lui parla souvent de sa fille Léa; il lui parla sans cesse de ses biens, de ses trésors, de ses châteaux, de ses palais, et du bonheur qu'un jeune homme rencontrerait dans une alliance avec les Catini.

Le prince écoutait toutes ces avances trop claires d'un air fort distrait, et remettait la conversation sur un autre

sujet, avec un ton leste qui ne permettait pas à Catini de conserver le moindre espoir. Cependant les jours s'écoulaient; on chassait beaucoup dans les bois, on pêchait beaucoup dans les lagunes; gibiers et poissons abondaient au château, mais on ne parlait jamais de se marier. Le prince Venieri, d'ailleurs, était un de ces célibataires incurables, qui tiennent toute leur vie à distance le mariage, et qui frémissent à l'idée de changer le titre d'amant contre celui de mari.

— Si jamais, disait-il, je deviens doge, comme mon aïeul, j'épouserai, comme lui, la mer Adriatique; c'est le seul mariage qui puisse me convenir.

Cette plaisanterie vénitienne faisait tristement sourire le père de Léa; le prince la redisait une fois chaque jour.

Un soir, Léa, renfermée dans sa chambre, s'entretenait toute seule avec son amour, et cherchait çà et là des distractions pour trouver un peu de calme. Elle ouvrit et referma plusieurs livres; elle regarda des tableaux sans les voir; elle prit et quitta une aiguille de broderie; enfin, elle s'arrêta devant un reliquaire de famille, placé par sa mère, à côté de l'alcôve, sur une espèce d'autel. Léa prit ce reliquaire, comme un enfant prend un hochet, et elle l'ouvrit avec un respect mêlé de crainte. Ce trésor, béni par le pape Grégoire XIII, renfermait un chaptire de l'Évangile selon saint Marc. Le parchemin en était, disait-on, authentique et respectable comme un article de foi. Cette distraction pieuse donna un moment de calme à la jeune fille; un parfum d'aloès et de cinname s'exha-

lait de ce reliquaire ouvert, et embaumait saintement la chambre de Léa.

Au même moment, un bruit léger se fit entendre à la persienne; la jeune fille allait pousser un cri, lorsque le prince Venieri se montra sur le balcon. Hélas! il faut bien que l'historien dise que le prince était attendu depuis trois nuits à ce rendez-vous! Excusons les faiblesses des jeunes Vénitiennes! Le prince était en retard, contre l'usage de son sexe; mais il était si beau qu'il lui était permis de se faire désirer.

—Me voici! — dit-il à voix basse, mais sans émotion; — me voici, belle Léa!

Cela signifiait : Admirez-moi! Léa tenait ses yeux baissés; elle entendait la voix du prince, mais elle n'osait le regarder.

—Regardez-moi, regardez-moi, Léa; ouvre tes beaux yeux; le prince Venieri est à tes genoux!

Léa, honteuse d'elle-même; Léa, au bord de l'abîme, ouvrit enfin les yeux, regarda le prince, et poussa un de ces cris stridents, comme les femmes seules en ont en réserve dans leurs poitrines, dans les villes prises d'assaut. C'était bien le prince Venieri, mais il était hideux.

Au cri de Léa, le père Giuseppe Catini appela ses domestiques, descendit l'escalier, enfonça la porte de la chambre avec une masse d'armes, et, voyant un homme tremblant et muet comme un criminel, il mit l'épée à la main pour le tuer noblement, lorsqu'il pouvait l'assommer. Le prince, qui n'était pas très-brave, se jeta aux genoux du père et demanda merci.

— Eh bien ! saute par la fenêtre, malheureux ! s'écria le père.

Venieri ne se fit pas redire l'ordre ; il courut au balcon et se laissa glisser par l'échelle de soie dont il s'était servi pour monter.

Léa était couchée sur le marbre, dans une attitude de mort ; son père la releva, lui prodigua des soins, et, quand elle eut repris ses sens, il lui prodigua des consolations. Ainsi on vit encore s'éteindre, dans un instant, une passion funeste qui menaçait l'existence de la plus charmante fille de la Brenta.

Ces mystères devaient s'éclaircir tôt ou tard.

Le prince Venieri, heureux d'avoir échappé à la masse d'armes et à l'épée de Catini, oublia cette dernière aventure de galanterie, et se lança dans de plus faciles amours.

Cependant Boy le Syracusain ne cessait de déplorer sa triple défaite sous les arcades de la place Saint-Marc; il aurait volontiers quitté Venise, où il avait subi une pareille honte, mais il conservait encore l'espoir de rejoindre le prince Venieri et de le battre, cette fois, dans une revanche éclatante, et avec de profondes combinaisons récemment découvertes par lui sur l'échiquier.

En effet, depuis sa défaite, Boy le Syracusain passait toutes ses nuits courbé sur les soixante-quatre cases du jeu ; il étudiait toutes les chances, il suivait le croisement des seize pièces et des seize pions dans leurs évolutions infinies ; il sondait à fond la puissance relative de chaque combattant d'ivoire, et arrachait encore aux secrets du

néant deux *gambits* formidables, qui assuraient la victoire au début.

Le prince Venieri, traversant un matin la place de Saint-Marc pour courir après une femme nouvelle, fut abordé fièrement par Boy le Syracusain, qui lui dit :

— Votre Seigneurie vénitienne est trop loyale pour refuser au Syracusain une revanche de cent ducats?

— Par Bacchus! — dit Venieri en serrant la main de Boy; — vous voulez encore me donner cent ducats? Je les accepte.

— Eh bien! venez les prendre, dit le Syracusain.

— Voilà un homme généreux, quoique Sicilien, dit le prince.

Les deux adversaires se replacèrent au même endroit. Six parties furent jouées, six parties furent perdues par le Syracusain. Boy se leva furieux, et, frappant du pied le pavé de marbre et du poing une colonne, il s'écria :

— Cela n'est pas possible!!! Non cela n'est pas possible!

Le prince poussa un long éclat de rire et dit :

— Oui, cela n'est pas possible, mais cela est.

Boy croisa les bras sur sa poitrine, inclina la tête et réfléchit longtemps. Puis il fixa le prince avec une attention qui parut lui être pénible, car Venieri dit au Syracusain :

— Vous me regardez comme le bravo regarde l'homme qu'il veut frapper au cœur. Votre œil sicilien n'est pas doux, seigneur Boy.

— Écoutez, prince, — dit Boy sans faire attention à

la phrase du prince ; — vous m'avez gagné deux cents ducats...

— Deux cents en deux séances, dit le prince.

— Bon ! Je vous ai payé loyalement, tout comme si j'étais noble...

— C'est vrai.

— Quoique bien souvent, poursuivit Boy, les nobles payent fort mal les dettes du jeu.

— C'est encore vrai, dit le prince.

— Je ne vous cache point que j'ai eu beaucoup de peine à ramasser, en cinq ans, ces deux cents ducats que je perds en un jour. Il m'en reste deux cents encore chez moi, et je ne serai à mon aise qu'après avoir tout perdu. J'aime mieux une ruine complète qu'une demi-ruine. Être ruiné c'est une position nette. En ma qualité de mathématicien, j'aime l'absolu.

— Où diable donc voulez-vous en venir, seigneur Boy ? — interrompit le prince en frappant le pied du talon de sa bottine.

— Le voici, prince. Je vais prendre, *a casa*, les deux cents ducats qui me restent, et je vous demande cinq dernières. Cela fera partie, revanche et tout. Après, si vous gagnez, je quitte Venise, et je vais me faire Carmelin au couvent de Val-di-Nota, dans mon pays.

— Eh bien ! dit le prince en riant, allez prendre vos deux cents ducats, et, du même coup, je vous conseille de commander votre froc.

Boy salua le prince et lui dit :

— Au revoir, dans une heure.

Le Syracusain rentra chez lui, mit deux cents ducats dans une sacoche, qu'il déposa sur le bras d'un *facchino* fidèle qui lui servait de domestique, et il se rendit à l'église de Saint-Aquilée, dont il connaissait beaucoup le sacristain; c'était un abbé qui venait de recevoir, à l'ordination dernière, les *quatre mineurs*, et qui employait aux échecs tout le temps qu'il dérobait à son bréviaire; aussi était-il parvenu à une certaine force, puisqu'il ne recevait de Boy d'autre avantage que deux *pions et le trait*.

Boy raconta au sacristain sa double défaite, en deux séances, et avec tous ses détails. Le sacristain hocha la tête et dit :

— Cela n'est point naturel.

— Bon ! fit le Syracusain, vous entrez dans mes idées, seigneur abbé.

— Comment! poursuivit le sacristain, un jeune homme de vingt-cinq ans, un oisif, un fou, un débauché, un prince que tout Venise connaît et voit passer au Lido, au Rialto, à la *Piazzetta*, en gondole, à pied, en litière, à chaque heure du jour et de la nuit, vous a gagné dix parties consécutives aux échecs ! Cela me paraît beaucoup plus suprenant que de voir s'envoler de sa colonne le lion de Saint-Marc ! Il y a un maléfice infernal là-dessous.

— Bien ! très-bien ! seigneur abbé, — s'écria Boy en battant des mains. — Voilà ce que je viens d'admettre ! Le prince a fait un pacte avec le démon ; rien n'est plus sûr....

— Je vous l'affirme, moi, dit le sacristain en étendant

sa main droite horizontalement, comme un homme sûr de son fait.

— Puisque nous pensons tous deux la même chose, poursuivit le Syracusain, la chose doit être vraie, et cela m'encourage à vous faire part d'une idée qui vient de m'éclairer tout à l'heure, comme un rayon céleste.

— Quelle idée? demanda l'abbé.

— Pouvez-vous me donner quelque bonne relique, revêtue d'un bref qui en constate l'authenticité?

— Maître, dit l'abbé, je n'ai rien à vous refuser.

En même temps il ouvrit un coffret de bois de cèdre, et en retira trois reliques scellées des armes de Jules III, de Marcel II et de Paul IV, ces vénérables prédécesseurs de Clément XIII. Boy s'agenouilla sur le pavé de marbre de la sacristie, et le sacristain, déroulant les rubans des trois reliques, les fixa aux bras et au col du Syracusain. Cela fait, l'abbé lui dit :

— Maintenant *vous marcherez sur l'aspic et le basilic, et vous écraserez le lion et le dragon*[1].

Boy se releva vivement, avec cette foi vive qui était la vertu de son époque, et, s'élançant sur sa gondole avec le facchino porteur des deux cents ducats, il se rendit au rendez-vous de la place Saint-Marc, où le prince l'attendait en nombreuse compagnie d'amateurs, de curieux et d'oisifs.

On plaça l'échiquier sur le banc, on s'assit, on rangea les pièces en bataille, et la partie commença. Boy posa

[1] *Super aspidem et basilicum ambulabis, et conculcabis leonem et draconem.*

hardiment le plus effronté des *gambits*, et le défendit d'une manière si victorieuse, que le prince, jusqu'alors agressif dans son jeu, se vit forcé de changer de tactique et de prendre le terrain de la défensive. La première victoire fut promptement acquise au Syracusain.

— C'est une surprise! dit le prince en riant, et pour imiter le mot du Syracusain.

— Passons à la seconde surprise, — dit Boy d'un ton railleur.

Seconde victoire.

Le prince pâlissait à vue d'œil, et regardait le Syracusain avec une sorte d'effroi.

— Passons à la troisième surprise, dit Boy.

— Ceci est surprenant, — dit Venieri en essayant de sourire.

Mais son sourire était sérieux.

Pour tout dire, en un mot, on joua sept parties et le prince en perdit sept.

Venieri se leva, le front chargé d'une affreuse teinte de mélancolie, et, après avoir donné les deux cents ducats au Syracusain, il le prit à part, le conduisit à l'écart sous une voussure sombre, et lui dit, d'un ton carverneux, ces paroles mémorables et historiques :

« LES TIENS SONT PLUS FORTS QUE LES MIENS! »

Et, précipitant son pas, il disparut en traversant des sillons de regards et des sonnets ironiques.

Le peuple était revenu au Syracusain.

Après cela, il nous paraît inutile d'expliquer comment

les jeunes femmes Fiorina et Léa furent préservées des piéges séducteurs de Venieri; ce qu'elles avaient obtenu par le rosaire et le reliquaire, Boy l'obtint aussi par les dons pieux du sacristain de Saint-Aquilée.

Ainsi vivaient les hommes à cette époque; ainsi se faisaient les légendes.

Nos histoires modernes sont peut-être moins vraies que les légendes de ce temps-là.

Le lendemain, M. Octave de Nizier s'excusa de son mieux, et justifia son absence en ces termes :

« Il m'était impossible, dit-il, de passer la nuit précédente à la belle étoile ; j'ai dormi à Grenade depuis neuf heures du soir jusqu'à neuf heures du matin. J'ai consommé une révolution de cadran. »

— Monsieur Octave, dit la comtesse, l'infidélité qui n'a pas pour excuse une juste vengeance est le plus odieux de tous les crimes. Que nous avons-vous fait?

— Aussi, madame, je ne me suis pas vengé ; j'ait fait *relâche*, voilà tout.

— Pour cause d'indisposition?

— Non, pour un motif plus grave.

— Plus grave qu'une indisposition! Vous étiez donc mort?

— Plus que cela ; j'étais enseveli.

— Où?

— Entre deux linceuls.

— Sans motif?

— Avec un motif.

— Lequel, monsieur?

— *Mars* s'est levé hier à huit heures trente-sept minutes du soir.

— Quel Mars?

— La planète de Mars. Il ne peut y en avoir d'autre pour moi. Comme je n'ai pas l'honneur d'être Vénus, je ne m'inquiète pas des actions du dieu de la guerre.

— Et c'est la planète de Mars qui vous a enseveli entre deux linceuls?

— Elle-même.

— Ceci est plus nébuleux qu'une étoile ou une femme, monsieur Octave. Écartez les nuages, s'il vous plaît.

— Volontiers, madame. Quand je suis debout au lever de la planète de Mars, il m'arrive toujours un malheur. C'est ma mauvaise étoile. Pour conjurer ce maléfice céleste, je me couche. C'est bien simple.

— Et qui a fait découvrir cette influence de Mars?

— L'observation, madame. Si les hommes étaient observateurs, ils s'éviteraient bien des chagrins en ce monde. Tout malheur, tout accident a une cause physique ou métaphysique. Voilà ce qu'il faut observer.

— Ah! mon Dieu! vous allez nous rendre l'existence bien laborieuse, monsieur Octave! Il nous sera bien difficile de vivre si nous sommes contraints à regarder toujours les étoiles pour savoir comment il faut marcher sur les pavés!

— Madame, poursuivit Octave, il y a deux manières de conduire sa vie : la première nous est enseignée par un poëte philosophe étranger, que je vais vous traduire, pour vous éviter la peine de lire sa théorie dans l'original.

— Oui, j'aime mieux la traduction.

— La voici, madame, textuellement mise en stances :

LA VIE

Sur l'épine ou sur la rose,
Vivons calmes en tout lieu;
Notre vie est une chose
Qu'il faut laisser faire à Dieu!

Cueillons des heures chéries
Sans souci de la saison,
En été sur les prairies,
En hiver près d'un tison.

Donnons-nous des couleurs vives,
Donnons-nous le teint vermeil,
Le jour avec des convives,
La nuit avec le sommeil.

Laissons ouvrir notre porte,
Tranquilles dans la maison,
Qu'un messager nous apporte
L'ambroisie ou le poison!

Si du sort qui sur nous veille
Nous ignorons le chemin,
Faisons-nous toujours la veille
Le bonheur du lendemain.

C'est au hasard qu'il faut vivre;
Or vivons insoucieux;
Notre existence est un livre
Qui nous tombe écrit des cieux.

— Madame, poursuivit Octave en reprenant le ton de la causerie, ceci est la première manière : c'est le stoï-

cisme des païens, la résignation des chrétiens et le fatalisme des mahométans. On ne fait rien, on laisse faire. C'est un genre de vie qui ne fatigue pas, comme vous voyez.

— J'aime assez ce genre, dit la comtesse; passons à la seconde manière.

— La seconde est une véritable partie d'échecs jouée avec le destin....

— Mais le destin doit toujours gagner, monsieur!

— Nous avons, madame, le libre arbitre pour contrebalancer la force du destin....

— Oh! monsieur, interrompit la comtesse par un geste brusque, adouci par la beauté de la main, je vous arrête là; je vous permets la fantaisie, mais je vous interdis la métaphysique. Nous allons tous nous endormir, comme à la Chambre quand on discute l'impôt sur le sel.

— Je me soumets, madame, et je reviens encore aux étoiles....

— Oui, monsieur, prenons ce que nous avons sous la main; c'est le plus aisé....

— Un jour, madame, je fis une chute de cabriolet...

— Mylord?

— Non, à deux roues, madame.

— Je crois bien; vous blessâtes-vous?

— Heureusement non..... Cet accident m'arriva le 7 octobre 1842, à neuf heures du soir, sur la place de la Bourse. Je regardais l'horloge en ce moment... Un autre jour, qui était encore une nuit, je tombai de cheval, aux Champs-Élysées, contre toutes les règles de l'équitation.

Cette chute m'étonna, parce qu'elle était impossible. Je tirai ma montre, elle marquait neuf heures trois quarts...

— Il me semble, monsieur Octave, dit la comtesse, que nous nous écartons un peu des étoiles, avec ces deux chutes...

— Au contraire, madame, nous côtoyons les étoiles, vous allez voir... Le 27 août 1843, je revenais de Saint-Cloud par la rivière; les deux roues du paquebot refusèrent de fonctionner devant l'île Séguin. Un naufrage était inévitable; j'étais menacé du sort de Robinson. Je descendis dans un canot, parce qu'une affaire importante m'appelait à Paris; mais, avant d'atteindre le rivage, le canot chavira, et, en me sauvant à la nage, je me rencontrai face à face avec un noyé qui descendait à Saint-Cloud. Je voulus sauver le noyé en le saisissant vigoureusement par les cheveux; le noyé, qui ne l'était pas, m'appliqua un violent coup de poing sur la poitrine, m'ôta la respiration et me noya. J'ai su depuis que ce faux noyé était un jeune Anglais de l'île Séguin, qui s'amusait à *faire la planche* tous les soirs, en suivant le fil de l'eau, comme font les *swimming-post* dans les rivières de l'Inde.

— Bien ! le voilà noyé maintenant ! dit la comtesse en riant aux éclats.

— Attendez, madame.

— J'attends toujours les étoiles.

— Un peu de patience, dit Octave avec son sérieux habituel. Deux faucheurs de foin de l'île Séguin, lesquels prenaient le frais sur la berge, me virent dispa-

raître sous l'eau, et me sauvèrent d'après les procédés en usage pour les asphyxiés de la Seine, et dont je vous épargne les détails.

— Pour arriver aux étoiles, sans doute? dit la comtesse.

— Oui, madame... Le 17 novembre 1844, à huit heures précises du soir, je conduisais trois femmes au Théâtre-Italien, premières loges, loge 22. Ces trois femmes avaient une toilette superbe, et, comme on jouait *Norma*, elles avaient commandé à Batton trois couronnes de verveine tressées à ravir.

Un nouvel éclat de rire de la comtesse interrompit quelques instants le jeune narrateur, qui s'inclina avec gravité et poursuivit ainsi :

— Oui, madame, tous ces détails vous paraissent oiseux, mais attendez la fin... Je dis à l'ouvreuse, en lui montrant mon billet : *Loge* 22... L'ouvreuse me regarda fixement et me dit : Est-ce bien 22?

— Tout ce qu'il y a de plus 22, lui répondis-je; deux 2 accouplés; regardez!

— Ah! mon Dieu! dit-elle, M. Gaillard a fait encore une erreur ce soir.

— Madame, lui dis-je, les fautes de M. Gaillard ne me regardent pas; ouvrez la loge à ces dames.

— Ah! monsieur, regardez par la lucarne! le n° 22 est rempli!

En effet je vis un jeune homme et quatre femmes dans la loge que j'avais louée quarante-huit francs le matin. Mes trois femmes poussaient des soupirs de déso-

lation en regardant leurs toilettes de *Norma*. Je fus touché. J'ouvre la loge et je dis à l'usurpateur :

Veuillez bien, monsieur, m'expliquer votre présence dans une loge qui m'appartient ce soir.

— Fermez la porte ! silence ! chut ! le rideau est levé ! à la porte ! telle fut la réponse de l'usurpateur.

Que fallait-il faire ? Ce que je fis. Je cherchai d'abord partout trois places. La salle était comble, et les druides chantaient déjà le chœur. Mes trois femmes s'arrachaient leurs couronnes de verveine et voulaient incendier le théâtre. Je les apaisai de mon mieux et je les conduisis chez elles, rue Miroménil. Resté seul, je repris le chemin du théâtre, et j'attendis au corridor le premier entr'acte devant la loge 22. En deux mots, voici le dénoûment : je me battis le lendemain à Vincennes avec l'usurpateur, et je fus blessé d'un bon coup d'épée au bras droit.

— Mais, monsieur Octave, il ne vous est arrivé que des malheurs tragiques dans votre existence ! dit la comtesse.

— Oui, mais j'y ai mis bon ordre, madame, et je défie bien le malheur de m'atteindre maintenant. Lorsque ma blessure fut guérie, je me mis à étudier profondément les mystères de la vie, et, de réflexions en réflexions, j'arrivai un jour à la vérité. En vérifiant sur mes tablettes les dates de tous mes malheurs, depuis ma chute de cabriolet jusqu'à la loge 22, je découvris, d'après les dates des archives astronomiques du Bureau des longitudes, qu'il y avait une coïncidence merveilleuse entre mes

malheurs et le lever de l'étoile de Mars. Quel trait de lumière! Rien ne peut vous peindre l'explosion d'orgueil que je sentis éclater en moi à cette découverte. Je lançai au ciel un regard de vainqueur, en rendant justice à cette voix infaillible de la sagesse des nations, qui nous crie, depuis le premier astronome chaldéen, que nous sommes ici-bas les victimes d'une mauvaise étoile, d'une étoile de malheur!

Mon éternelle ennemie une fois reconnue et prise en flagrant délit de fatale influence, je ne redoutai plus aucune catastrophe. Le sillon de ma vie se sablait devant moi comme une allée des jardins de Delille; je savais par cœur la marche de la pièce que le destin poussait contre moi sur son échiquier. J'étais voué au bonheur pour toujours. Je suis abonné à perpétuité à toutes les publications du Bureau des longitudes, et j'épie le lever de la planète de Mars avec un soin que vous comprendrez aisément. Cette maudite étoile, obligée d'obéir ponctuellement à M. Arago, me cherche partout, à son lever, pour me jouer un mauvais tour; elle me trouve au lit, et son action est nulle. Le lendemain elle a perdu son influence; je sors, je monte même dans des tilburys qui sont des suicides à deux roues; je nage en pleine Seine, je conduis des familles au théâtre, tout cela impunément. Sans nul doute la friponne d'étoile se venge sur quelques autres étourdis; mais l'essentiel pour moi est de vivre dans mon égoïsme tranquille; tant pis pour les étourdis!

— Vous nous condamnez maintenant, dit la comtesse,

à une étude sérieuse, et qui sera féconde en ennuis. Quant à moi, je vais...

— Pardon, madame, si je vous interromps. Vous savez que tous les hommes et toutes les femmes ne sont pas assujettis à l'influence d'une mauvaise étoile; les étoiles ont des caprices, des fantaisies, des rancunes, des dents de lait contre telles et telles personnes. Cela tient à des causes mystérieuses que la science n'a pas encore percées, mais qu'elle percera indubitablement. Une infinité de gens meurent sans avoir été heureux ni malheureux. Ils ont vécu sans que les étoiles, bonnes ou mauvaises, se soient mêlées de leurs affaires. Promenez-vous dans les rues, passez devant toutes les boutiques, regardez tous les passants, et vous ne rencontrerez presque partout que des mortels à figures calmes, béates, reposées, qui annoncent l'absence des soucis extérieurs. Ainsi, madame, si vous n'avez jamais eu dans votre jeune existence quelques-uns de ces malheurs évidemment calculés par un mauvais génie, vous n'avez rien à démêler avec les étoiles influentes. N'allez donc pas vous donner aux publications du Bureau des longitudes; n'allez pas étudier les constellations: ce serait peine inutile. Vivez au hasard; ne craignez rien.

— Il est pourtant pénible de penser, dit la comtesse, que nous ne valons pas la peine d'être pris en bonne ou mauvaise considération par les étoiles. Un dédain venu de si haut nous humilie. Notre amour-propre est flatté de savoir que nous avons une ennemie au ciel. Enfin, monsieur Octave, je me résignerai, moi, à prendre mon

bonheur en patience et à vivre dans une perpétuelle sérénité.

— Madame, dit Octave à voix basse et feignant l'émotion, prenez garde ! les étoiles nous écoutent ! ne plaisantez pas avec les mystères. Ne dédaignez point le bonheur ; après le malheur il n'y a plus rien de plus amusant. Craignez les *fatalités*.

— Oh ! quel pluriel effrayant ! dit la comtesse avec un effroi comique ; parlons un peu des fatalités !

— Connaissez-vous l'histoire de Giovanni et de Margellina ?

— Non, monsieur.

— Écoutez, madame, et soyez heureuse toujours.

GIOVANNI ET MARGELLINA

Giovanni était un pêcheur de Sorrente, un Napolitain brun, vigoureux et hardi. Il avait épousé la jeune Margellina, grande fille aux cheveux noirs, à la taille svelte et souple, la Vénus roturière du golfe de Baïa. Leur premier enfant mourut à peine âgé de quelques mois, et les vieux parents ne comprirent rien à cette mort. Le père et la mère jouissaient tous deux d'une santé robuste. L'enfant paraissait constitué pour vivre longtemps. Pourquoi mourir quand tout annonce qu'on doit vivre? Il y a toujours une logique dans le travail de la mort.

Le second et le troisième enfant eurent le même sort. Le père et la mère se livrèrent à un désespoir qui avait deux motifs bien distincts : la perte de leurs enfants et le mystère de ce malheur périodique. Mais leurs larmes et leur désespoir ne rendirent point la vie à leurs enfants morts, et les époux en souffraient d'autant plus qu'ils s'aimaient éperdument.

Il fallait à tout prix conjurer l'influence fatale qui les poursuivait. A côté de la chartreuse de Saint-Martin, où Solimène a peint ses belles fresques, il y avait un vieux

ermite très-versé, disait-on à Naples, dans l'étude des sciences occultes, profanes ou religieuses. On conseilla au pêcheur Giovanni de rendre une visite et de demander un conseil à l'ermite Fra Enrico, et le pêcheur écouta ceux qui lui parlaient ainsi.

L'ermite dit à Giovanni :

« Mon enfant, c'est aujourd'hui samedi; entrez dans la chartreuse Saint-Martin; il y a grande foule de fidèles, priez avec eux, récitez le premier verset de l'*Ave, maris*, et, après la cérémonie, je vous attends. »

Giovanni obéit avec cet empressement que donne la foi. La foule chantait dans la grande nef l'hymne à l'*Étoile de la mer*.

Ave, maris stella,
Dei mater alma,
Atque semper virgo,
Felix cœli porta.

Le pêcheur unit sa voix à la grande voix de la foule et se rendit ensuite auprès de Fra Enrico.

« Mon fils, dit l'ermite, prenez ce couteau dont la lame est de bois de cèdre; il a été béni le samedi-saint à l'église de Saint-Philippe de Néri, après le chant de *Lumen Christi*. Si le Ciel vous accorde un quatrième enfant, quand vous le verrez en danger de mort, placez-le sous la garde des saintes étoiles, sur la plage de Sorrente, et ensuite coupez avec ce couteau le lien invisible par lequel votre mauvaise étoile vous conduit. Allez et ayez confiance en Dieu. »

Le pêcheur quitta l'ermite, plein de foi dans ses paroles, et, quand il rentra dans sa cabane, il n'eut pas de peine à faire entrer ses espérances dans le cœur de Margellina. Giovanni fut bientôt amené à faire cette grande expérience, d'où son bonheur dépendait.

Le quatrième enfant que lui donna Margellina tomba bientôt dans le même état que les aînés. Cette fois Giovanni espéra en la parole de l'ermite. Le soir, au lever des premières étoiles, le malheureux père exposa son enfant agonisant sur le sable du rivage, et, pendant que sa femme Margellina, qui se confiait plus au Ciel qu'à l'ermite, adressait de vives prières au Créateur des astres, Giovanni coupa ce fil invisible qui entraînait sa vie à travers tous les malheurs de la paternité.

Au même instant le quatrième enfant ouvrit ses yeux, que la mort allait fermer, et sembla obéir à cet ordre charmant que Virgile adressait à une mère sur le même rivage : *Commence, petit enfant, à connaître ta mère par un sourire* [1]. A cet âge si tendre, le sourire, c'est la guérison. Giovanni et Margellina poussèrent des cris de joie, et, enlevant leur petit malade à l'air de la nuit, ils le replacèrent dans son berceau de joncs, où la convalescence amena bientôt la santé.

[1] Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.

— Je n'ai aucune peine à croire cela, dit la comtesse, ce pêcheur Giovanni ressemble à une foule de malheureux pères de famille qui, après avoir perdu leurs trois premiers enfants, n'ont pas perdu le quatrième. Je connais, pour ma part, au moins vingt Giovanni qui sont arrivés au même résultat sans ermite et sans couteau à lame de cèdre. Votre histoire est incroyable comme tout conte italien.

— Madame, dit Octave, nous sommes entourés de mystères. Humilions-nous et croyons l'incroyable, comme saint Augustin, qui n'admettait que l'absurde.

— Admettons l'absurde, dit la comtesse en s'inclinant.

— Eh bien! madame, poursuivit Octave, puisque vous vous ralliez aux opinions de saint Augustin, je veux vous donner le pendant de la *Mauvaise Étoile*.

— Ah! monsieur Octave, on n'est pas plus galant que vous.

— Le fleuve du Permesse, qui inspirait les orateurs et les poëtes d'autrefois, était un fleuve d'eau sucrée; permettez-moi, madame, de me conformer à ce vieil usage, et je commence immédiatement.

Un sourire de bienveillance, et qui promettait l'attention, accueillit ces paroles du jeune orateur. L'inspiration étant bue, Octave commença ainsi :

LA BONNE ÉTOILE

L'an dernier, madame, je reçus une invitation à votre bal d'été. Je pris mon billet de wagon au chemin de fer, et je descendis à l'embarcadère de Ville-d'Avray. C'était une belle soirée du mois d'août, comme disent les romanciers; l'air était charmant comme le souffle d'un ange; il y avait autour de moi, dans le petit sentier agreste qui conduit à votre château, un paysage prolongé d'une grâce adorable. On respirait la vie, on était heureux, on avait des extases au cœur, et toute cette félicité humaine était acquise à peu de frais; elle arrivait des fleurs, des arbres, du gazon, des collines, des étoiles. Les hommes ne donnaient rien.

J'arrivai à votre bal et je vous vis pour la première fois, vous et votre famille. Toutes les choses charmantes qui m'avaient ému en route n'étaient que la préface de ce que je devais trouver chez vous : un bal ravissant, une société d'élite, un concert d'amateurs artistes, une musique comme je l'aime; partout des guirlandes de fleurs et de femmes; partout la grâce, le charme, l'enivrement. Je consultai le lendemain, selon mon usage, mes jour-

naux d'astronomie, et je vis que j'étais arrivé chez vous juste à l'heure précise où la planète de Saturne se levait; cette planète porte un simple anneau, comme une femme mariée. Je reconnus ma bonne étoile, et je me promis d'abuser de son influence pour me dédommager de mes anciens malheurs.

— Monsieur, dit la comtesse, je vous remercie de ce long madrigal en prose ; mais c'est une histoire que nous attendons, et non un madrigal.

— Voici l'histoire, madame.

Le 30 juin 1823, deux époux de mes amis, dont le nom sera un mystère, si vous le permettez, se promenaient dans leur joli jardin de la rue Ville-l'Évêque. Une voûte épaisse de marronniers cachait les étoiles, mais une étroite éclaircie de feuilles laissait arriver un seul point lumineux sur l'allée sombre du jardin : c'était comme le regard d'une étoile indiscrète. Le jeune mari fut curieux de savoir à quel astre appartenait ce rayon, et, prenant sa femme par la main, il la conduisit sur le perron élevé, d'où les yeux pouvaient embrasser le firmament.

Une étoile se détachait sur les nébulosités célestes avec un rayonnement merveilleux ; elle éblouissait comme un échantillon du soleil.

— Quel beau diamant! dit la jeune femme.

— Quel bon génie? dit le mari.

Leur premier-né, un enfant qui ne connaissait pas encore sa mère, vagissait en ce moment dans son berceau. Les deux époux placèrent ce jeune ange sous la protection de la bonne étoile, qui semblait les regarder du haut

du ciel. Vingt-six ans se sont écoulés depuis ce mémorable soir, et l'enfant est un homme aujourd'hui. C'est mon ami Stanislas R... Voici ce qu'il me disait l'autre jour :

Mes parents m'ont dit que j'étais né sous une bonne étoile, et mes parents ont raison. Tout m'a réussi dans ma vie. A seize ans je sortais du collége Henri IV, couronné comme un ténor italien en vogue. A vingt et un ans j'ai fait mon début au barreau. Je plaidais une cause perdue d'avance, je la gagnai. A vingt-deux ans, je publiai un volume sur le droit byzantin, un de ces volumes assommants qu'il faut publier, que tout le monde loue et que personne ne lit : on a lu mon livre, on l'a vendu ! Mon libraire de la rue de l'École-de-Médecine n'a rien compris à ce dernier prodige. Une édition de mille exemplaires épuisée en quinze jours !

J'ai continué de plaider toutes sortes de causes ; quelquefois j'ai failli perdre les bonnes, mais les mauvaises je les ai toujours gagnées au vol.

L'an dernier, un notaire me mande chez lui et m'annonce que M. Paul Vannier est mort à la Guadeloupe.

— Cela m'afflige, lui dis-je ; mais je n'ai jamais entendu parler de M. Paul Vannier qu'après sa mort et aujourd'hui.

— Eh bien ! monsieur, ajouta-t-il, vous êtes son seul héritier ; c'est un arrière-petit-cousin de votre aïeule, et il n'a d'autre parent que vous : il vous laisse une habitation évaluée deux millions de francs et un portefeuille garni d'excellentes valeurs.

J'ai donné une larme à ce digne parent, et on m'a mis en possession de l'héritage. Trop riche pour continuer la profession d'avocat, je me suis décidé à embrasser le métier d'oisif. Mon nouvel état de choses a failli me coûter un malheur.

J'allais fréquemment dans le monde à cause de mon oisiveté ; or, un jour, je me suis rendu amoureux fou d'une jeune personne, de mademoiselle Augustine L..., dont vous verrez un jour la beauté. Ma passion faisait des progrès rapides ; je voyais souvent Augustine, mais je n'avançais pas beaucoup. Enfin je me décidai à commencer le roman par la fin ; je fis circuler le mot décisif mariage aux oreilles des parents. Un coup de foudre retentit en guise de réponse : Mademoiselle Augustine était fiancée comme Lucie de Lamermoor ! C'est ici que j'avais besoin du secours de ma bonne étoile. Elle ne me fit pas défaut, selon sa céleste habitude. Le fiancé avait un haut emploi civil dans une possession d'Afrique ; il y gagna des fièvres militaires qui le mirent au tombeau. Augustine reçut la fatale nouvelle avec une douleur modérée. Les parents se contentèrent de lever les mains au ciel, ce qui dispense toujours de formuler le désespoir. Je laissai expirer le délai convenable du deuil moral, et je me représentai comme candidat nuptial dans la famille L... Cette fois je fus reçu comme tout millionnaire doit l'être quand il n'y a plus de fiancé. Je suis heureux, le plus heureux des hommes ; j'épouse le mois prochain. Le genre humain sera jaloux de mon sort.

— Voilà, madame, dit Octave en finissant, un homme heureux, puisqu'il s'avoue pour tel. Voilà une influence de bonne étoile bien caractérisée, et qui doit faire réfléchir tous les jeunes époux qui ont des enfants au berceau.

— Nous verrons maintenant, dit la comtesse, ce que l'avenir réserve au mari d'Augustine. Il ne vous a conté que ses bonheurs de garçon.

— Madame, votre mari vous dira qu'un homme peut même avoir du bonheur après le mariage.

— Mon mari incline la tête en signe d'adhésion. C'est fort galant pour un mari. J'accepte le madrigal, quoique formulé en pantomime.

— Madame, je m'aperçois que toutes les étoiles sont couchées, il n'en reste plus qu'une au ciel. Vous permettez à vos amis de se retirer...

— Non, je veux au contraire vous forcer à saluer avant votre retraite cette belle étoile du matin, qui est l'avant-courrière du soleil.

— Oui, madame, poursuivit Octave, voici le rôle qu'elle joue dans le grand chœur céleste.

La femme qui sort du bal, épuisée par la danse, la salue et lui dit : O étoile, tes rayons ne valent pas ceux du lustre qui brillait sur nos quadrilles!

La folle jeunesse qui a passé la nuit autour d'une table où les cartes et les vins mêlaient leurs excitations ar-

dentes, insulte cette étoile et lui dit : Astre malavisé! que viens-tu faire au-dessus de nos têtes? Pourquoi nous annonces-tu la clarté délatrice du jour? Si notre souffle pouvait t'éteindre comme une lampe, tu ne brillerais plus aux cieux.

Plus sage que la femme du bal, l'oiseau de la vigilance, le coq, salue l'étoile du matin par une gamme vibrante qui va se perdre dans les bois, les vallons, les campagnes et les jardins.

A ce chant la porte de la métairie s'ouvre. Sous ce toit de chaume on n'a pas dansé follement, on n'a pas joué follement, on n'a pas bu follement; on a dormi du sommeil de la vertu. Le laboureur sort et sourit à cette étoile matinale qui lui promet un beau jour, et encourage le travail et la pauvreté, en promettant le ciel aux pauvres et aux travailleurs.

— C'est sur cette pensée, dit la comtesse en se levant, que nous devons finir aujourd'hui cet entretien.

Le lendemain, quand la société du comte de Saverny descendit sur la terrasse, un orage avait rafraîchi l'atmosphère, et madame de Saverny avait jeté sur sa tête et ses épaules une mantille, pendant que madame la comtesse de Castel-Blanca, dont l'opulente chevelure garantissait suffisamment la tête, s'était contentée d'une simple pèlerine. Octave de Nizier, toujours prompt à saisir tout ce

qui pouvait distraire et amuser, dit, en les saluant avec cette courtoisie qui ne l'abandonnait jamais :

— Mesdames, vos toilettes, ce soir, veulent faire concurrence à mes histoires célestes. C'est la première fois, madame de Saverny, que je vous vois en mantille, et je vous dois la chronique de cette charmante parure.

— Je l'accepte, monsieur, dit madame de Saverny; et quand nous ferez-vous cette chronique?

— Tout de suite, madame, si vous le désirez.

— Mais certainement, monsieur; nous vous écoutons.

— Un instant, un instant, dit la comtesse de Castel-Blanca; je préviens monsieur Octave que je ne vous écoute qu'à une condition...

— Laquelle, comtesse?

— C'est qu'après la chronique de la mantille, vous nous ferez la chronique de la pèlerine. Sans cela, je vais être jalouse de madame de Saverny.

— Madame, j'aurais été le premier à vous offrir ce que vous demandez, si je n'avais voulu laisser à notre cher amiral, qui a voyagé partout...

— Il ne s'agit pas de l'amiral.

— Alors, mesdames, je commence l'histoire de Dona Jacintha.

DONA JACINTHA

Un écrivain illustre, au siècle dernier, peu connu aujourd'hui, quoique parent de M. de Voltaire, Florian, a écrit un poëme en prose, intitulé *Gonzalve de Cordoue.* Ce poëme commence par cette invocation (on doit toujours invoquer quelqu'un au début d'un poëme; du moins c'était l'usage autrefois) :

« *Chastes nymphes qui baignez les tresses de vos blonds* « *cheveux dans les ondes du Guadalquivir*, etc. »

Florian avait beaucoup étudié l'Espagne, il savait même un peu l'espagnol, mais il ne le parlait jamais, pour mieux prouver qu'il le savait parfaitement. A force de faire de laborieuses recherches dans l'histoire d'Espagne, il avait découvert une époque très-reculée où de jeunes filles se baignaient chastement dans les ondes du Guadalquivir.

La chose est vraie. Le *Romancero*, qui parle de tout, cite cet usage des jeunes femmes de Séville et des paysannes des rives du Guadalété, d'où dérive Guadalquivir, qui est bien plus harmonieux. C'était l'âge d'or de l'Espagne; toutes les belles Espagnoles passaient leurs jours

soit dans les ondes du Guadalquivir, soit dans les bassins des jardins royaux de Madrid. La terrible guerre et l'horrible bataille qui coûtèrent la vie au dernier roi des Goths n'ont pas eu d'autre origine que cet usage contracté par le beau sexe espagnol.

Le jeune roi aperçut Lucinda, surnommée la *Cava*, comme David Bethsabée ; il en devint sur-le-champ éperdument amoureux... tellement amoureux qu'il en perdit la raison. Et l'Espagne ! et l'Aragon ! et la Castille ! excepté Troie qui n'a pas existé, l'amour a tout perdu. Lucinda se baignait, comme disent M. de Florian et le *Romancero*, et ce bain amena la bataille du Guadalquivir, qui dura trois jours, disent les historiens espagnols, ce qui veut dire six heures en français.

Un sage roi, nommé Fernand, ayant réfléchi sur les malheurs causés en Espagne par les nymphes du Guadalquivir et autres ondes voisines, fit un décret qui interdisait la natation aux nymphes de ses États, et leur ordonnait à toutes de se vêtir d'une manière décente, pour ne plus compromettre le repos public avec des batailles qui durent trois jours. Les nymphes de Florian reçurent cet édit avec une désolation fort naturelle; leur simple et naïve coquetterie s'accommodait très-bien d'un usage patriarcal qui amenait par intervalles des batailles de Goths, ce qui réjouit toujours l'amour-propre des Hélènes. A Séville la désolation fut plus grande encore, à cause du voisinage du Guadalété.

— Grand Dieu ! qu'allons-nous devenir? s'écriaient les nymphes espagnoles. Où irons-nous baigner les tresses

de nos cheveux? et quel costume vaudra jamais celui dont le roi nous dépossède violemment?

Et elles sortaient le soir, drapées gauchement de lourdes souquenilles arabes, et, s'asseyant sur les rives du Guadalquivir, comme les Juives sur l'Euphrate, elles pleuraient[1]. Séville avait perdu sa joie et l'année son printemps; les sérénades étaient suspendues; l'amour s'exilait.

Qu'allait devenir l'Espagne, ce pays des galanteries, des œillades et des doux propos? Pour éviter un mal on tombait dans un fléau; heureusement la Providence veillait.

Dona Jacintha, fille d'un riche publicain de Séville, était une de ces nymphes qui baignaient les tresses de leurs cheveux noirs (ou blonds, comme il est écrit dans Gonzalve de Cordoue) dans les ondes du Guadalquivir; le décret du roi lui avait enlevé, comme à tant d'autres, ses chères habitudes, et, comme toutes ses sœurs charmantes, elle s'était retirée dans un boudoir obscur et gémissait.

On s'ennuie pourtant de gémir lorsqu'on est jeune, belle et espagnole. Le désir de plaire est un aiguillon bien vif, qui chasse les plus rebelles du fond de leur retraite.

Dona Jacintha cessa donc de gémir et pensa.

La femme ennuyée, qui pense, est arrivée au terme de ses ennuis. Il y a tant de ressources dans le génie fémi-

[1] Super flumina Babylonis stetimus et flevimus.

nin! Le nôtre, qui est plus noble, à ce que nous disons, est bien indigent!

Sans doute, disait dona Jacintha, il y avait bien des charmes de coquetterie dans ces exercices de nymphes, sous les jasmins de notre beau fleuve. Que de conquêtes chastes un seul soir me donnait! Quel bonheur d'entendre ce concert d'éloges qui s'élevait sur les deux rives! Comme il m'était doux de rentrer en ville, le soir, escortée par des sérénades, des mandolines et des chœurs qui célébraient mon incomparable beauté!

En disant ces choses, et bien d'autres encore, elle promenait une navette sur un métier, et composait machinalement un tissu fort léger avec des fils de coton teints dans une essence d'ébénier. Dona Lucinda ne savait trop ce qu'elle faisait; mais il faut bien se distraire comme on peut lorsqu'on n'a plus de distractions. Elle avait commencé ce travail autrefois, avant le décret du prince contre les exercices de natation, et c'était une idée de coquetterie qui lui avait mis la navette à la main; car il n'y a que ce défaut charmant qui puisse dompter la paresse chez une femme de Séville et chez bien d'autres femmes de beaucoup d'autres pays. Cette idée était celle-ci: En sortant des ondes du Guadalquivir, se disait-elle, ce sera charmant de me couvrir de la tête aux pieds de ce tissu à mailles; je réserve cette surprise à mes compagnes. L'ivoire et l'ébène s'associent si bien!

Lorsqu'elle eut fini son travail, elle soupira comme on fait devant un travail perdu. Il y avait au fond de la galerie du comte, son père, une belle statue antique,

une sœur cadette de la Vénus de Praxitèle. Dona Jacintha regarda partout, écouta, chercha, et, se trouvant seule dans cette galerie, seule avec des tableaux et des marbres, elle prit en souriant son travail, le déploya dans toute sa largeur, et montant sur un escabeau elle enveloppa de ce réseau léger la statue antique, en fixant une de ses mailles sur le front, à la division des boucles de cheveux, de sorte que la figure s'encadrait merveilleusement dans les plis noirs, et que tout le corps disparaissait, en se trahissant, sous le reste du voile. Dona Jacintha descendit de l'escabeau pour juger de l'effet de cette toilette de statue dans le lointain. La galerie recevait le jour d'en haut, éclairage si favorable et si mystérieux.

Le marbre de la statue s'était incarné ; la vie rayonnait sur le piédestal. Avec quelle grâce divine cette fille de Praxitèle souriait dans son cadre de tissu ! Comme toutes les exquises ciselures de son corps se révélaient amoureusement sous les trahisons de ce voile ! Dona Jacintha battit des mains pour s'applaudir elle-même et s'écria :

— Ah ! comme j'aurais été belle ainsi !

Ayant suffisamment admiré, elle dépouilla la statue de ce voile qui flattait si bien sa nudité radieuse, et s'en enveloppa elle-même pour s'admirer dans une haute glace vénitienne. Oh ! cette fois elle poussa un cri de bonheur qui fit trembler la statue sur son piédestal ! Dona Jacintha se trouva plus qu'adorable ; ses yeux noirs luisaient comme deux étoiles sous le manteau d'Érèbe, la

déesse de la nuit; son teint s'illuminait d'une fraîcheur savoureuse; son corps se dessinait avec une grâce qu'il n'avait jamais eue, même après les exercices du Guadalquivir.

La fièvre de la coquetterie monta au front de Dona Jacintha. Un jour de retard eût été un siècle; pourquoi perdre un siècle quand on est jeune? Il fallait éblouir Séville sur-le-champ. Quand une femme espagnole forme un projet, il n'y a pas pour elle de lendemain.

Le soir même, à l'heure où le soleil éclaire horizontalement les rubis des grenades et les étoiles d'ivoire des jasmins, Dona Jacintha pria sa mère de l'accompagner aux allées d'acacias, où le peuple et la noblesse se promenaient habituellement. La mère, qui s'affligeait de voir sa fille si triste, depuis le décret du roi contre les nymphes, se réjouit enfin de la voir sourire et accepta le tour de promenade aux allées des acacias.

Dona Jacintha fit la toilette de son époque, toilette vulgaire et modeste. Les manufactures de Lyon, de Manchester, de Dublin, n'existaient pas. Une robe très-simple, ou pour mieux dire une tunique de coton rougeâtre, peu resserrée sur la taille à cause de l'absence du corset moderne, et tout était dit. Heureusement Dona Jacintha était si bien sculptée par la nature que son corps divin savait très-bien corriger toutes les imperfections de sa robe. Au moment de sortir de la maison, Dona Jacintha déploya son grand voile à mailles étroites, et s'en enveloppa voluptueusement, comme fait l'horizon céleste après le coucher du soleil en été.

La mère regarda sa fille et joignit les mains comme devant une madone; l'extase se peignit dans ses yeux.

— Ma chère fille, s'écria-t-elle, qui t'a fait ce beau présent?

— Moi, chère mère, — dit Jacintha en tournant sur la pointe de ses pieds, comme une danseuse d'opéra moderne.

— C'est ton ouvrage, ma fille?

— Oui, ma bonne mère, c'est mon ouvrage; il faut bien travailler, quand on est riche.

En Espagne il n'y a que les pauvres qui ont le bonheur de ne pas travailler.

— Ma chère enfant! que de peines cela doit t'avoir données!

— Un an de travail, ma mère.

— Un an! ah! mon Dieu! ta mère n'a jamais travaillé un seul jour! Tu vaux mieux que moi, ma fille.

— Ne croyez pas cela, ma mère, je vaux moins; voilà pourquoi j'ai fait ce travail: c'est un caprice de coquetterie.

— Comme cela te sied à merveille, chère Jacintha! Je ne me lasserai pas de te regarder! Tu es adorable ainsi.

— Vous trouvez, ma mère?

— Et où as-tu copié cette toilette?

— Je l'ai inventée, ma mère.

— Dans ton esprit?

— Sans doute.

— Et quel nom donnes-tu à cela, ma fille?

— Ah! ma mère, le baptême ne vient qu'après la naissance. Je n'ai pas encore de nom. Voulez-vous être la marraine de cet enfant de mon esprit?

— Volontiers, ma fille.

— Eh bien! donnez votre nom; un nom bien choisi...

— Ce n'est pas difficile... puisque les Castillans ont un manteau, il est juste que les Castillannes aient une mantille.

— C'est cela! dit Jacintha en sautant de joie, — c'est une mantille! j'ai fait une mantille! Le nom est charmant! Merci, marraine!

Dona Jacintha ouvrit la porte, et prenant le bras de sa mère elle sortit.

Les deux Espagnoles marchaient d'un pas triomphant; la mère surtout était fière comme la mère de Christophe Colomb et de Fernand Cortez. Dona Jacintha venait de faire une découverte bien plus précieuse que l'Amérique et Mexico : elle avait découvert la mantille! C'était toute une révolution pour l'Espagne! La mantille allait essuyer les dernières larmes que firent répandre la bataille du Guadalquivir et la chute du dernier roi des Goths. Dona Jacintha parut bientôt sous les allées des acacias, et fut saluée comme le soleil levant, sous les colonnades du temple de Quito, par les adorateurs de l'astre-Dieu.

Toute la jeunesse de Séville, qui se promenait avec la nonchalance de l'habitude, s'émut et ondula sous les arbres comme un fleuve ravagé par un ouragan. Par bonheur la galanterie espagnole imposait déjà, vers cette époque, de graves devoirs aux hommes; personne ne s'ap-

proche de trop près de dona Jacintha ; la foule se tint à distance et arrondit un cercle respectueux autour de la mantille.

La jeune fille resta maîtresse de ses pas, de ses allures, de ses mouvements, et elle profita de sa position pour ajouter un luxe nouveau à la coquetterie d'une Sévillanne ; ses yeux ne regardaient rien, pour laisser toute liberté de contemplation aux yeux des autres ; sa démarche prit un caractère de majesté voluptueuse qui n'avait jamais été révélée par une tunique de coton ; ses mouvements, imaginés pour la circonstance, annonçaient déjà l'aurore de ces pas espagnols que le son irritant de la castagnette allait dessiner dans la Castille et l'Aragon, pour l'ivresse des sens et le charme des yeux.

La mère triomphait du succès de la mantille, sa filleule, et elle ne se trompait pas en présumant que cette toilette, si gracieusement inventée, devait amener dans la maison quelque riche parti de mariage. Les partis se présentèrent en foule le lendemain ; ils étaient tous dignes d'être acceptés, mais il fallut faire un choix, à l'aide d'un conseil de famille, car dona Jacintha ne voulut pas prendre une initiative qui pourtant lui revenait de droit. On choisit le plus riche, parce que le plus beau était pauvre : c'était un très-noble et très-laid cavalier nommé Y Fuentès Y Espadromas, qui recevait, chaque année, deux galions.

Ce fut là une belle découverte pour toutes les jeunes filles en expectative de mari. Le costume de dona Jacintha devint le costume national du beau sexe et fut la

source d'innombrables hyménées. On se mariait partout avec enthousiasme ; et on peut dire que la mantille répara bientôt les vides qui avaient été faits dans la population espagnole par la bataille du Guadalquivir. Le pays fut repeuplé. A quoi tiennent le bonheur et le malheur d'une nation !

— A mon tour, maintenant, dit la comtesse de Castel-Blanca. Monsieur Octave, je ne vous tiens pas aussi aisément quitte de votre promesse.

— Madame la comtesse, je suis à vos ordres pour dégager ma parole.

— Eh bien ! monsieur, commencez.

— Je vous préviens, madame, que l'histoire que vous me réclamez n'est pas des plus gaies ; ainsi...

— Je ne crois qu'une chose dans toutes vos réflexions : c'est que vous cherchez un faux-fuyant pour nous échapper.

— Nullement, madame, et la preuve c'est que je commence.

BIANCA

Le monde, dans ses pompes, recueille quelquefois l'héritage de la religion. Ce qui est sacré devient profane, ce qui est profane devient sacré. Toutes les femmes ont porté des pèlerines, mais peu de femmes ont fait des pèlerinages à Rome ou à Jérusalem. Les belles dames de Florence ont adopté les pèlerines après le siége de Florence de 1527. Cette transmission de mode se rattache à une histoire qui fit beaucoup de bruit au palais Strozzi et au palais Riccardi. C'est celle que je vais vous conter.

Un jour Raphaël Sanzio admirait un bas-relief que Lucca della Robbia cisela pour le maître-autel de Santa-Maria Novella de Florence. Ce chef-d'œuvre représente le buste d'une madone, et le marbre est une chair; il respire et attendrit.

— Où donc a-t-il trouvé un modèle pour sculpter ce marbre? dit Raphaël à haute voix.

— Je le sais, dit une jeune fille, debout à côté de Raphaël

— Ah! tu le sais, dit le peintre en se retournant; cela

m'étonne beaucoup. Tu es trop jeune pour avoir connu Lucca della Robbia.

— Ce n'est pas moi qui ai servi de modèle, dit la jeune fille en rougissant.

— C'est ta mère, peut-être...

— Oui, seigneur.

— En effet, dit Raphaël, en examinant avec attention la jeune fille à la clarté des cent bougies qui brûlaient dans la chapelle des Rucellaï; en effet, il y a un air de famille entre ce marbre et toi... C'est évident!

— Vous êtes bien bon, seigneur.

— Comment te nommes-tu?

— Bianca.

— Quel est ton état?

— Je suis modèle, comme ma mère.

— Dans quels ateliers as-tu travaillé?

— Chez les maîtres Ghirlandaïo, et Taddeo Gaddi, le fils.

— Viens chez moi, demain, aux *Vingt-trois heures*... Tu me connais sans doute?

— Qui ne vous connaît pas? répondit la jeune fille en souriant.

Lorsqu'on regarde cet admirable médaillon de marbre que Lucca della Robbia cisela pour Santa-Maria Novella, l'église que Michel-Ange appelait son épouse, on est tenté de croire que Raphaël a emprunté au génie de l'illustre sculpteur le type de ses premières vierges. Il y a du vrai dans cette hypothèse, comme on vient de le voir.

Raphaël ne passa que deux jours à Florence, après

cette rencontre à Santa-Maria Novella ; il était appelé à Sienne pour y peindre les grandes fresques de l'histoire du pape Pie II. Il ne reçut donc que deux fois Bianca dans son atelier et crayonna quelques cartons. Le troisième jour, Bianca, toute fière et heureuse de poser pour un artiste déjà illustre, frappait à la porte de l'atelier du maître ; elle ne s'ouvrit pas. Selon son usage, Raphaël était parti brusquement et sans dire un seul mot d'adieu à ses élèves, à ses modèles, à ses amis.

Bianca reconnut, au désespoir qui vint la saisir, qu'il y avait au fond de son cœur un autre sentiment à côté de l'admiration. Elle lutta d'abord courageusement contre sa pensée, mais la blessure était trop vive ; il lui était impossible d'oublier Raphaël, puisqu'elle l'avait vu. Elle subissait les infortunes de tous les modèles italiens qui avaient posé devant ce maître ou cet ange. Alors elle forma un projet bien téméraire pour une jeune fille de son âge et de sa beauté ; mais, comme son désespoir ne lui offrait d'autre ressource que la mort, tout projet lui paraissait bon s'il lui donnait la vie. On disait partout, dans Florence, que Raphaël était parti pour Rome ; c'était donc à Rome qu'il fallait se rendre.

Quel voyage à cette époque ! quelle route ! quels périls ! Il fallait suivre pendant six jours, à pied, la crête des Apennins, traverser des forêts sombres, des vallées solitaires, des plaines immenses, un long désert enfin, mais un désert malheureusement peuplé de bandits, que les guerres civiles avaient déposés dans les gorges des Apennins, comme un limon vivant.

Au moment de commencer ce long voyage, Bianca sentit que les forces lui manquaient. On ne racontait alors, à Florence, que d'horribles histoires qui venaient de ce côté-là; les Apennins étaient le théâtre permanent où se jouaient les drames les plus épouvantables. Les défilés de Riccorsi et la forêt de Viterbe surtout se présentaient à l'imagination des voyageurs comme des repaires de violences, de spoliations et d'assassinats.

Bianca crut trouver dans le choix d'un costume respectable une garantie certaine contre tous les accidents de ce voyage. A cette époque les plus formidables bandits avaient encore quelque vénération pour les choses religieuses; ils accordaient souvent à l'habit des égards qu'ils refusaient à l'individu. On n'explique pas ces anomalies de mœurs, on les constate. L'homme est toujours un étrange raisonneur.

Cette réflexion faite et longuement mûrie, Bianca se revêtit d'un costume de pèlerine, et chargea le camail, qui donne son nom à l'habit, d'une foule de ces coquilles ramassées par les pèlerins, dans les vallons de l'Yémen, près de la ville sainte; elle couvrit sa tête d'un vaste chapeau qui abrite le visage contre le soleil de Syrie et prit le bourdon qui soutient la fatigue et sert à sonder le lit des torrents, quand il faut le passer à gué. Ensuite elle déroba aux yeux déprédateurs une petite escarcelle où luisaient quelques pièces d'argent et d'or, chastement gagnées dans les ateliers, et, bien sûre de ne pas devoir sa vie à des aumônes douteuses, elle prit la route romaine de Poggi-Bonzi, première étape des Apennins.

A l'entrée de tous les villages on trouvait alors une étable qui était l'hôtellerie des pèlerins fatigués. Le maître arrivait et demandait au pauvre piéton s'il avait de quoi payer sa nuit et son oreiller de paille. Ordinairement la réponse était négative; alors le maître se retirait en disant :

— Dormez et reposez-vous; Dieu me payera.

Avec les progrès de la civilisation tout voyageur est tenu de payer son gîte. Nous avons détruit les petits et les grands caravansérails du pauvre. Il est vrai que la munificence des gouvernements accorde quinze centimes par lieue à tout chrétien errant sur les grandes routes; avec ce secours il y en a beaucoup qui se vengent de cette ironie en demandant, les armes à la main, quelques centimes additionnels aux passants.

Bianca partit de Poggi-Bonzi et se mit sur la route de Sienne. Les Apennins ne sont pas très-sauvages de ce côté; les périls de la voyageuse y sont moins grands. Arrivé à Sienne, la pèlerine, ne se doutant point que Raphaël était dans cette ville, poursuivit sa marche sur Torrinieri, et entra dans un domaine affreux, plein d'embûches et de dangers.

Un soir elle se trouva au fond d'un ravin dominé de de tous côtés par de hautes montagnes; ce lieu se nomme aujourd'hui Riccorsi : les anciens auraient pu en faire le vestibule de l'enfer. Toute végétation a disparu; le sol y conserve ces teintes désolées que Salvator Rosa reproduit sur ses toiles de paysage. Les torrents et les cataractes y croisent leurs écumes avec des bruits lugubres;

çà et là d'énormes cavernes menacent le voyageur d'une prochaine descente de bandits.

Les ténèbres devenaient profondes dans ce gouffre, et le petit sentier tracé par les chevriers et les pèlerins, au flanc des précipices, avait disparu. Une bande d'hommes sortit d'une gorge étroite et se montra tout à coup aux regards de Bianca, qui recula en poussant un cri de terreur. Aussitôt elle fut entourée, et les visages et les costumes qui se montrèrent n'étaient pas de nature à la rassurer en pareil lieu et à pareil moment.

Bianca recommanda aux saints du paradis sa vie et son honneur. Le chef de ces hommes, ou, pour les appeler par leur vrai nom, de ces bandits, regarda très-attentivement la jeune fille, puis la salua et lui donna une petite pièce de monnaie; aussitôt, et comme à l'envi, toute la bande imita la conduite et la générosité de son chef. En un instant tout le monde avait disparu. Bianca continua sa route aux étoiles et ne désespéra pas d'arriver à Rome, après avoir couru un si grand péril. Un autre jour elle descendait des hauteurs San-Lorenzo et découvrait le village de Bolsena et le lac de ce nom, avec ses deux îles, vertes comme des corbeilles de feuillages, au milieu des eaux. Cette perspective riante lui réjouit le cœur; elle suivit le sentier suspendu au flanc de la montagne du lac, et, comme la nuit tombait, elle fut arrêtée par trois hommes à mine farouche, qui la bâillonnèrent et la conduisirent sur une barque amarrée à la rive du lac.

Cette fois elle crut sa dernière heure venue, ou du

moins elle se consola en songeant qu'elle n aurait qu'à mourir ; c'était le moindre des malheurs à redouter de pareils gens. La barque, dirigée par deux rames, atteignit la plus grande des deux îles du lac de Bolsena, et Bianca, qui, dans les ténèbres, ne savait trop où on la conduisait, se trouva bientôt dans une vaste salle, ou pour mieux dire dans un souterrain qui paraissait un asile de faux monnayeurs. Douze hommes à visage sinistre étaient assis sur une estrade et semblaient tenir conseil. Bianca venait de tomber, non pas dans une troupe de bandits, mais au pouvoir de la secte naissante des adeptes de l'immortalité, dont le berceau fut l'île de Bolsena.

Celui des douze qui avait un maintien et un langage de président prit la parole et dit d'un ton mystique et solennel :

— Femme, où vas-tu?

— A Rome, répondit la pèlerine.

— D'où viens-tu?

— De Florence.

— As-tu aimé un des fils des hommes?

— Oui.

A ce dernier mot le chef des adeptes démontra aux autres qu'à cause de cet aveu ingénu, et qui était vrai, à coup sûr, cette jeune fille ne pouvait servir comme expérience aux chercheurs de l'immortalité du corps. Et, en effet, ainsi que l'atteste la chronique de cette secte incroyable, Bianca, par l'aveu naïf de son amour, n'était pas la victime exigée, et son sang versé ne pouvait pas contenir le germe de cette immortalité promise aux

farouches illuminés de Bolsena. Ainsi Bianca fut ramenée au rivage sans autre aventure fâcheuse ; elle suivit la rive circulaire du lac et arriva au village, qu'elle traversa ; puis, remontant la côte opposée, elle gagna Montefiascone pour y passer la nuit.

Le lendemain elle se trouva dans une plaine immense, à l'extrémité de laquelle l'œil découvrait des points blancs qui indiquaient une ville et une montagne couverte d'arbres et de nuages : c'étaient la ville et la forêt de Viterbe. Il lui fallut toute la journée pour traverser la vaste plaine, qui semblait vouloir s'éterniser sous les pas de la jeune pèlerine ; de temps en temps des passants fort suspects venaient la regarder de près, puis ils se retiraient sans mot dire et continuaient leur route. Les chevriers s'arrêtaient un instant devant elle et lui demandaient sa bénédiction.

A la nuit tombée elle arriva devant le monastère de Notre-Dame de Viterbe, si renommé en Italie. Là elle reçut l'hospitalité. L'aurore venue, Bianca se fortifia de tout son courage pour gravir et traverser la montagne et la forêt de Viterbe, ce classique domaine des terreurs et des assassinats.

La montagne élève son sommet dans les nues ; ce sont, pendant six heures de marche, des arbres séculaires, des ravins profonds, des abîmes voilés de verdure, des croix sinistres qui annoncent au passant que le sang a été versé là par le poignard. Lugubre route qui donne le frisson aux plus vaillants ! A cette époque il était impossible de traverser la forêt de Viterbe sans y rencontrer une aven-

ture fatale, et même au commencement de ce siècle elle justifiait encore son antique et hideuse réputation. Tous les criminels européens s'étaient donné rendez-vous dans la forêt de Viterbe, ou, disons mieux, cette forêt était alors le royaume du crime. On peut même affirmer que chaque arbre recélait un bandit, chaque grotte une famille de malfaiteurs.

Bianca traversa la forêt de Viterbe en côtoyant toutes les horreurs de ce pandæmonium de la scélératesse; elle vit luire sous les feuillages des yeux féroces et des lames aiguës, mais aucun mal ne lui fut fait. Bientôt Ronciglione se découvrit devant elle, après le lac de Vico; puis Baccano, dans son immense lac de verdure circulaire; puis la Storta, dernière étape du pèlerin; enfin, Rome! Et en arrivant au terme elle avait tout oublié, même Raphaël.

Un voyage semé de tant de périls et si heureusement accompli avait changé toutes ses idées. Elle se fit ouvrir la porte du couvent de Sainte-Claire, et la pèlerine devint clariste. Bianca faisait un vœu à chaque péril des Apennins: c'était bien le moins qu'elle pouvait faire. Les vœux donnaient du courage à cette époque, mais il fallait ensuite les remplir. On ne fait plus de vœux aujourd'hui; cependant il y a toujours des pèlerines à la promenade de Longchamp, mais ces pèlerines ne traversent jamais les Apennins avec un bourdon.

Quand Octave eut fini de parler :

— Ce que vient de nous raconter M. de Nizier, dit l'amiral, me donne l'idée de vous dire une histoire où une de vos parures, mesdames, joue encore le principal rôle. Autrefois cette parure était également portée par l'homme et par la femme ; mais depuis longtemps l'homme l'a complétement abandonnée.

— Quelle est cette parure, amiral? dit madame de Saverny.

— Le manchon.

— On pourrait écrire des volumes avec toutes les histoires dont le manchon a été le héros.

— La mienne n'atteindra pas ces proportions. Ainsi, mesdames, soyez indulgentes.

Et après ce préambule l'amiral conta ce qui suit :

GASTON DE VANNIER

Le 14 frimaire an II, une jeune et jolie femme traversait le jardin du Palais-Égalité; sa tournure était si charmante que tous les lecteurs et vendeurs de journaux suspendirent leurs discussions politiques et leurs ventes à un sou pour l'admirer et la suivre des yeux. Cette gracieuse passante s'arrêtait de temps en temps pour acheter un journal: elle le pliait soigneusement et le mettait dans son manchon en disant:

— Je le lirai chez moi.

Puis elle entrait dans les boutiques des libraires, demandait la brochure du jour et l'insérait aussi dans le manchon, comme on place un livre dans le rayon d'une bibliothèque. Elle fit une dernière station chez Desenne, l'éditeur de Camille Desmoulins, qui occupait le nº 1 des Galeries de Bois, et disparut au milieu des exclamations admiratives parties des groupes où l'on discutait les événements du jour, opérations militaires, séances de la Convention, arrêtés des comités de salut public et de sureté générale.

La jeune femme qui avait ainsi attiré l'attention de

tous était réellement belle. L'ovale de sa figure avait la pureté du type grec; une magnifique et luxuriante chevelure blonde faisait ressortir la blancheur rosée de son teint. Mais ce qui, de tout temps, l'eût fait remarquer entre toutes, c'était la distinction souveraine, la grâce imposante de ses mouvements. On sentait en elle l'aristocratie de naissance, et, dans ces jours de républicanisme ardent, d'égalité parfaite, nul ne se fût formalisé de cette autorité qu'elle savait mettre dans le commandement et jusque dans les plus simples relations de la vie ordinaire.

Elle avait donc quitté le Palais-Égalité, et par des rues, d'elle, à ce qu'on voyait, parfaitement connues, elle avait gagné la place de la Bastille. Arrivée là elle s'orienta quelques instants, puis se dirigea vers une maison d'assez maigre apparence qui occupait l'un des angles de la place et en monta lentement les quatre étages.

Cette maison et cet escalier étaient bien connus des malheureux; c'était la maison et l'escalier du docteur Souberbielle, qui a laissé un nom estimé dans les sciences chirurgicales. Uni par les liens d'une amitié étroite à Robespierre, Souberbielle n'avait voulu accepter d'autres fonctions publiques que celles de juré au tribunal révolutionnaire, et il usait de son pouvoir pour sauver l'innocence et protéger la faiblesse.

Isabelle de Valnave, ainsi s'appelait la jeune et charmante femme que nous avons suivie du Palais-Égalité à la place de la Bastille, en venant frapper à la porte de Souberbielle, n'allait pas chez un inconnu. Dans des

temps meilleurs pour les personnes de son rang, quand elle occupait encore le magnifique hôtel de sa famille à l'île Saint-Louis, elle avait eu recours au médecin célèbre pour soulager un père dont les derniers jours se consumaient en d'horribles souffrances. La distinction de la jeune fille avait toujours séduit le bon docteur, qui parfois, en voyant la droiture de son esprit et la fermeté de son caractère, la comparait aux Porcia de l'antiquité romaine. Mademoiselle de Valnave fut donc reçue chez Souberbielle comme elle le méritait. Le médecin accueillit sa requête et la satisfit immédiatement. Il s'agissait d'une permission permanente de visiter un prisonnier de la Force. Comme juré au tribunal révolutionnaire Souberbielle avait toute autorité sur les prisons de la Seine. Il ne fit jamais usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux.

La permission obtenue, Isabelle vole à la Force. Devant la signature puissante et connue de Souberbielle toutes les portes s'ouvrent, les difficultés s'aplanissent, les obstacles sont levés. En même temps chacun, à l'aspect de cette femme, est saisi de respect; on reconnaît l'autorité d'un charme inconnu; à la Force, comme au jardin du Palais-Égalité, on s'incline avec respect devant tant de distinction et de grâce, tant de beauté et de jeunesse.

Seul un guichetier rébarbatif, qui avait pris le nom de Gracchus (comme s'il avait jamais pu exister quelque point de contact entre les apôtres et les martyrs de la liberté et un subalterne tyran de geôle), ne lance qu'un

regard méfiant sur la belle visiteuse. Gracchus était une de ces natures à demi sauvages qu'on rencontre dans les bas-fonds de nos villes, et qui ont, comme les bêtes fauves des déserts, un flair particulier pour les dangers qui les menacent. Il n'osait toucher à mademoiselle de Valnave, couverte de la protection de Souberbielle, et cependant un instinct secret l'avertissait que la présence de cette jeune femme cachait pour lui quelque malheur. Il l'accompagna sans mot dire jusqu'à un haut corridor où était située la cellule du nº 114, qu'elle venait visiter.

Quand la grosse clef eut grincé deux fois dans l'épaisse serrure et que la porte massive eut roulé sur ses gonds criards, en voyant la visiteuse et le prisonnier tomber dans les bras l'un de l'autre, se tenir longtemps et étroitement embrassés dans une muette étreinte, le guichetier se sentit remué jusque dans le fond des entrailles. Il pensa à sa femme et à ses jeunes enfants, car il avait femme et famille, ce guichetier, et il se retira discrètemeut, comme un coupable qui aurait surpris des secrets qu'il ne devait point voir.

Le prisonnier du nº 114 était un beau jeune homme de vingt-cinq ans. Son front large et saillant dénotait l'intelligence des hommes de pensée. Son œil humide et brillant révélait l'homme qui aime avec une ardeur passionnée les objets auxquels il s'attache. Gaston de Vannier, c'était son nom, était descendu dans l'arène politique pour soutenir les premières luttes de la liberté. Depuis, les malheurs de la royale famille de France l'avaient profondément touché, surtout ceux de cette

belle étrangère, reine et mère, dont le trône devait se changer en échafaud. Gaston de Vannier, tête ardente, cœur intrépide, n'avait point calculé les dangers auxquels il s'exposait en prenant vigoureusement en main la défense de Marie-Antoinette. Dans cette voie, à côté de périls, il devait rencontrer les plus douces consolations. Gaston était poëte et publiciste. Il écrivait des libelles dans lesquels il réfutait chaleureusement les calomnies semées à profusion par les ennemis de la reine. L'un d'eux surtout, écrit avec cette éloquence qui part du cœur, le mit en relation avec mademoiselle de Valnave, qui, elle aussi, aimait Marie-Antoinette et eût tout sacrifié pour sauver sa tête. Gaston était issu de robe, pendant qu'Isabelle appartenait aux plus nobles familles d'épée. En d'autres temps ces différences eussent été un obstacle à de grands rapprochements, mais dans ces jours difficiles les distances disparaissaient, et on ne reconnaissait pour siens que ceux qui combattaient sous le même drapeau.

Gaston et Isabelle se voyaient donc presque tous les jours. Ensemble ils parlaient de la reine, ensemble ils conspiraient les moyens de la voir et de lui faire connaître que des amis veillaient pour la défendre, pour la sauver peut-être. Une douce intimité fut le résultat de ces fréquents rapports, et bientôt un amour d'autant plus profond qu'il se cachait sous plus de respect.

Au bout de quelques jours, — les jours étaient fort longs à cette époque, — Isabelle et Gaston ne se purent plus passer l'un de l'autre. Ils se voyaient le matin, ils

se voyaient le soir, et souvent passaient ensemble toute la journée. Un accident, fort commun en l'an II, vint détruire ce bonheur naissant.

Un mandat d'arrêt fut lancé contre Gaston à l'occasion de son pamphlet, et il fut écroué à la Force. Depuis trois jours le malheureux jeune homme languissait dans cette prison. Sa tête ardente bouillonnait. Il n'avait personne à qui dire ses ennuis et ses regrets d'amour, personne, pas même un de ces livres, confidents discrets de nos peines et de nos douleurs les plus intimes. Pendant ce temps, les actives démarches d'Isabelle découvraient sa prison et trouvaient les moyens d'y pénétrer.

Depuis trois jours elle aussi ne pensait qu'à Gaston; depuis trois jours ce nom sans cesse sur ses lèvres n'avait pu en sortir. Que de choses ne se dirent-ils pas dans ce premier baiser, dans cette première étreinte!

Enfin la parole leur revint; ils s'assirent sur la mince couchette du prisonnier, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, ils causèrent.

— Dites-moi, mon Gaston, ces trois jours passés loin de moi vous ont-ils paru bien longs?

— Trois siècles, mon Isabelle bien-aimée. Mais ne détournez pas ainsi vos beaux yeux; regardez-moi; que je vous aime, mon Dieu! Il m'est bien permis de vous le dire, Isabelle, après ces trois siècles d'absence, ces trois jours de fièvre et d'angoisses. Maintenant vous êtes là; je suis heureux; ma prison me semble un paradis.

— C'est que, Gaston, je serai obligée de m'en aller bientôt, et, pour que vous attendiez demain sans trop

d'impatience, je vous ai apporté des livres et des journaux.

— Isabelle, vous êtes bonne, vous êtes belle ; je vous aime !

Et le jeune homme serrait la taille svelte de la jeune fille et caressait ses blonds cheveux. Celle-ci rendait caresse pour caresse, et ajoutait :

— Demain je reviendrai, et ainsi tous les jours. Quand je n'y serai pas, vous vous distrairez par la lecture. Tenez, voici le VIIe bulletin de *l'Accusateur public*, voici les *Commandements* du patriote *Palloy*, une brochure de *Matton de la Varenne*, une autre de *Camille Desmoulins*...

Et la jeune femme tirait un à un de son manchon tous les papiers publics qu'elle avait achetés au Palais-Égalité. Elle en tirait aussi quelques minces et étroites feuilles d'un fort papier, quelques plumes et un encrier portatif. Chaque objet était reçu par le publiciste avec une caresse, avec un baiser. Mais quand Isabelle, pour dernier extrait, exhiba une grande toile qu'elle s'apprêta à coudre sous la couchette pour servir de cachette à toutes ces richesses, ainsi qu'aux richesses à venir, Gaston ne put retenir un cri de surprise et d'admiration.

— Bonne Isabelle, s'écria-t-il en la serrant contre son cœur, vous avez donc tout prévu?...

Le travail de couture était à peine achevé et la couchette remise à sa place quand Gracchus rouvrit la cellule et congédia la visiteuse. Son regard était moins dur, et il fit même un effort pour adoucir la rudesse de sa voix.

Fidèle à sa promesse, Isabelle revint le lendemain, et

comme la veille elle apporta ample provision de livres et de feuilles volantes. Il en fut de même les jours suivants. Gaston supportait ainsi patiemment les ennuis de la captivité. Isabelle présente, il oubliait sa prison et les malheurs qui le menaçaient pour ne penser qu'à son amour. Absente, il lisait journaux et brochures, écrivait à son amante des lettres passionnées, ou mettait son esprit à la torture pour enfanter de petits vers.

Dix jours se passèrent ainsi. Chaque fois l'heureux manchon passait sans encombre; de jour en jour la bibliothèque se garnissait, et de jour en jour aussi Isabelle inspirait à tous les gardiens plus de respect et plus de prévenance.

Tout à coup, le quatrième jour de la troisième décade, cet édifice si péniblement construitme naça ruine.

Mademoiselle de Valnave et Gaston de Vannier causaient amoureusement dans l'étroite cellule du prisonnier, quand Gracchus entra. Il venait, suivant l'usage mensuel, faire son inspection des couchettes. Nous renonçons à peindre ce qui se passa dans le cœur des deux amants quand ils virent Gracchus se préparer à cette opération. Isabelle se remit la première. Le danger imminent lui inspira une de ces résolutions soudaines que les femmes seules trouvent aux heures décisives. Gracchus en fouillant la paillasse trouvait des corps étrangers, et son œil furibond lançait des flammes. Quand il eut reconnu des livres, sa fureur ne connut plus de bornes.

—Je le savais bien, s'écria-t-il en amenant un à un à la lumière les écrits apportés par Isabelle. Je le disais

bien que ces aristocrates conspirent. Mais, halte-là! Gracchus veille et Gracchus fera son devoir! Misérables, vous avez donc juré la perte de la République; mais je vous y prends; j'irai vous dénoncer au comité de sûreté générale, et l'on vous fera perdre l'envie de conspirer.

— Et qui t'a dit, exclama tout à coup Isabelle, superbe d'indigation, que nous conspirions contre la République? Qui t'a dit que ces livres sont à Gaston? Pourquoi n'auraient-ils pas appartenu à l'un des prisonniers qui l'ont précédé dans cette cellule?... Sais-tu lire, seulement, pour vérifier leur date?...

Gracchus était un de ces hommes complétement illettrés, comme on en rencontre souvent dans les prisons. Isabelle le savait; elle continua.

— D'ailleurs ici le premier coupable, c'est toi, qui as, nonobstant les lois, laissé passer tous ces livres, et je vais te dénoncer comme un fonctionnaire indigne au comité du salut public. On me croira, parce qu'on me connaît, et alors malheur à toi, Gracchus, qui auras abusé de la confiance de la nation.

Gaston ne disait rien. Gracchus était atterré sous les paroles de la jeune femme.

Celle-ci, comme pour mettre son projet à exécution, serre la main de son ami et va sortir, quand Gracchus l'arrête. Il ferme brusquement la porte restée ouverte, et tombant à ses genoux :

— Citoyenne, dit-il d'une voix suppliante, ne perdez pas un malheureux père de famille; ayez pitié de moi. Voyez, j'ai deux enfants et une femme; sans moi ils se-

ront pauvres, privés de tout. Je n'ai que ma place pour les soutenir, et le comité du salut public ne pardonne pas. Je vous en supplie, citoyenne, ne perdez pas Gracchus, et Gracchus vous sera dévoué!... Seul j'enlèverai ces livres, je les ferai disparaître, et bientôt il n'en restera plus de traces.

Ce n'était pas ce que voulait mademoiselle de Valnave. Aussi reprit-elle toujours avec courroux, quoique sa voix fût sensiblement radoucie :

— Beau moyen, en vérité, que tu proposes! Écoute-moi, j'ai pitié de ta femme et de tes enfants, si tu veux faire ce que je vais te dire, je te sauverai.

— Dites, je ferai tout.

— D'abord tu ne parleras à qui que ce soit des livres que tu as trouvés ici. Chaque jour j'en enlèverai quelques-uns et les passerai dans mon manchon. De la sorte, tous auront disparu dans quelques jours et tu seras sauvé.

Gracchus accepta l'arrangement proposé par Isabelle. Chaque jour celle-ci emportait quelques livres; mais, comme elle en rapportait toujours de nouveaux, le tas ne diminuait guère. Gracchus, anxieux et muet, attendait impatiemment qu'il ne restât plus vestige du délit.

Gaston seul avait profité de cet arrangement. De la sorte, il avait chaque jour les productions nouvelles; les anciennes seules disparaissaient.

Et les heures de la captivité devinrent douces au pauvre prisonnier. Isabelle absente, son esprit s'occupait des mouvements politiques et trouvait moins long le temps qui s'écoulait entre deux visites. Isabelle présente, Gas-

ton oubliait tout. Les murs de sa cellule devenaient plus beaux que les lambris d'un palais royal ; car son amour ne lui permettait plus de voir autre chose que la femme adorée, et chaque jour cet amour grandissait.

Cependant la protection dont Souberbielle avait couvert mademoiselle de Valnave ne s'était pas bornée à lui faciliter l'entrée de la Force.

Souberbielle aimait cette charmante femme d'une affection sincère. Il s'enquit de l'affaire de Gaston de Vannier et reconnut qu'il y avait plus de malveillance que de crime. C'est pourquoi il n'épargna ni soins, ni peines, ni démarches, et fut assez heureux pour faire rendre un arrêt de renvoi. C'était chose rare à cette époque terrible. Aussi la reconnaissance de Gaston rendu à la liberté n'eut pas de bornes. Il ne pouvait se lasser de remercier le docteur.

Quelque temps après, Gaston épousa Isabelle de Valnave, et le bon docteur, assis à table entre les deux époux, trouvait une jouissance ineffable dans la contemplation des heureux qu'il avait faits.

Les dames de cette charmante société grenadine remercièrent l'amiral de cette nouvelle histoire par un de ces sourires qui payent largement tous les efforts qu'on a tentés pour leur plaire. Plus on contait sur cette terrasse embaumée, plus on éprouvait le désir d'entendre conter encore. Que les regards s'adressassent aux cieux ou se portassent sur la terre, tout dans cet heureux coin de l'Espagne inspirait au cœur à cette heure la joie et le contentement. Un intime bonheur unissait tous les membres de cette réunion choisie, et, pour en prolonger les instants, il fut convenu que chacun ferait son récit à son tour, et qu'il serait libre de laisser courir son imagination où bon lui semblerait.

Pour donner l'exemple et encourager les plus timides, madame de Castel-Blanca voulut prendre la parole et raconta ce qui suit :

LE BARON DE MORNAS

Lorsqu'on descend le Rhône, on aperçoit, sur la rive gauche, les ruines du château du baron des Adrets, près du village de Mornas.

On raconte d'étranges choses sur ce manoir, entre autres une anecdote assez connue, mais dont je ne garantis pas l'authenticité. Lorsque le sire des Adrets, dans les guerres de religion, ramenait à son manoir des prisonniers hérétiques, il les faisait conduire sur le bord d'un rocher taillé à pic, et élevé de cinq cents toises au-dessus du niveau du Rhône; là il les invitait, sous peine d'être pendus, à tenter ce saut de Leucate.

Un jour, dit la chronique, certain prisonnier facétieux manifesta quelque hésitation.

—Eh bien! lui dit le baron, pourquoi ne sautes-tu pas du premier coup?

—Je vous le donne en trois, répondit le huguenot.

Ce seul trait donne une idée du caractère peu sociable de ce baron, et donne aussi la mesure des murailles de son château féodal.

Le baron avait une femme qu'il aimait beaucoup. C'é-

tait la fille du comte de Cruas, autre seigneur riverain du Rhône. Elle se nommait Iseult. Sa beauté n'avait point d'égale sur les deux rives du fleuve. Combien de troubadours célébraient, à cette époque, les beaux yeux de la baronne des Adrets ! Les *sirventes* occitaniques pleuvaient sur son manoir.

La paix ayant été signée entre les deux rives du Rhône, le baron des Adrets ne songea plus qu'à savourer son bonheur domestique avec la jeune et belle Iseult. Il n'était bruit que de cette félicité conjugale, qui rendait trop de monde jaloux.

Un soir, à la nuit tombée, une plainte déchirante se fit entendre au bord du fossé du château de l'heureux baron. Le pont-levis fut baissé. Une jeune femme, toute trempée de l'eau du Rhône, traversa le pont, et fut reçue dans le manoir selon toutes les lois de la galanterie et de l'hospitalité. Le baron et la belle Iseult descendirent pour voir et entendre cette femme, qui leur raconta son histoire en pleurant.

— Je descendais le Rhône dans un *barqueau*, avec mon pauvre mari et deux rameurs, dit-elle, et un tourbillon nous a submergés. L'un de nos mariniers m'a saisie par les cheveux, et, nageant d'une main, il m'a ramenée sur le rivage, où la bonté de Dieu m'attendait vivante. Nous allions à Roquemore, où mon mari possède des vignobles renommés.

Iseult appela ses femmes de service et ordonna qu'on prît le plus grand soin de la jeune naufragée du Rhône.

Le baron, qui était bon, en temps de paix, pour faire

oublier à ses voisins ses cruautés commises en temps de guerre, se joignit à Iseult pour accomplir les saints devoirs hospitaliers.

Le lendemain, la naufragée, qui se nommait Bérengère Cabesting, vint prendre congé du baron et d'Iseult; mais elle fut retenue avec des instances si vives qu'elle consentit à passer quelques jours encore à Mornas. Quel esprit assez sagace aurait pu soupçonner dans toutes ces scènes un complot terrible, une machination de vengeance et de mort?

Bérengère parut fort gaie les jours suivants, et elle demanda au baron la permission de visiter le château, dont la réputation courait les deux rives du Rhône. Le baron ne crut pas devoir refuser une demande de curiosité aussi naturelle, et, comme il avait encore beaucoup d'ennuis, malgré son bonheur, il se fit le conducteur de la jeune étrangère à travers les mystérieux souterrains de son manoir.

— Vous êtes un terrible sire en temps de guerre, lui dit la femme de Roquemore, mais, en temps de paix, il n'y a pas de plus charmant seigneur que vous.

— Ce sont mes voisins, dit le baron, qui m'obligent à guerroyer.

— Le métier vous plaît aussi un peu, dit Bérengère en riant.

— Il ne me déplaît pas, c'est vrai, continua le baron. Au fond nous aimons tous la guerre, comme les chiens aiment la chasse. Un jour de bataille est le plus beau des jours.

— Vous avez fait, dit-on, beaucoup de prisonniers dans la dernière guerre? demanda Bérengère d'un ton insouciant.

— Beaucoup.

— Vous avez fait, dit-on aussi, beaucoup d'échanges.

— Sans doute, comme toujours; c'est la chance de la guerre : on prend, on est pris.

— Il y en a, dit-on aussi, demanda Bérengère, il y en a quelques-uns qui sont morts dans vos prisons?

— Peu.

— C'est toujours beaucoup, baron des Adrets.

— Vous avez raison, belle dame; mais c'est encore la loi de la guerre. Il y a des prisonniers qu'on ne rend jamais. Si je prenais Montluc, je ne le rendrais pas, croyez-le bien.

— Et où le mettriez-vous, Montluc, si vous le preniez? demanda Bérengère.

— Oh! j'ai un cachot superbe pour les prisonniers de haute valeur; je vais vous le montrer.

Le baron fit ouvrir, par un valet, la porte basse d'une prison souterraine, et, ayant allumé deux flambeaux de cire jaune, il en remit un à Bérengère et lui dit :

— Si vous ne craignez pas de voir ces horreurs, entrez.

Bérengère entra d'un pas leste et examina la prison avec un soin minutieux.

— Ah! dit-elle d'une voix calme, voilà un nom que je connais... Le sire de Ségoréges... Les prisonniers ont tous la manie d'écrire leurs noms sur les murs de leurs

cachots... Il paraît que le sire de Ségoréges a été votre prisonnier, baron des Adrets?

—Oui, madame Bérengère... Un fier homme, je vous assure... J'aimais mieux le voir dans ma prison qu'en rase campagne. Il a donné de fameux déplaisirs à mes vassaux de Mornas. Un jour de l'an dernier, cet endiablé Ségoréges chevauchait a la tête de deux cents lances, du côté de Sorgues; nous n'étions que cent cinquante, nous, mais tous bons et rudes mariniers du Rhône, des soldats de fer. Je fis sonner la charge; l'engagement fut vif. Nous nous prîmes corps à corps, Ségoréges et moi; nous fîmes voler trois lances en éclats; ma quatrième perça le défaut de la carapace de son cheval et tua la bête. Le cavalier tomba. Mes colosses de gens le ramassèrent dans la poussière, comme un épi de seigle, et l'emportèrent au château. Le lendemain, sa femme me fit proposer douze onces d'or pour la rançon du prisonnier. Je refusai : ce qui était fort honorable pour moi, car je n'avais pas alors un denier dans mon épargne. On me fit une seconde proposition. La seigneurie de Ségoréges me cédait en toute propriété, à moi et à ma lignée mâle, les vignobles de Côte-Bénie, qui donnent, à coup sûr, les meilleurs vins du terroir. Je refusai encore : refus plus honorable pour moi, car depuis trois ans je buvais l'eau pure de la citerne des Adrets, ce qui m'avait donné une soif ardente pour le bon vin.

La fausse naufragée du Rhône provoqua fort adroitement le baron par des questions insidieuses, et elle finit par découvrir que son mari, ayant été emprisonné dans

l'affreux cachot du castel, avait été mis à mort par ordre exprès de la châtelaine. Il ne fallait pas égarer la vengeance avant de se venger. Il fallait la conduire sûrement à l'adresse du coupable. La châtelaine seule méritait un terrible châtiment.

L'étrangère joua donc la candeur et la reconnaissance pendant son séjour au château, et, quand vint le jour du départ, elle remercia ses hôtes avec une effusion pleine de vérité. Ses yeux mêmes se mouillèrent de ces sortes de larmes qu'une femme a toujours à sa disposition, pour les grandes occasions.

Puis, s'adressant à la coupable châtelaine, elle lui dit :

— Je voudrais être riche comme la dame de Cruas, et je vous ferais tel présent qui ferait envie au roi ; mais quand le cœur donne, le présent est toujours riche. Daignez donc accepter, comme souvenir de ma reconnaissance, ce collier de grains de cèdre du Liban, qui m'a été apporté de Palestine par le moine Euguerrand, et portez-le, parce qu'il préserve de tout malheur.

La châtelaine, qui redoutait toujours un malheur depuis son crime, accepta ce préservatif avec un empressement superstitieux et le suspendit à son cou.

Or ce collier avait été composé par un savant alchimiste de Vérone, et les grains en étaient faits d'une substance homicide, qui ne demandait qu'un peu de temps pour avoir un résultat fatal. Les exhalaisons sorties de ces grains formaient devant les narines et la bouche un nuage invisible de poison, qui peu à peu s'infiltrait dans

la tête et donnait au sang ce refroidissement qui est la mort.

Un matin, le baron trouva sa femme pâle et roide comme un cadavre à côté de lui, et, attribuant cette mort subite à une juste punition du Ciel, il fit vœu de se cloîtrer dans le monastère de Notre-Dame du Brou, en Bresse, dont le prieur avait une haute réputation de sainteté.

Le récit de la comtesse de Castel-Blanca achevé, M. de Saverny, qui était placé à sa droite, dut s'exécuter à son tour. En vain, pour se dispenser de subir la loi qui venait d'être promulguée, avait-il disparu un instant avant la fin de l'histoire de la baronne de Mornas. Quand il reparut sur la terrasse, la conversation engagée dès que madame de Castel-Blanca avait cessé de parler durait encore, de telle sorte que M. de Saverny perdit tout le fruit de sa petite ruse. On fit silence pour l'écouter et il parla ainsi :

MARIA

Un jour, le poëte qui a chanté les dieux, les héros et les rois, s'écria :

— Chantons Amaryllis et Galatée, et il descendit à l'églogue des hauteurs de la poésie épique.

A l'exemple de ce maître, auprès duquel tous les poëtes sont des écoliers, si vous le permettez, nous quitterons un instant les grandes dames et les opulentes parures pour les humbles détails de la vie champêtre et la modeste coquetterie du hameau. Toutes les beautés, toutes les tendresses, tous les amours ne sont pas à la ville. On aime, on rêve, on se pare pour plaire, sous le dôme des arbres villageois, comme sous les lambris dorés. Au dix-huitième siècle on ne chantait que les bergères : c'était un abus ; on s'en est trop corrigé depuis.

La saison chaude est venue ; Paris se dépeuple. Le monde élégant quitte la grande ville ; les appartements somptueux et les fêtes brillantes sont abandonnés. Partout sur les grandes routes on rencontre des chaises de poste qui emportent les émigrants. Ceux-ci sont réclamés par les plaisirs de la villégiature et les agréments de la

vie de château. Pendant tout l'été ils respireront l'air pur de la campagne, visiteront leurs terres et règleront leurs affaires avec leurs fermiers et leurs intendants. D'autres profitent des chaleurs pour visiter tous les lieux où le luxe a préparé des réceptions brillantes et des plaisirs aux étrangers. Ils vont aux eaux sur les bords du Rhin, dans les Alpes ou dans les Pyrénées.

Depuis quelques années les bains de mer tentent pardessus tout ceux que ne possède point le démon du jeu.

Le comte Anatole de Greffignies était un de ces jeunes désœuvrés que le monde parisien convie à tous ses plaisirs, voit à toutes ses fêtes, montre à tous les étrangers qui le visitent, comme un type aujourd'hui rare de la vieille élégance, du vieux ton français. Le comte avait trente ans à l'époque où remonte ce récit. Les exemples paternels en avaient fait de bonne heure un gentilhomme acccompli. Une figure qui plaisait, sans être belle, une taille courte, mais bien prise, des manières pleines de distinction et de grâce, une exquise urbanité, tel était le comte Anatole de Greffignies.

A la venue des chaleurs, en 1847, le comte avait donc fait comme le monde élégant auquel il appartenait : il avait déserté Paris pour s'abattre aux champs ; il était allé chercher un peu d'ombre et de fraîcheur sur les bords de la mer, à Biarritz, petit bourg perdu au fin fond des côtes de l'Océan, contre les frontières d'Espagne. Biarritz est un des sites les plus charmants qui se puissent voir. Même dans ce beau pays des Béarnais et des Basques, où la nature étale à chaque pas, avec coquet-

lerie, les plus ravissants paysages, Biarritz, perdu entre Bayonne et l'Espagne, est un point remarquable ; surtout quand on plonge ses regards sur cet immense Océan, qui nulle part, en Europe, n'apparaît plus beau dans les profondeurs infinies de ses horizons que dans le golfe de Biscaye. On est soudain transporté dans le pays des rêves, et l'âme est saisie d'ardeurs mystérieuses. Mille pensées confuses, mais délicieuses, envahissent le cerveau, et l'on se perd bientôt dans une vague et grande contemplation.

Le bourg a éparpillé ses blanches maisonnettes sur la grève. Elles se font surtout remarquer par cette délicate propreté qui distingue la nature primitive du Basque. Du reste, c'est un village dans toute l'acception du mot, et en vain y chercherait-on ces superfluités que la civilisation moderne a inventées pour les raffinements du luxe. En arrivant à Biarritz, le premier soin du comte Anatole de Greffignies fut de louer une de ces petites maisonnettes, toujours prêtes à recevoir les étrangers à l'époque où ceux-ci sont attendus dans le pays. Celle qu'il choisit n'était ni la plus belle, ni la plus vaste du bourg ; mais son isolement convenait admirablement aux habitudes studieuses du comte, qui, pendant l'été, faisait des provisions intellectuelles pour la saison d'hiver. Trois petites chambres en chartreuse, un parloir, un cabinet d'études, une chambre à coucher composaient tout le logement.

Mais, comme le disait le comte avec le poëte, il avait partout devant lui la mer,

.... Le puissant Océan,
Qui chaque jour, deux fois, de son pas de géant,
Venait le visiter au seuil de sa demeure.

La maisonnette était perchée sur une falaise élevée, et de ses fenêtres le comte apercevait les côtes blanches et planes de la rive espagnole. Ce contraste entre les deux côtes n'est pas un des moindres charmes du site. D'une part des falaises gigantesques taillées à pic, avec de bizarres anfractuosités de rochers, jetés pêle-mêle de ci et de là, comme dans une des grandes débâcles de la nature ; de l'autre des grèves plates, unies, sablonneuses, comme certaines plages de la Méditerranée, et, comme elles, réverbérant la lumière.

Le comte prit à son service un jeune Basque, enfant du pays, qui lui en contait les légendes et les traditions, lui en indiquait les souvenirs, le guidait dans ses courses souvent aventurées, et, au besoin, lui faisait faire connaissance avec les anciens du pays, qui savent les plantes mystérieuses et rares et ne les indiquent pas volontiers aux étrangers. Un soir, ils étaient assis sur un roc élevé, et le serviteur disait au maître la légende de la Grotte d'amour.

C'est dans cette grotte qu'est mort Oura, disait le jeune homme. Oura était le plus beau, le plus brave, le plus intrépide à la danse, le plus laborieux des enfants du pays. Il aimait Hédéra, qui était la plus belle fille. Mais Hédéra avait un père qui était vieux et trois frères qui étaient jaloux. Jadis le père de Hédéra avait offense

le père d'Oura, et les deux familles étaient en guerre. Cependant Oura aimait Hédéra, et pour deux cœurs qui s'aiment il n'y a pas d'obstacles. Hédéra s'échappait de la maison paternelle et venait tous les jours trouver son bien-aimé. Ils parlaient d'amour. Le père s'aperçut des absences de sa fille ; mais Oura avait vu que son amante était suivie, et il ne vint pas au rendez-vous pour éviter des malheurs. Hédéra se retira l'âme triste ; elle crut que le cœur de son bien-aimé était volage. Elle passa la nuit dans les angoisses. Le lendemain elle revint, et, comme elle était seule, bientôt Oura la rejoignit, et, ensemble, ils allèrent s'asseoir et se cacher dans la Grotte d'amour. Oura calma les inquiétudes de son amante et lui répéta ses serments, qu'il accompagnait des plus tendres caresses. Ils oublièrent ainsi les heures, et l'Océan les surprit dans leur sommeil quand il envahit la grotte. Il ne respecta pas tant d'amour ; il les brisa contre la voûte, et le lendemain les pêcheurs rapportèrent deux cadavres mutilés que nos pères ont mis dans la même fosse. Et ils appelèrent cette grotte fatale la Grotte d'amour.

Ainsi parlait le jeune serviteur.

A peine avait-il achevé qu'une voix fraîche, suave et pure comme l'air des montagnes, résonna sur la mer. C'était aussi un chant d'amour, mais un chant mâle et sonore emprunté aux âges héroïques, et la voix qui le disait était une voix de jeune fille. Telles étaient les paroles qu'apportait la brise de mer.

« Oiseau, chantre magnifique du pays, où fais-tu entendre maintenant ton ramage? Depuis longtemps je

prête en vain l'oreille à ta voix mélodieuse. Il n'est pas d'heure de ma vie où tu ne sois présent à ma pensée.

« Un soir, il passa au pied de nos montagnes, l'étranger africain, avec une foule de soldats étrangers ; et il dit à nos vieillards que nous, leurs enfants, nous étions braves, comme cela est vrai, et qu'il ne voulait pas combattre contre nous, mais qu'il poursuivait les Romains, nos ennemis.

« Et alors les jeunes lui répondirent :

« Étranger, si tu dis vrai, nous marcherons devant toi et nous nous mêlerons à tes soldats étrangers. Nous te suivrons au bout du monde.

« Et nous sommes partis pendant que les femmes dormaient tranquillement, sans réveiller les petits enfants endormis sur leur sein. Et les chiens, qui pensaient que, suivant la coutume, nous reviendrions avec le jour, n'ont pas aboyé.

« Et bien des jours, bien des nuits ont passé, et nous ne sommes pas revenus. Nous avons traversé les Gaules comme un trait ; nous avons franchi le Rhône plus furieux que l'Adour, les Alpes plus droites que les Pyrénées. Partout vainqueurs, nous sommes descendus dans la belle Italie, où il y a des campagnes fertiles et des femmes belles ; mais tout cela ne vaut pas nos montagnes, nos mères et nos bien-aimées.

« Ils disent que dans un mois nous entrerons dans la capitale ennemie et que nous y puiserons de l'or à plein casque ; moi, je leur réponds : Je ne veux pas, c'est assez ; j'aime mieux revenir dans mes montagnes et re-

voir celle qui possède mon cœur. Le pays est loin d'ici et il y a longtemps.

« Oiseau, joli chanteur, chante doucement! Je suis le plus malheureux qui soit au monde. J'ai quitté la montagne sans faire mes adieux et je m'abreuve de larmes. »

Cette voix, ce chant venant de la mer aux heures tranquilles de la nuit, cette évocation d'un passé tout plein d'héroïsme et d'amour, révélaient un charme ineffable dont l'âme du comte fut vivement impressionnée. Le lendemain il revint s'asseoir seul sur la même falaise élevée, et il entendit la même voix, mais le chant avait changé.

Durant plusieurs jours Anatole de Greffignies revint ainsi, et chaque soir la douce voix l'impressionnait davantage et lui laissait dans l'âme je ne sais quel regret, je ne sais quel désir. Enfin il se décida.

Par une de ces belles soirées du mois de juillet, quand il n'y a pas de lune au ciel, quand le ciel est sans étoiles et que la nuit toutefois est transparente, comme cela se voit dans ces beaux climats du Midi, le comte n'alla pas s'asseoir sur la falaise; il monta dans une barque et attendit la chanson mélodieuse. Nul bruit ne venait de la terre, on n'entendait que l'harmonie des vagues. Aussi quand, dans l'espace, retentit la voix de la jeune fille, les notes suaves vinrent une à une achever de troubler la raison du gentilhomme parisien. Il abandonna son esquif en plein eau, et, se jetant à la nage, il vint se cacher dans un des golfes sans nombre que dessinent les

échancrures de la baie. Il n'était séparé que par un espace étroit de la chanteuse, et il put distinguer parfaitement une belle jeune fille brune aux cheveux dorés par le soleil. Elle se livrait aux plaisirs innocents du bain, et, n'eût été un léger fichu qui voilait son cou et son sein naissant, on l'eût prise volontiers pour une de ces naïades dont les poëtes de l'antiquité peuplaient les grottes mystérieuses de l'Océan. Marie, c'est le nom que portait la jeune fille, était née dans ces cantons, et ses parents, honnêtes laboureurs, cultivaient les champs patrimoniaux dans les environs de Biarritz. Elle avait seize ans et c'était déjà une femme. Aussi chaste que belle, elle passait sa vie aux champs, comme son père, ignorante des trésors que peuvent recéler et une voix magnifique comme celle dont le Ciel l'avait douée et une beauté comme la sienne. Tous les soirs elle quittait ses parents à l'heure du sommeil, et, seule, venait s'ébattre dans les flots de l'Océan et se préparer ainsi aux fatigues du lendemain.

Quand il eut vu la jeune Marie, le comte Anatole de Greffignies put à peine se rendre compte de ce qu'il éprouvait. Une sympathie secrète l'attirait vers la jeune fille, et il ne pouvait définir ce qu'était cette sympathie. Il avait toujours répugné à sa nature de se livrer à ces amours faciles dans lesquelles tant de jeunesses se dépravent. Plus encore eût-il répugné à séduire une jeune fille et à l'abandonner après lui avoir ravi son innocence. La nuit s'écoula dans ces perplexités.

Son serviteur Ganich le trouva assis dans son fauteuil,

tenant à la main un livre qu'il ne lisait pas, et laissant vaguement errer son œil sur les plaines immenses que l'Océan déroulait devant lui. Sa couche intacte montrait que la nuit n'avait été qu'une veille ardente. Inquiet, le serviteur voulut interroger le maître, mais le maître ne répondit point, et ce silence dura toute la journée. Le soir venu, Anatole s'achemina vers la mer. Il voulait entendre une fois encore la voix enchanteresse, revoir la jeune fille au fichu brodé avant de prendre une détermination. Hélas! en cas pareil, temporiser c'est céder, et quiconque attend s'avoue vaincu. Il en fut ainsi du comte de Greffignies.

Quand il quitta la maisonnette, il était temps encore de partir, d'abandonner ces lieux, en emportant dans son âme un doux souvenir et de la voix et de l'apparition. Quand il revint, il était subjugué, brisé, anéanti. Il n'avait plus qu'un désir, celui de voir Marie, de lui parler sans témoin, de lui confier l'état de son cœur, d'invoquer sa pitié, sinon son amour. Il parla de la jeune fille à son serviteur, et celui-ci lui apprit ce que nous avons dit déjà. Tout le pays n'eût pu lui en apprendre davantage.

Alors pour Anatole commença une vie nouvelle. Jusque-là il allait à travers champs, cherchant les plantes curieuses pour se distraire autant que pour s'instruire. Désormais ses courses eurent un but. En herborisant, le comte désirait ardemment, espérait rencontrer Marie, et ce qu'il espérait arriva. M. de Greffignies vit la jeune fille aux champs, les bras nus, mais le sein toujours pu-

diquement voilé par son petit fichu. Aux champs il la trouva plus belle encore qu'à la mer. Sous les reflets du soleil ardent, il admira cette chevelure dorée, dont les flots s'échappaient du chapeau de paille. Il vit ces traits d'une pureté athénienne, ces yeux noirs pleins de distinction, de langueur et de feu. Il lui parla, et les grâces naïves du langage de la jeune fille, son bon sens, cet esprit naturel et sans fard de l'intelligence villageoise achevèrent de séduire M. de Greffignies. Il aimait la jeune paysanne, il l'aimait passionnément.

Le comte Anatole de Greffignies était, nous l'avons dit, beau et distingué de sa personne. Sa présence répétée dans les champs où travaillait Marie avait, à son insu, produit un effet qu'il eût volontiers payé de la moitié de sa fortune. Marie s'habitua au jeune étranger. Elle pensa à lui pendant son travail, elle y pensa surtout au retour les jours où elle ne l'avait pas vu, elle y pensait encore en pressant sur ses lèvres l'anneau qu'elle avait reçu. Elle l'aima. Aussi, quand Anatole lui fit part des sentiments qu'elle lui inspirait, la rougeur subite qui couvrit les joues de la jeune fille révéla au comte toute l'étendue de son bonheur.

Anatole n'avait jamais parlé à la jeune fille des mystérieuses impressions de la falaise et de l'Océan. Il espérait que la course nocturne de la jeune fille tournerait à son profit. Il voulait qu'au premier rendez-vous demandé Marie désignât elle-même ces heures silencieuses de la nuit, si propices aux douces causeries d'amour. Ainsi arriva-t-il. Au premier mot de désir, Marie ré-

véla à son amant que tous les soirs il la pourrait voir sur la falaise, que tous les soirs ensemble ils pourraient en tête à tête passer quelques heures. Le lendemain ces douces causeries commencèrent, chastes prémices d'un amour durable, de l'amour qui a sa source autant dans le respect que dans l'affection sincère. Chaque soir, pendant un mois, les deux amants se rencontraient sur la falaise, non loin de la Chambre d'amour.

Un soir, M. de Greffignies ne vint pas. Ganich était à la place ordinaire du comte, et il remit une lettre à la jeune fille. Anatole disait à son amante qu'une affaire grave, dans laquelle l'honneur et peut-être la vie de son meilleur ami étaient en jeu, l'appelait brusquement et inopinément à Bordeaux, que dans une quinzaine de jours il serait de retour à Biarritz. L'amour vrai est confiant. Marie crut ce que lui disait Anatole. Pourquoi d'ailleurs aurait-elle douté? Trois jours après, une nouvelle lettre lui fut remise, annonçant un prompt retour.

Cependant les quinze jours se sont écoulés, et M. de Greffignies n'est pas revenu. La jeune fille est en proie à de sombres pressentiments. Sa tête s'égare, et, le soir du vingtième jour après le départ d'Anatole, Marie ne reparut pas à la maison paternelle, après sa course à la mer. Le lendemain les barques des pêcheurs, en rasant les côtes, remarquèrent un fichu de femme qui flottait ballotté par les vagues. En approchant ils reconnurent le fichu brodé de Marie et trouvèrent celle-ci morte, échouée sur la grève. Après le chant du soir, ne pouvant survivre à ce qu'elle croyait être un abandon de son

amant, elle s'était laissé emporter par une lame et avait trouvé la mort au milieu des flots. Ce fut un grand jour de deuil pour Biarritz.

Le lendemain, pendant qu'on rendait à la terre cette dépouille mortelle, une chaise de poste arrivait lentement; elle portait un homme blessé. Le comte Anatole de Greffignies n'avait pas été heureux dans le duel qu'il avait soutenu pour son ami. Blessé dangereusement, il n'avait ni pu ni voulu confier ses amours à personne; mais, dès que sa santé l'avait permis, il s'était mis en route à petites journées. Il arriva trop tard. La mort de Marie fut pour lui un coup terrible. Il fit demander à ses parents ce fichu brodé qu'elle avait au bain la première fois qu'il l'avait vue, qu'elle portait encore le jour de sa fin déplorable, et quelque temps après il expira, tenant ses lèvres ouvertes pour un dernier baiser sur le fichu de la paysanne, dernière relique de cet amour aussi chaste que profond.

En général, dit M. de Saverny, en terminant, nous n'accordons de l'intérêt et l'insertion aux archives historiques qu'aux malheurs arrivés dans les villes. Et pourtant que sont les villes auprès de ces plaines aux horizons infinis qui composent le monde, et au milieu desquelles les cités ressemblent à des points imperceptibles?

Elle serait bien curieuse et touchante l'histoire intime

de toutes les douleurs et de toutes les joies qui éclatent sous le chaume et sous l'arbre. Mais nous sommes ainsi faits : pour avoir des droits à notre attention, il faut pleurer ou rire dans une capitale. Depuis longtemps, à de rares exceptions près, pour les Français, Paris a le monopole de l'intérêt public.

LA CEINTURE DES GRACES

L'historien Sainte-Foi, dit un jeune homme dont le tour de parler était venu, et qui, vu l'heure avancée, avait été renvoyé au lendemain, raconte, dans son naïf in-folio, toutes les merveilles que Paris déploya pour fêter l'entrée d'Isabeau de Bavière. Les fontaines de vin, d'hydromel et d'hypocras coulèrent à tous les carrefours; il y eut des festins publics et gratuits. Un Génois funambule descendit du haut des tours Notre-Dame, et vint placer une couronne sur la tête d'Isabeau, au pont du Châtelet. Une jeune Grecque se fit remarquer par sa danse élégante et pittoresque. Mais voici ce qui serait incroyable, si un grave historien comme Sainte-Foi ne l'attestait : trois jeunes filles de quinze ans, en costume d'Ève, avant la chute, se montrèrent comme des Naïades dans le bassin de la fontaine de la rue du Ponceau.

La foule des curieux était fort grande de ce côté; Isabeau de Bavière trouva ces jeunes déesses mythologiques fort belles, et, après avoir reçu leurs compliments, elle voulut les recevoir au Louvre, après la cérémonie de Saint-Germain-l'Auxerrois. Les trois Naïades bondirent

de joie dans la conque de la fontaine, et couvrirent les spectateurs d'un nuage d'écume, ce qui réjouit fort la rue du Ponceau, affirme le sévère historien. Les familles des Naïades se réunirent sous un hangar de la rue Saint-Denis, pour délibérer. Il s'agissait de savoir quel costume devaient revêtir les jeunes filles pour se rendre au Louvre, chez Isabeau.

Quelques curieux avaient forcé la salle du conseil, et s'imposèrent comme jurés, ayant vote dans cette importante délibération. Ces curieux prétendirent que les trois Naïdes devaient aller au Louvre dans leur costume de la fontaine, et qu'il leur était impossible d'en revêtir un plus gracieux. Ils votèrent dans ce sens. Tel ne fut point l'avis des parents.

La discussion fut vive; on la résuma, et il fut décidé que les trois jeunes filles iraient à la cour avec la plus légère des tuniques d'été. On adopta un terme moyen. Les curieux sentirent que les jeunes filles avaient tout à perdre dans cette toilette absurde, qui n'avait pas la candeur primitive de la nudité virginale et la séduction coquette de la parure; mais les parents tinrent bon. Cependant un murmure d'ironie circula sous le hangar, lorsqu'on vit apparaître les trois Naïades affublées d'une tunique longue, roide et zébrée de plis lourds. Les parents eux-mêmes reconnurent qu'on aurait pu trouver mieux, mais ils ne voulurent pas en démordre par acharnement de vanité.

Un jeune sculpteur, nommé Gratien Lefébure, ayant été consulté dans cette grave occasion, proposa un sup-

plément de toilette, qui sans porter atteinte à la chose jugée, devait en corriger la déplaisante roideur. On avait grande confiance dans le bon goût du jeune artiste, et on lui permit de corriger. Alors Gratien cueillit une certaine quantité de légers rameaux, dont les feuilles aquatiques bordaient la fontaine voisine, et en composa trois ceintures végétales, qu'il accommoda très-bien à la taille svelte des trois Naïades.

Il y a une vieille gravure, à la bibliothèque de la rue Richelieu, qui donne une idée exacte de cette toilette improvisée autour de la fontaine de la rue du Ponceau. On la nomme la *Ceinture des Grâces*, pour faire pendant à la *Ceinture de Vénus*, qu'Homère regarde comme l'indispensable complément de la beauté.

Les trois Naïades, avec leurs trois ceintures, se rendirent au Louvre, et Isabeau se récria d'admiration sur cette découverte. La jeune princesse était fort bien faite et témoignait souvent le chagrin qu'elle avait de ne pouvoir mettre chastement le public dans la confidence de ses rares perfections de corps. Elle manda tout de suite auprès d'elle le jeune artiste Gratien, et lui ordonna de lui dessiner une douzaine de ceintures, avec agrafes et fermoirs.

Désir de reine est un feu qui dévore.

Une reine est deux fois femme; elle voulut avoir ses douze ceintures en vingt-quatre heures. On lui obéit. Isabeau choisit la plus belle, et lui donna le nom de *Ceinture de Vénus*, nom que tout le monde, d'ailleurs,

lui aurait donné à une époque où la mythologie était la seconde religion de l'État.

L'effet qu'Isabeau produisit avec sa ceinture fut immense, même parmi ceux qui n'étaient pas courtisans; on ne se lassait pas d'admirer cette taille fine, souple, déliée, que la ceinture donnait à Isabeau, et on ne comprenait pas qu'on eût tardé si longtemps d'exhumer du sépulcre d'Ilium la ceinture de Vénus.

Il y eut, quelques jours après, au Louvre, une imposante cérémonie. On recevait des ambassadeurs. Ces sortes de solennités sont très-ennuyeuses, mais on les fait ainsi à dessein pour les rendre imposantes. L'ennui est toujours imposant sous les lambris d'un palais. Isabeau de Bavière, selon les lois de l'étiquette, se vit contrainte à se revêtir d'un manteau royal, pour figurer à la réception. Ce manteau était riche et fièrement drapé; il annonçait la princesse et faisait oublier la femme: c'était là son plus grand tort. Isabeau le comprit de suite; elle analysait les expressions de tous les regards; elles étaient toutes respectueuses. Le respect est sans doute une belle chose, mais une reine jeune et belle ne peut s'en contenter exclusivement; elle aime mieux être admirée ou aimée en secret : un œil qui la regarde avec feu ou langueur lui plaît mieux qu'un œil qui se ferme dans un respect solennel. Les ambassadeurs regardaient Isabeau, et s'inclinaient comme de jeunes Grecs devant la statue de Junon. Isabeau avait une horreur invincible pour la majestueuse épouse du maître des dieux. Elle pensait à ces adorateurs dont les regards *expirèrent et*

moururent sur les formes adorables de Cypris, et elle prit tout de suite une sage et diplomatique résolution.

Isabeau jeta l'étiquette par une des fenêtres du Louvre, et, entrant dans son gynécée, elle quitta le manteau royal, et reparut bientôt devant les ambassadeurs avec une robe blanche et la ceinture de Vénus.

Oh! alors, le respect et la solennité disparurent; il ne resta dans la galerie de réception que l'extase et l'amour. Les ambassadeurs jeunes ou vieux, les vieux surtout, firent entendre un hosanna de galanterie qui charma les oreilles d'Isabeau. Tous les regards errèrent et moururent, et Isabeau, qui connaissait les poëtes latins, se murmura à elle-même cette fameuse citation, que Racine a paraphrasée plus tard, dans *Phèdre :*

Vénus est toute en moi; elle a déserté l'île de Chypre[1].

Les ambassadeurs étaient tous dans des intentions hostiles, selon de vieux usages diplomatiques; mais, en voyant sortir Junon et paraître Vénus, ils revinrent à de meilleurs sentiments envers la France. On renonça, en Europe, à la velléité de guerroyer. On vécut même, entre voisins, en assez bonne intelligence, et cela, grâce à la ceinture de Vénus, qu'Homère a mise bien au-dessus de la lance d'Achille. Deux belles inventions, sans doute. Mais, l'une blesse et guérit, et elle a toujours le tort de blessser : l'autre guérit et ne blesse pas.

1 Traduction libre de *in me tota ruens Venus deseruit Cyprim.*

VALÉRIE SEDOM

— Mes amis, dit madame de Saverny, vous nous avez mis sur une voie facile; presque tous, pour nous plaire sans doute, vous nous avez raconté des histoires sur nos atours; je vous en remercie et vais suivre votre exemple.

L'histoire que je vous dois roulera sur le châle.

Quel nom !... A ce nom, les jeunes femmes éprouvent des émotions ineffables, qu'aucun autre nom ne peut donner. Autrefois on écrivait *shall*, ce qui était beaucoup plus indien; cette parure a beaucoup perdu de son importance, depuis qu'on écrit *châle*. La faute est faite, n'en parlons plus. Écrivons *châle*, puisque le veulent ainsi toutes les enseiges des magasins de la place des Victoires et de la haute rue Richelieu.

Un jour, l'acteur Lekain, ennuyé de jouer Orosmane avec une perruque poudrée, un haut-de-chausses et un justaucorps, et de dire avec ce costume :

> Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée....

prit un shall arrivé le matin des Indes, s'en affubla, et se

fit Turc, aux applaudissements frénétiques du public.

Les femmes qui étaient venues pleurer aux malheurs de la vertueuse Zaïre ouvrirent de grands yeux secs, et regardaient ce cachemire superbe, qui flottait au bout des alexandrins de la tragédie turque.

— Grands dieux! s'écrièrent-elles, que cela est beau! Où donc M. Lekain a-t-il pris cela?

Cela était un vrai shall de cachemire indien, estimé alors trente-six mille livres. *Cela* ne pouvait tomber d'abord que sur les épaules d'une femme de cour ou de financier.

Depuis cette représentation de *Zaïre*, si on eût écrit toutes les histoires domestiques qui se rattachent aux cachemires indiens, on aurait l'histoire complète de la femme, en mille volumes bien curieux; ce serait fort court, et plus amusant que l'histoire de France de Mézeray ou d'Anquetil. Quelle admirable physiologie de notre sexe, fondée sur le shall!... Et cet ouvrage monumental aurait eu tous les maris pour collaborateurs.

Cela me remet en mémoire le drame conjugal de madame Valérie Sédom. Quel est ce drame? demanderez-vous promptement, mes amis. Le voici, répondrai-je avec la même précipitation.

M. Sedom, vous l'avez tous connu, avait un superbe magasin de shalls ou châles, rue des Fossés-Montmartre: une fortune colossale a couronné le travail de cet industriel; il s'est retiré des affaires, et savoure d'heureux loisirs dans ses terres du Calvados.

En 1831, les jeunes femmes qui passaient devant le

bazar où M. Sedom se pavanait au milieu de ses splendides étalages n'avaient pas assez de loisirs et de regards à donner au luxe oriental de la rue des Fossés-Montmartre. Quelle richesse ! quel luxe ! quel éclat ! Tous les caprices adorables, toutes les fantaisies enchanteresses, éclos des imaginations de l'Inde, se matérialisaient en lainage éblouissant, avec des arabesques de rêves et de visions produits par les coups de soleil de l'équateur. Si, dans le paradis terrestre, le démon tentateur n'eût pas réussi avec une pomme, il aurait suspendu un shall au pommier, et, cette fois, Ève aurait cueilli le fruit.

La jeune Valérie avait alors dix-sept ans, et refusait tous les partis. Elle regardait le mariage comme le tombeau du bonheur des femmes. Malheureusement, elle adorait les shalls ou châles de cachemire. Comment concilier cette antipathie et cette sympathie? avoir le mariage en horreur, et le châle en adoration? Cela lui inspirait de poignantes réflexions la nuit.

Quand Valérie était seule, dans la maison, elle ne manquait jamais d'entrer dans l'appartement de sa mère, tremblante, comme si elle allait commettre un crime; elle prenait dans son tiroir le châle maternel, et se l'ajustait sur les épaules de toutes les manières, en pirouettant devant une psyché. Après cet exercice, qui lui donnait un bonheur ineffable, Valérie reployait le châle, et le remettait en pleurant dans le tiroir parfumé au patchouli.

Quelquefois elle disait à sa mère :

— Pourquoi les demoiselles ne portent-elles pas de châles comme les dames?

— Parce que c'est l'usage, — répondait la mère, de l'air d'une femme qui donne la meilleure de toutes les raisons.

Valérie demeurait place des Victoires, et, au moindre prétexte, elle descendait pour faire une station plus ou moins longue devant le bazar de M. Sedom. Là il y avait toujours quelques soupirs, quelques larmes furtives, et même quelques légers grincements de dents.

Un jour elle passait avec une femme d'un âge mûr, sa tante, devant le bazar merveilleux, et celle-ci dit machinalement :

— Voilà M. Sedom, le propriétaire de cette boutique.

— Ce jeune homme est M. Sedom? dit Valérie.

— Oui, je lui ai acheté trois châles.

— Voilà pourquoi vous le connaissez?

— Je lui ai parlé très-souvent parce que je marchande toujours quand j'achète quelque chose.

— Il a un bien joli nom, n'est-ce pas, ma tante?

— Oui, Valérie, Sedom est un nom fort joli et pas commun du tout. C'est bien le nom d'un marchand de châles.

— Il doit être marié, M. Sedom, n'est-ce pas ma tante?

— Non, Valérie; il est garçon.

— Voilà qui m'étonne bien, ma tante.

— Et pourquoi donc, Valérie?

— Parce que...; mais, ma tante, vous avez besoin que je vous explique cela?

— Ah! je te comprends... Oui..., oui..., tu as raison,

Valérie... Un marchand de châles doit toujous être marié, pour donner le bon exemple.

— Vous avez deviné ma pensée.

— Mais M. Sedom est encore très-jeune... Il n'a pas trente ans... et puis, vois-tu, Valérie... lorsqu'on est dans les affaires de commerce, on n'a pas le temps de se marier. M. Sedom attend d'avoir fait fortune.

En disant ces mots les deux femmes rentrèrent dans leur maison, place des Victoires.

Cependant M. Sedom, qui voyait venir chez lui les plus jolies femmes de Paris avec la distraction d'un industriel, remarqua une jeune personne, une voisine, sans doute, qui s'arrêtait chaque jour devant son étalage, et promenait des regards de convoitise sur ses marchandises de tout dessin et de toute couleur. La beauté de cette jeune personne fit une vive impression sur M. Sedom, et chaque jour cette impression était plus vive, même le 15 et le 30 des mois, échéances commerciales peu favorables à l'amour, à cause de la crainte des faillites et des protêts. Le 30 juin 1831, M. Sedom avait cent trente-cinq mille francs à payer, et comme il existait à cette époque, en France, une forte crise industrielle, M. Sedom était très-soucieux. Au milieu de ces soucis de fin courant, mademoiselle Valérie vint faire sa station habituelle devant le bazar, et M. Sedom oublia tout, et répondit même assez brutalement à son caissier, qui venait lui dire ces terribles paroles :

— Je crois que je serai court de vingt-sept mille deux cent soixante-treize francs quatre-vingt-cinq centimes.

— Allez-vous promener.

Le caissier ouvrit des yeux stupides et mathématiciens, et resta immobile devant M. Sedom, qui regardait Valérie amoureusement. Valérie, sa station faite, disparut. Alors M. Sedom rentra dans son assiette ordinaire, et, se tournant vers le caissier toujours stupéfait, il lui dit :

— Nous allons voir d'arranger cela.

En effet, grâce aux ressources que les industriels ont toujours en portefeuille et en bordereaux, l'échéance du 30 juin se passa très-bien. Toutefois M. Sedom fit une réflexion alarmante, à propos de cette échéance.

— Quoi! — s'écria-t-il mentalement, — serais-je devenu amoureux de cette inconnue au point d'oublier mes devoirs les plus saints, mes devoirs de fin courant!

Le fait est pourtant incontestable. L'échéance du 30 juin venait de révéler à M. Sedom toute la profondeur de l'abîme où un industriel peut tomber, et cette révélation si grave n'avait pu le distraire d'une pensée d'amour! Son cœur était donc violemment dominé. En pareil cas, on ne résiste pas, on cède : il n'y a pas d'échéance qui puisse arrêter même un industriel sur la douce pente d'une irrésistible attraction.

Dès le lendemain il voulut s'élancer à la découverte de l'inconnue, et, ouvrant une petite porte dérobée, il sortit dans la rue des Fossés-Montmartre, et, lorsque mademoiselle Valérie eut terminé sa station admirative, il la suivit d'assez loin, et ne la suivit pas longtemps, car elle entra sous une porte cochère de la place voisine, un peu au-dessus de la rue du Petit-Reposoir. M. Sedom, qui

se trouvait alors sous le flanc droit du cheval de Louis XIV, remarqua que mademoiselle Valérie était entrée, d'un pas résolu, sans interroger le portier, ce qui prouvait qu'elle entrait chez elle. Dès ce moment M. Sedom dressa ses batteries en conséquence, et, comme ses intentions étaient honnêtes, il n'eut pas de peine à se mettre en excellentes relations avec la famille de la jeune personne qu'il voulait épouser.

Les détails intermédiaires seraient de trop ici ; mais disons seulement que M. Sedom, trop occupé par les mille détails de son industrie, et n'ayant pu, comme on dit, *faire la cour* à mademoiselle Valérie, la demanda en mariage selon toutes les formalités prescrites pour ces sortes d'occasions.

Le père de Valérie, M. N***, dit à M. Sedom :

— Je serais vraiment enchanté de vous avoir pour gendre, mais je ne vous cache pas que ma fille refuse obstinément de se marier. Vingt partis se sont déjà présentés... vingt partis bien honorables... eh bien! j'ai échoué vingt fois... Enfin, monsieur Sedom, vous êtes un homme très-avantageusement connu ; vous êtes notre voisin ; vous vous présentez avec des avantages que je me plais à reconnaître, j'essaierai donc une dernière fois de vaincre la répugnance de ma fille, répugnance d'ailleurs qui ne s'adresse pas aux individus, mais à l'état.

M. Sedom se leva promptement : c'était l'heure du courrier.

— A demain, lui dit le père, vous aurez une réponse ; — à demain.

— Eh bien! ma chère enfant, — dit le père à Valérie le soir même de ce jour; — eh bien! nous avons encore un prétendu... Voyons, écoute-moi jusqu'au bout...

— Mais, mon père, — interrompit Valérie avec dépit, vous savez bien que je ne changerai jamais.

— Je ne crois pas cela, mon enfant, je ne le crois pas... et je t'avoue que cette fois je suis très-content, moi, du...

— Oh! mon père, — interrompit encore Valérie, — qu'allez-vous dire? Ce n'est pas vous qui vous mariez!

— Laisse-moi achever, je te prie... écoute-moi... Nous avons un voisin... très-connu dans le haut commerce... mais que tu ne connais pas, toi, c'est vrai... N'importe!... C'est un jeune homme fort intelligent, et placé sur le chemin d'une grande fortune, et...

— Tout cela m'est égal! — dit Valérie avec un geste plein de vivacité nerveuse; — tous les partis que vous m'avez offerts, mon père, se ressemblaient; ils étaient toujours fort intelligents, jeunes, et sur le chemin d'une...

— Valérie, — interrompit à son tour son père, — il est très-vrai que je ne te présente jamais que des partis avantageux, mais celui-ci est encore plus avantageux que tous les autres; tu peux le demander à toute la place des Victoires, à tout le quartier de la Banque... C'est notre célèbre, oui, célèbre voisin, M. Sedom.

A ce nom Valérie tressaillit et regarda son père avec des yeux ternis par une sorte d'effroi.

— Je te dis son nom, — poursuivit le père sans remar-

quer le mouvement de Valérie; — je te dis son nom parce qu'il faut toujours nommer un prétendu; mais tu ne connais pas plus M. Sedom que tout autre voisin. Moi qui le connais, je t'affirme, ma fille, que c'est un parti excellent, et, à coup sûr, si tu l'acceptes, je ne me repentirai pas de te l'avoir proposé.

— M. Sedom, dites-vous?...

Valérie prononça nonchalamment ces mots, comme si elle n'y eût attaché aucune importance.

— Oui, ma fille, M. Sedom, notre voisin... Toi, tu ne regardes jamais rien dans les rues. As-tu remarqué, là, dans la rue voisine, ce beau magasin de châles... avec une devanture superbe?... Eh bien! c'est la maison de commerce de M. Sedom... qui marche de pair avec la maison Ternaux.

— Vraiment! dit Valérie avec une naïveté bien jouée.

— Oui, Valérie, — dit le père avec un ton pompeux et en se levant d'un air solennel; — oui, la maison Sedom est au moins l'égale de la maison Ternaux! première signature sur place; on escompte le Sedom comme le Delessert!

Valérie laissait parler son père et gardait toujours son silence provocateur.

— Tu n'entends rien à cela, toi, Valérie, mais moi je m'y connais, grâce à Dieu!... et puis, c'est un jeune homme de très-bonnes manières... un vrai *fashionable*, un garçon très comme il faut, ce qui ne gâte jamais rien, n'est-ce pas, ma petite?... Allons!... tu ris... tu ne te fâches plus... Est-ce que nous accepterions, cette fois?

— Mais, mon père, — dit Valérie dans une caresse, — on peut un jour oublier de refuser... Qu'en penses-tu?

— Bravo! mon enfant, tu en acceptes un enfin! Embrasse-moi! et que tout soit dit!... Oh! tu n'accueilles pas le premier venu, toi! tu sais attendre!

— Mon cher père, — dit Valérie en baissant modestement les yeux, — ce serait manquer de confiance en vous... puisque vous m'affirmez que M. Sed...

— Sedom, Valérie, Sedom... S, E...

— Bien! Sedom est un jeune homme si distingué, si comme il faut, je serais la plus ingrate ou la plus aveugle des filles si je vous refusais encore celui-là par une obstination déraisonnable...

— Déraisonnable, c'est le mot. Embrasse-moi encore une fois, et je vais de ce pas rendre ma visite à M. Sedom, et lui dire les deux grands mots qu'il attend : C'est fait.

— Déjà, mon père...

— Comment! déjà? C'est ainsi que se traitent toutes les affaires. Si tôt pris, si tôt marié, dit le proverbe de mon pays... A propos... Valérie... ah! laisse-moi rire d'une idée qui me vient!...

— Rirez-vous encore longtemps comme cela, mon père?...

— Non... une idée vraiment comique!... tu vas voir... Oh! il y a de quoi rire trois jours!... J'espère que tu ne manqueras pas de châles après ton mariage!... Oh! le rire m'étouffe! ça porte bonheur!... Comment trouves-tu l'idée de ces châles?... Est-ce drôle?

— Ah! oui, je comprends maintenant, — dit Valérie de l'air d'une femme qui sort d'une réflexion profonde, — c'est juste! M. Sedom est marchand de châles!... Tiens! je n'y songeais plus!

— Et moi, ma fille, je viens d'y songer à présent.

— Ah! c'est que vous, mon père...

— Moi, ma fille, je songe à tout.

— Je suis bien curieuse, maintenant, de connaître ce beau magasin de mon futur mari.

— Un magasin superbe; nous avons passé ensemble devant ce magasin cent fois peut-être; mais toi, Valérie, tu ne regardes jamais rien dans les rues.

— Ah! vous me connaissez bien, mon père.

Et le père, embrassant encore sa fille ingénue, sortit pour conter la nouvelle aux amis et aux parents avant de rendre sa visite décisive à M. Sedom.

Lorsque des deux côtés on est d'accord, dans une affaire de mariage, le dénoûment civil et la cérémonie religieuse ne se font pas attendre. Au bout de huit jours Valérie devint madame Sedom.

Le jour des noces, Valérie eut un léger souci qu'elle s'empressa de confier à son mari.

— Il me semble, lui dit-elle, qu'à l'état civil le trouble où j'étais m'a empêché d'entendre le nom de Sedom; je n'ai entendu, je crois, que votre prénom, qui est Jean.

— Vous avez raison, Valérie; Sedom n'est pas mon nom de famille. Mon père se nommait Jean.

— Et après Jean?

— Jean, c'est notre nom de maison. Vous comprenez,

Valérie, que dans le commerce on ne peut pas se nommer Jean, sous peine d'être regardé comme un industriel peu sérieux. Je suis en instance auprès du garde des sceaux pour ajouter le nom de Sedom à celui de Jean, et, en attendant la réponse du ministre, je me nomme Sedom.

L'industriel prononça ces mots avec une légèreté charmante, et du ton d'un homme habitué à parler en public dans un magasin parisien très-achalande. Valérie garda son souci, car elle se voyait affublée d'un nom faux, que le ministre ne paraissait pas trop décidé à légitimer par ordonnance. La jeune femme eut un autre souci le même jour; mais celui-ci parut d'abord moins grave que l'autre. Toutefois il exigeait une nouvelle explication. Elle prit donc un ton très-enfantin, et avec un sourire délicieux, elle dit :

— Ma corbeille de noces est charmante, je l'avoue; elle est faite avec un goût exquis, il n'y manque rien...

— Il n'y manque rien, n'est-ce pas? dit Sedom.

— Oh! rien, poursuivit la mariée; rien... excepté pourtant quelque chose...

— Ah! voyons cette chose qui manque...

— Au fait, dit Valérie avec insouciance, on peut très-bien, et à chaque instant, trouver dans votre maison ce qui manque à la corbeille... Vous ne devinez pas?

— Non, dit Sedom.

— C'est fort! vous ne devinez pas... Il manque un châle.

Sedom recula deux pas, et prit un air sérieux.

— Un châle! dit-il.

— Mais, poursuivit Valérie, c'est très-facile à voir; voulez-vous que je vous montre ma corbeille?

— Non, non, dit Sedom, c'est inutile; parbleu! je le sais très-bien qu'il manque un châle, puisque je ne l'ai pas mis.

— Vous le mettrez, c'est très-facile.

— Valérie, — demanda Sedom d'un air inquiet, — tenez-vous beaucoup à un châle?

Cette demande foudroya Valérie; elle garda quelque temps le silence, et dit ensuite d'un ton sec et froid:

— Mais il me semble que toutes les femmes aiment les châles.

— Oui, c'est vrai, Valérie; mais non pas les femmes de notre état..... Comment peut-on admettre dans le monde que vous manquez de châles, si vous n'en portez pas?

— Mais ce n'est pas pour le monde que je porte un châle, c'est pour moi.

— Eh bien! Valérie, demandez-moi tout ce que vous voudrez, excepté un châle; vous ne l'aurez jamais; c'est impossible.

— Et pourquoi impossible? — demanda la mariée avec des yeux humides d'un principe de larmes et avec une voix qui annonçait des sanglots réprimés.

— Vous me demandez pourquoi, Valérie?... Eh! que voulez-vous?... c'est ainsi.... c'est ainsi dans notre état... Il y a des raisons de commerce qui s'y opposent...

— Comment! monsieur! s'écria Valérie en pleurant, — que me dites-vous là?

— Je vous dis la vérité, ma chère Valérie. Si vous portez un châle, vous allez mettre sa couleur et son dessin à la mode, et toutes mes autres marchandises deviendront des *rossignols*.

— Qu'est-ce que c'est que des *rossignols*, monsieur?

— Ce sont des marchandises de rebut qu'on envoie aux colonies à soixante pour cent de perte.

— Eh! bien, monsieur, je porterai quatre châles, j'en porterai dix, vingt, de tous les dessins, de toutes les couleurs. Je les mettrai tous à la mode, et vous n'aurez point de *rossignols*.

— C'est encore plus impossible, Valérie... Vous ne connaissez pas notre état; vous ne connaissez pas les ménagements que nous sommes obligés de garder devant toutes les concurrences de la place des Victoires...

— Expliquez-vous, monsieur, expliquez-vous vite. La place des Victoires n'a rien à voir ici.

— Elle a beaucoup à voir, Valérie...

— Expliquez-vous, au nom de Dieu! ou je ne me marie pas!

— Ah! vous êtes mariée, Valérie, prenez garde. Le *oui* est prononcé à la mairie du troisième arrondissement et aux Petits-Pères.

— C'est égal! je ne me marie pas!... Voyons, expliquez-moi comment la place des Victoires s'oppose à ce que je porte dix châles, si je veux les porter, moi?

— C'est fort simple, Valérie. Si le public, si les voisines, si les jaloux, si les rivaux de métier vous voient changer trop fréquemment de châles, ils feront partout

courir le bruit que vous déflorez tous les châles du magasin, et aucune femme ne viendra m'acheter un châle de peur de mettre sur ses épaules celui que vous avez déjà porté. On dira dans le public cette médisance : — Toutes les fois que madame Sedom sort, elle prend un châle, le premier venu, à l'étalage ; tantôt un rouge, tantôt un noir, tantôt un bleu, tantôt un blanc, comme fait madame Félix quand elle veut manger un gâteau, chez elle, lorsque la vente ne va pas... Vous comprenez, Valérie, toute la portée de cette...

— Je ne veux rien comprendre, — interrompit Valérie en froissant le jupon de sa robe de noces, — je ne me marie pas... Vous m'avez trompée... vous avez un sot nom... vous vous appelez Jean... c'est affreux... vous mettez sur votre enseigne Sedom...

— Ce n'est pas un faux... Valérie... Il y a Sedom sur mon enseigne, et j'ai le droit de le mettre...

— Ah ! voyons cela, monsieur ; prouvez-moi cela.

— Et que me direz-vous après si je vous le prouve ?

— Rien.

— Pas davantage ? Consentirez-vous à ne point porter de châle ?

— Eh bien ! oui, monsieur, ce faux nom sur une enseigne est odieux ; prouvez-moi que vous avez le droit de l'y laisser ; mettez-vous d'accord avec vous-même, puisque vous vous nommez *Jean*, et, si vous me persuadez, je me marie, je me tais, je ne demande rien.

— Valérie, je vends des châles indiens et des tissus chinois ; mon enseigne doit être écrite selon les règles

de l'Orient, avec des lettres à rebours. *Sedom*, lu à l'indienne, veut dire *modes*. C'est un anagramme parfait.

— Tiens! c'est vrai, dit Valérie en souriant.

— Eh bien! puisque vous avez daigné me sourire après avoir pleuré, dit Sedom d'un ton amoureux, — je vous donnerai le *châle-pagode*.

— Qu'est-ce que le châle-pagode?

— Il est seul et unique dans son genre; il coûte vingt-quatre mille francs, et il a été fait pour sir William Bentinck, qui l'a donné à une cantatrice du théâtre du roi, à Londres; et cette cantatrice me l'a vendu dans un moment de gêne, sans l'avoir porté. Acceptez-vous?

— Oui, mon cher mari, — s'écria Valérie en sautant de joie.

— Eh bien! je l'ai vendu hier à la princesse Bagration...

— Ah! mon Dieu! — s'écria Valérie en pâlissant.

— Mais soyez tranquille, belle Valérie; il est vendu, mais il n'est pas livré. Quand on viendra le prendre demain, je dirai que je me suis marié dans l'intervalle et que ma femme l'a pris violemment.

— Oui! oui! c'est cela! — dit Valérie en battant des mains.

— Et maintenant, Valérie, — dit Sedom en embrassant sa femme, — serez-vous joyeuse à votre bal de noces qui va commencer?

— Oh! très-joyeuse, mon ami!

— Allons au bal.

Le ministre a autorisé le nom de Sedom en 1839. Les

époux Sedom ont fait une très-brillante fortune, ont quitté les affaires, et ils habitent tantôt un château délicieux dans la vallée de Montmorency, tantôt une terre qu'ils ont dans le Calvados. Madame Sedom ne porte plus le châle de sir William Bentinck; il est embaumé au camphre, dans un carton, depuis dix-neuf ans. Elle le conserve en souvenir; mais elle se fait remarquer par l'élégante négligence avec laquelle elle porte celui beaucoup plus simple qui lui a succédé.

LE MÉDAILLON

— Puisque notre dernière soirée est venue, dit Octave de Nizier, que son tour appelait à reprendre la parole, profitons-en pour nous reporter vers des temps et des mœurs qui ne nous apparaissent que revêtus d'une teinte charmante de poésie et de légèreté.

Le salon où nous allons entrer pour écouter un singulier entretien est meublé avec un goût capricieux qui donne mieux qu'un chiffre la date de l'époque. Il y a sur la haute cheminée une pendule représentant une petite forêt d'arbres d'or, où le dieu Amour chasse aux cœurs et les perce de ses flèches. Sur les quatre voussures des portes, un artiste pastoral a peint des idylles et beaucoup de bergers et de bergères. La tapisserie en camaïeu représente des aventures du roman de l'Astrée; douze fables de La Fontaine sont brodées sur les étoffes des fauteuils. Un jeune officier est assis sur un canapé à côté d'une jeune femme, et il fait de la tapisserie en causant.

Nos deux personnages sont-ils bruns? sont-ils blonds? c'est ce qu'il est impossible de savoir; des couches épaisses de poussière blanche dérobent la nuance de leurs cheve-

lures ; ils sont poudrés à neige tous deux, et ce genre de coiffure donne à leurs joues l'éclat des visages de chérubins.

— Ma toute belle, dit le jeune officier, mon petit coin de tapisserie sera terminé ce soir, et j'en suis ravi d'aise; il ne me reste plus à broder que la tête d'un agneau blanc, une houlette et une faveur rose au col d'un mouton. Comme je suis, en broderie, le premier élève du colonel de cuirassiers de Brives, je puis me vanter de terminer ma tâche en quatre heures, tout juste cinq minutes avant le boute-selle.

— Vous partez donc décidément ce soir à la brune, comte de Coulanges? — demanda la jeune femme avec un soupir sur la lèvre et deux perles humides sous les yeux.

— Ce n'est pas moi qui pars, belle comtesse, c'est toute la maison du roi.

— Et vous partez aussi avec la maison, cher comte?

— Eh! mon Dieu, quand la branche est emportée par le vent, la feuille suit la branche.

— Vous suivez donc la maison du roi?

— Il le faut bien, chère comtesse... Et comme ce moment est bien choisi pour la feuille! Vous m'aviez promis de me permettre de vous épouser dans huit jours.

— C'est un hymen renvoyé après la campagne, cher comte; voilà tout...

— Voilà tout! ma douce colombe! Peste! comme vous traitez lestement la guerre! Et si je me trouve sur le

passage d'un boulet, croyez-vous que notre hymen aura lieu ?

— Croyez-vous qu'on se battra, cher comte?

— Parbleu! nous ne partons pas pour courir le cerf dans les Flandres! Il y a des Anglais et des Espagnols en campagne; c'est vous dire qu'on se battra vertement.

— Mais si la maison du roi ne donne pas, c'est comme si on ne se battait pas.

— Certes, la maison du roi donnera, je l'espère bien. Le Dauphin fait avec nous ses premières armes, et le Dauphin voudra bien apprendre l'air que siffle le plomb; c'est une musique qu'il faut savoir lorsqu'on se destine au métier de héros.

— Cher comte, mes pressentiments ne me trompent jamais; vous viendrez terminer votre tapisserie, à mes pieds, après la campagne.

— Comme Hercule aux pieds d'Omphale.

— Et vous ne briserez pas vos fuseaux comme lui.

— Oh! Hercule n'était qu'un héroïque maladroit; il n'aurait jamais brodé le moindre mouton sur un canevas.

— Vous partez donc, cher comte, avec cette gaieté folle?

— Moi, ma tourterelle! moi partir gaiement! moi vous quitter l'œil sec! Ah! ne soyez point dupe des simples apparences! je suis désolé sous mon rire, je suis pâle sous mon fard; je fonds en larmes à l'intérieur. Mais que voulez-vous? il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur. Je suis souscripteur à l'Encyclopédie; je suis philosophe à six francs la livraison; on m'a reçu stoï-

cien, au coin de la rue du Bac, chez M. de Voltaire. Les encyclopédistes nous défendent de pleurer devant une femme Je voudrais vous ouvrir mon cœur; vous y verriez mes larmes... Mais ne parlons pas de cela...

— Comment! cher comte! et de quoi donc voulez-vous que nous parlions?

— Ah! vous voulez en parler? Eh bien! parlons-en, je ne demande pas mieux. Vous voulez vous attrister? soit : attristons-nous.

— Oui, je préfère la vérité au mensonge... cher comte... Et d'abord je vous conjure de déposer cette broderie...

— Un moment, comtesse, laissez-moi achever l'œil de cet agneau...

— Vous l'achèverez après la campagne...

— Prenez garde, comtesse, mon agneau restera borgne...

— Tant pis pour lui! comte. Quittez ce canevas, et pleurons sérieusement.

— Puisque vous l'exigez, comtesse...

— Je l'exige.

— Ma belle reine, je voulais vous dire des frivolités jusqu'au moment suprême de l'adieu.

— Et au moment de l'adieu, que m'auriez-vous dit?

— Des choses tristes.

— Commencez donc, cher comte.

— Vous savez, comtesse, que je suis le filleul de la marquise de Noisrobert.

— Célèbre nécromancienne.

— La plus forte tête magique de ce temps ci.

— Et vous croyez à la nécromancie, mon cher comte?

— Parbleu! il le faut bien, puisque ma marraine descend du grand Albert.

— Et que diront vos confrères les encyclopédistes de ce préjugé?

— Ils diront ce qu'ils voudront; je m'en bats l'œil. Moi, je suis esclave de la mode. On souscrit à l'Encyclopédie, je souscris, pour ne pas être appelé Velche; mais, ayant tout, je suis le filleul de ma marraine.

— Comte, vous m'aviez promis des choses tristes...

— Je vais tenir ma promesse, chère colombe. Ma marraine a fait peindre, par un élève de Boucher, mon portrait en miniature, sur médaillon... Le voici.

— Il est frappant, cher comte... Et à qui destinez-vous ce chef-d'œuvre?

— Belle demande! Me prenez-vous pour M. Dorat, qui a quatre maîtresses et toujours quatre médaillons? Je n'ai qu'un portrait, moi, et je le donne à mon seul amour, à vous.

— Merci, comte.

— Ah! belle comtesse! vous ne connaissez pas la vertu de ce portrait!

— Apprenez-la moi, je la connaîtrai.

— Ma marraine a travaillé trois nuits sur ce médaillon, pendant trois mauvais clairs de lune, fort obscurs, et je vais vous indiquer la manière de vous en servir.

— Voyons.

— Dès que je serai parti pour l'armée, vous regarde-

rez ce portrait à toutes les heures de nombre impair, une, trois, cinq, etc.

— Les heures de nuit aussi?

— Oui, quand vous ne dormirez pas.

— Vous allez me condamner à l'insomnie, cher comte.

— Je ne vous condamne à rien. Vous agirez en toute liberté. Dieu me garde de tyranniser une femme!

— Au fait, mon cher comte.

— J'arrive au fait... Vous connaissez mon caractère, ma douce reine; pour tout au monde je ne voudrais pas vous condamner au rôle d'Arthémise, si je meurs dans cette campagne, et je ne veux pas exiger de vous le moindre sacrifice. Vous avez en vous une immense somme de bonheur à prodiguer; je ne veux pas frustrer mes héritiers en exigeant de vous quelque terrible serment de fidélité impossible. Si je meurs, pleurez-moi un peu et oubliez-moi tout de suite, pour ménager la fraîcheur des roses de votre teint...

— Mais, interrompit la comtesse vivement, vous oubliez le médaillon, votre marraine, la nécromancie; au fait, cher comte!

— Je n'oublie rien, chère comtesse; vous allez voir... J'ai des principes invariables que mon père...

— Au nom de Dieu! cher comte, au fait!

— Au nom de Dieu! chère comtesse, ne m'interrompez pas! le boute-selle va sonner devant le grand-commun!

— Vite, parlez.

— Je ne sais plus où j'en étais de mon récit...

— Vous en étiez aux principes invariables de votre père...

— Oui, mon père n'a jamais écrit une lettre, une seule, à une femme. J'ai pris cette habitude ; je suis l'ennemi du style épistolaire et l'antipode vivant de madame de Sévigné. Ainsi n'attendez pas de moi le moindre billet; au reste que vous dirais-je? La seule nouvelle qui puisse vous intéresser est celle-ci : suis-je mort? suis-je vivant? La gazette vous instruira de nos mouvements militaires, et ce médaillon que voilà, ce médaillon que vous regardez, vous dira l'essentiel... Comment trouvez-vous les yeux de mon portrait?

— Ils sont très-beaux.

— Les trouvez-vous brillants?

— Pleins de feu.

— Eh bien! si, un jour, en regardant ce médaillon, vous voyez ces yeux s'éteindre et se fermer, versez vite quelques larmes et consolez-vous; l'original sera mort.

— Quelle terrible chose me contez-vous là, cher comte!

— Aimeriez-vous mieux recevoir une lettre ainsi conçue : *Madame, je vous annonce avec empressement que le comte de Coulanges a été tué hier et inhumé avec les honneurs dus à son rang.*

— Mais, mon cher comte, ne vous portez donc pas malheur à vous-même!

— C'est un préjugé, on ne peut se porter malheur; on marche à son destin; rien ne change le but en route. Ce médaillon est une lettre écrite d'avance pour annon-

cer ma vie ou ma mort ; vous le recevez de ma main comme une épître confidentielle et abritée contre toute indiscrétion.

— Mais savez-vous bien, cher comte, — interrompit la jeune femme, — savez-vous bien que vous parlez à une petite superstiteuse remplie de ces idées de nécromancie, comme toutes les femmes de la cour ? Savez-vous bien que le frisson me saisit et court sur mon épiderme en touchant ce médaillon ?

— Certainement, madame, que je le sais, et voilà pourquoi je vous donne ce médaillon. Si vous étiez ce qu'on appelle une femme forte, je vous aurais traitée autrement. Je vous aurais dit une de ces phrases banales qui accompagnent les adieux ; celle-ci, par exemple : Madame, je vous écrirai et vous donnerai des nouvelles de ma santé par tous les courriers. Je suis trop l'ennemi des choses bourgeoises, je suis trop l'ami des innovations pour descendre à ce prosaïsme humiliant. J'ai trouvé mieux que cela, et je m'en sers, très-heureux de penser que l'oreille d'élite qui m'écoute est digne de me comprendre et que nous avons tous deux cette foi robuste qui n'admet le possible que dans le surnaturel.

Bien des phrases furent encore échangées avant le départ du comte de Coulanges, mais elles sont de la nature de ces vulgarités qui n'ajoutent rien à un récit. La maison du roi partit le soir même de ce jour, et sa destinée l'appelait aux champs de Fontenoy.

La jeune comtesse avait suspendu le médaillon à une de ces flèches que le dieu Amour lançait aux cœurs dans

la forêt de la pendule et elle ne cessait de le regarder, même aux heures de nombre pair. Quelquefois elle le prenait pour l'admirer de plus près et causer avec lui sur le canapé où le comte brodait une tapisserie pastorale. Les yeux du pastel avaient toujours le même éclat; ils lançaient des flammes; ils étincelaient de toute l'éloquence de l'amour. Les jours s'écoulaient. La gazette officielle donnait souvent des nouvelles de la maison du roi et de l'armée française. Tout semblait annoncer une grande et décisive bataille; les cœurs de toutes les mères, de toutes les épouses, de toutes les amantes, battaient à l'unisson, en France, dans toutes les chaumières, toutes les maisons, tous les palais.

Un jour on annonce une nouvelle immense qui fait tressaillir Versailles, dans ses pierres, ses arbres, ses statues, ses bronzes, ses monuments. L'Angleterre et la France se sont rencontrées à Fontenoy; on s'est battu avec un acharnement héroïque pendant une journée entière, et le soleil, en se couchant, a vu le léopard d'Albion fuir devant le drapeau français. La comtesse court à son médaillon et le regarde avec un empressement bien naturel... Non, ses yeux sont dupes d'une erreur; elle ne voit pas ce qu'elle voit... les yeux du comte se sont éteints; un nuage de mort a passé sur leurs paupières; le prodige s'est accompli; de Coulanges a été tué à Fontenoy, avec tant d'autres gentilshommes. Le doute est impossible; un miracle a toujours raison.

Pauvre comte de Coulanges! En prononçant ces mots la jeune femme se laissa tomber sur un fauteuil, mais,

comme personne n'assistait à cette scène, elle ne s'évanouit pas; cependant elle versa d'abondantes larmes, et d'autant plus sincères qu'elles coulaient sans témoins. Ce jour fut consacré à une douleur bien légitime qui se modifia sensiblement le lendemain : quelle vive douleur se maintient au même degré pendant deux jours ? Quand elle ne tue pas sur le coup elle aide à continuer la vie. La semaine finie, notre jeune comtesse laissait percer quelques sourires et recevait quelques amis. Cependant le souvenir du comte de Coulanges troublait la sérénité renaissante de la comtesse, et elle s'effraya même sérieusement à l'idée d'avoir toute sa vie ce nuage posé sur son front et altérant la fraîcheur de son teint. Par excès d'amour pour lui et pour elle, chose mystérieuse et vraie, redoutant de toujours l'aimer, redoutant une maladie de langueur, la comtesse résolut d'écouter avec une sévérité plus douce les préliminaires du marquis des Arnas, qui lui rendait des visites avec une assiduité suspecte. Ce marquis ne ressemblait nullement au comte; il ne brodait pas, il ne riait pas, il ne plaisantait jamais; ainsi rien, dans sa personne, ne pouvait rappeler un amant perdu, ou, pour mieux dire, mort. C'est même l'absence de toutes les qualités du comte qui avait déterminé le nouveau choix de la comtesse. Nuance de délicatesse difficile à saisir par ceux qui n'ont pas étudié le chapitre des infidélités en amour.

Le marquis des Arnas reçut un jour deux légers sourires qui lui donnèrent de l'espoir, et il augmenta subitement le nombre de ses visites; il en rendit deux par

jour afin d'avancer ses affaires. On le recevait assez bien, et sa conversation, quoique sérieuse, paraissait plaire à la jeune femme. C'était d'ailleurs un homme instruit dans les choses qui n'amusent pas les ruelles ; il avait lu Bernouilly, Maisan, Keller ; il adorait Leibniz et avait une théorie en portefeuille sur les tourbillons de Descartes. On ne va pas vite en amour avec un pareil répertoire ; mais, comme toutes ces graves notions faisaient complétement disparaître le comte de Coulanges, le marquis des Arnas gagnait au contraire chaque jour du terrain, contre toutes les règles de la séduction.

Un soir, le marquis des Arnas, de plus en plus enhardi par l'hospitalité de la comtesse, osa faire tomber l'entretien sur le plus grave et le plus fou des sujets, sur le mariage.

— Madame, dit-il, je possède sur les bords du Rhône un vieux manoir que mes pères ont habité, dans un calme et un bonheur héréditaires. Versailles n'est pas une ville d'étude et de recueillement ; ce qu'il me faut à moi, homme de méditation, c'est mon manoir des Arnas ; c'est mon beau fleuve du Rhône ; ce sont les ruines féodales du château des Adrets ; voilà mon asile. Toutefois, madame, je ne vous cacherai pas que la solitude absolue n'est pas de mon goût, quoique je sois né penseur. Aussi mes vues d'avenir se sont tournées vers le mariage. Vivre deux avec une femme aimée, c'est toujours vivre seul. J'ai cherché une compagne de solitude, et j'ai eu le bonheur de la trouver, ici, chez vous, et je la nomme lorsque je prononce votre nom.

A cet aveu, qui d'ailleurs était attendu comme tous les aveux, la comtesse répondit d'abord par un nouveau sourire, heureuse préface de paroles obligeantes.

— Monsieur, lui dit-elle, j'ai aussi un goût prononcé pour l'isolement, et, si je n'accepte pas tout de suite une main offerte avec tant de grâce sérieuse, c'est que toute chose qui engage la vie mérite au moins un jour de réflexion.

Le marquis des Arnas laissa poindre un rayon de joie sur sa figure grave, et ce rayon faillit lui être funeste car il le fit ressembler un instant au comte de Coulanges ; mais, la figure du marquis ayant repris soudainement sa première expression de penseur cartésien, le péril couru n'eut pas d'autres suites. On se sépara pour se revoir le lendemain, dans les meilleures dispositions. La réflexion amena le consentement, et, le lendemain, tout fut conclu pour le mariage entre la comtesse et le marquis des Arnas.

Le soir, la comtesse dictait à sa femme de chambre Eulalie quelques ordres relatifs à son changement de condition, lorsque la jeune camériste osa faire à sa maîtresse cette brusque et impertinente interrogation :

— Madame la comtesse est donc bien décidée à se marier avec le marquis des Arnas?

La comtesse ouvrit ses plus grands yeux et regarda Eulalie d'un air passablement irrité.

— Quelle sotte question m'adressez-vous là, mademoiselle Eulalie? — dit-elle avec un accent de grande dame.

— Pas si sotte, ferai-je observer à madame la comtesse.

— Eulalie, taisez-vous.

— Oh! si madame la comtesse le prend sur ce ton, il est clair que je dois me taire, et je me tairai; mais voici quelqu'un qui parlera pour moi.

La porte s'ouvrit, et le comte de Coulanges, tué à Fontenoy, parut dans l'éclat de la plus florissante jeunesse et de la plus merveilleuse santé. Un fantôme sorti du tombeau n'aurait pas été plus effrayant aux yeux de la comtesse. Elle poussa un cri, et, comme elle allait s'évanouir pour se tirer d'affaire, le comte lui serra la main affectueusement et lui dit :

— Madame, je suis enchanté de mon épreuve; elle a réussi. Je sais tout; vous allez épouser des Arnas, un gentilhomme de province, un philosophe, un honnête homme; je viens vous demander la faveur de signer au contrat.

— Monsieur, — dit la comtesse après avoir congédié d'un geste brusque sa femme de chambre, — quel piége affreux m'avez-vous donc tendu? et par quelle rouerie de raisonnement votre prétendue galanterie m'expliquera-t-elle cette déloyale action?

— Écoutez-moi, madame, — dit le comte d'un ton respectueux; — je ne suis pas si coupable que vous le pensez. Le mariage est une chose sérieuse; en général, l'homme et la femme se marient à l'étourdie, surtout lorsqu'ils sont graves tous deux. Moi, j'ai voulu agir avec prudence et vous laisser en toute liberté de choix,

et la guerre m'a servi. J'avais là une bonne occasion de me faire tuer et de vous nommer veuve avant notre mariage; j'ai usé ou abusé de l'occasion. Le médaillon de mon portrait m'a servi; il vous a rendue à votre libre arbitre. Je suis ravi du résultat. Nous allions commettre une folie, vous et moi: c'est évident. Vous étiez née pour le marquis des Arnas et moi pour quelque femme encore inconnue, et que probablement je connaîtrai bientôt. Je ne vous en veux pas du tout. Au contraire, je vous estime; je serai toujours votre ami, si votre mari me le permet.

— Eh bien! monsieur le comte, — dit la jeune femme d'une voix émue, — votre finesse a péché par exagération. Vous avez voulu tenter un essai ridicule et vous vous êtes trompé grossièrement, comme tous ceux qui abusent de la finesse. Vous avez voulu connaître à fond le caractère d'une femme, chose impossible; eh bien! malgré votre expérience, mon caractère vous reste inconnu, et vous mériteriez de rester dans la position que vous vous êtes faite de gaîté de cœur.

— Ah! je me suis trompé! — dit le comte d'un ton de légèreté charmante; — ah! j'ai abusé de la finesse! Voilà un vrai mystère pour moi. Comment, madame! vous n'allez pas épouser M. des Arnas? Comment, madame! vous n'avez pas oublié le comte de Coulanges avec une aisance merveilleuse? Comment, madame! vous n'avez pas retiré de ma prétendue mort le bénéfice de votre liberté? Est-ce un mensonge, le bruit public de votre mariage avec le marquis? Est-ce un mensonge, votre subite et nuptiale consolation?

— Oui, monsieur le comte, oui.

— Si c'est ainsi, madame, je ne comprends rien du tout à ce qu'on dit, à ce que je vois, à ce que j'entends.

— Monsieur, ce qu'on dit est mal dit; ce que vous voyez, vous le voyez faux; ce que vous entendez, vous ne l'entendez point.

— Maintenant, madame, le mystère prend des proportions fabuleuses.

— Au contraire, monsieur, il s'éclaircirait si vous connaissiez mieux les femmes, mais les hommes ne nous connaissent jamais...

— Même lorsque les femmes sont infidèles, madame?

— Oui, monsieur; nos infidélités viennent toujours de vos torts. Vous commencez, nous finissons. Pourquoi commencez-vous? Nous ne commençons jamais.

— Ainsi, madame, le comte de Coulanges a eu le tort d'être tué à Fontenoy; il a commencé, et vous avez fini.

— C'est une autre question, ceci, monsieur le comte.

— Mais, madame, c'est notre question; c'est la vôtre, c'est la mienne; il ne s'agit pas d'autre chose en ce moment.

— Il s'agit toujours, monsieur, de l'aveuglement des hommes à propos des femmes.

— Je suis donc aveugle, à présent, madame?

— Oui, monsieur.

— Veuillez bien, madame, être mon Antigone et me conduire dans les ténèbres extérieures.

— Écoutez-moi, comte de Coulanges : m'aimez-vous toujours?

— Si je vous aime ! si je vous aime ! Serais-je ici à vos pieds si je ne vous aimais pas ?

— Consentiriez-vous à m'épouser, comme avant la campagne de Fontenoy ?

— Si cela était possible, madame ; mais..

— Point de *mais !*... Consentiriez-vous ?

— Sur-le-champ, madame.

— Eh bien ! monsieur le comte, nous sommes ce que nous étions avant la campagne de Fontenoy.

— Bonté du ciel ! — s'écria le comte en tombant aux pieds de la jeune femme, — et le marquis des Arnas ?

— Je lui donne son congé.

— Demain, madame ?

— Tout de suite, cher comte. Osez-moi dire, maintenant, que vous connaissez les femmes ?

— J'avoue, ma belle comtesse, que tout cela m'étonne, et je m'avoue écolier devant vous.

— Mon cher comte, dit la jeune femme en souriant avec tendresse, je serais morte de désespoir, après votre mort, ou bien, j'aurais plus fait que mourir, j'aurais vieilli en deux mois, si je n'eusse cherché dans la première folie venue un remède pour ma raison, ou ma vie, ou mon teint. Si vous me retrouvez vivante et jeune, vous le devez à M. des Arnas.

— Vous êtes adorable, comtesse, et je suis heureux de vous connaître enfin et de vous apprécier ; il me reste à présenter mes actions de grâce à ce bon des Arnas.

— Voici l'heure de sa seconde visite ; il ne tardera pas

à paraître ; je veux que vous entendiez, sans être vu, le congé poli qu'il va recevoir.

Après un long échange de phrases, amenées par la situation, on entendit dans le vestibule la voix du marquis. Le comte de Coulanges passa dans le salon voisin, en ménageant une fissure indiscrète à la porte, et il entendit bientôt distinctement ces paroles de la comtesse :

— Monsieur le marquis, le lendemain est souvent l'ennemi de la veille ; c'est pourquoi il faut toujours songer la veille à bien préparer son lendemain.

— Cela veut dire, madame, dit le marquis en balbutiant...

— Cela veut dire, monsieur, que, si demain je me trouvais marquise des Arnas, j'aurais un regret mortel d'avoir oublié de réfléchir aujourd'hui. J'ai donc réfléchi gravement, et je ne me marie pas.

— Comment, madame ! dit le marquis en se levant, comme si le plancher eût fait explosion. Vous brisez notre mariage sur les degrés de l'autel ?

— Et quand voulez-vous que je le brise, monsieur ? Il me semble que je choisis le moment convenable. Voulez-vous que j'attende la fin de la cérémonie, après l'échange des deux *oui* ?

— Quelle calomnie a pu vous décider, madame, à cet acte de...

— Oh ! monsieur le marquis, croyez bien que je vous estime et que je vous regarde comme un gentilhomme accompli. Vous saurez un jour le secret de tout ceci.

Maintenant contentez-vous de tout ignorer. Je ne puis vous en dire davantage.

La comtesse fit une de ces révérences polies qui adoucissent un congé.

Le marquis chancela comme un homme blessé au front, et, sans trop comprendre lui-même les paroles qu'il bégayait, il se retira confondu de stupéfaction.

— C'est admirable! dit le comte de Coulanges en rentrant; voilà un marquis éconduit avec une grâce qui tempère son malheur. Au reste, des Arnas appartient à cette classe d'hommes qui sont destinés à ces sortes d'aventures. Voilà le troisième mariage qui s'évapore sous ses pieds. A la longue il s'habituera.

— Cher comte, dit la comtesse en serrant la main de son futur époux, il me reste une explication à vous demander...

— Parlez, mon ange.

— Votre marraine, la nécromancienne, vous a donné un médaillon d'une vertu magique très-équivoque. Pourquoi les yeux de votre portrait se sont-ils fermés après la bataille de Fontenoy, puisque vous êtes sorti vivant de cette grande bataille? Pour l'honneur de votre marraine, expliquez-moi le quiproquo de son médaillon si mal ensorcelé?

— Ma blanche colombe, dit le comte en riant, vous allez vous instruire en magie à la première leçon : ce sera très-court... En partant pour l'armée j'avais laissé des intelligences dans votre camp. Une femme vous trahissait à votre porte : c'est mademoiselle Eulalie. Elle a très-bien

accompli sa trahison, et vous lui pardonnerez cette faute en faveur de l'heureux dénoûment...

— Comment! cher comte, cette hypocrite Eulalie...

— Belle comtesse, votre Eulalie est l'innocente magicienne qui a fermé, avec ses doigts, les yeux de mon portrait, après la bataille de Fontenoy.

La comtesse laissa échapper un éclat de rire mélodieux, au moment même où elle allait exhaler sa colère contre Eulalie.

— Et c'est surtout à cause de sa faute, dit le comte, que vous ne la chasserez pas.

— A condition, dit la comtesse, que l'élève de Boucher viendra repeindre vos yeux sur le médaillon.

— Il viendra demain, ma toute belle, je vous le promets.

— Voilà, dit la comtesse, un médaillon de portrait que je garderai toujours sur mon cœur.

— Ce qui assure le bonheur éternel de l'original, dit le comte exalté par son bonheur.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

J. MÉRY

— ŒUVRES COMPLÈTES —

LES NUITS ESPAGNOLES

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber

